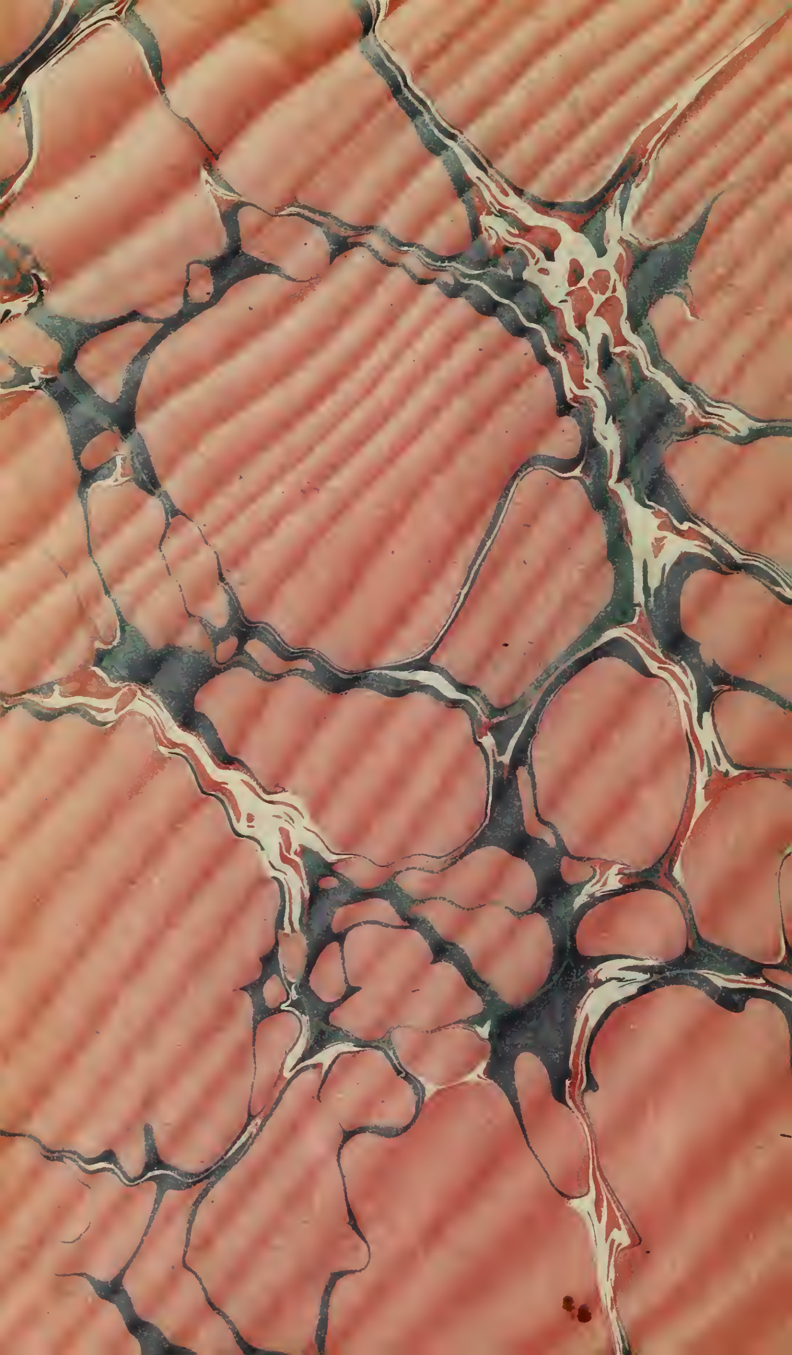
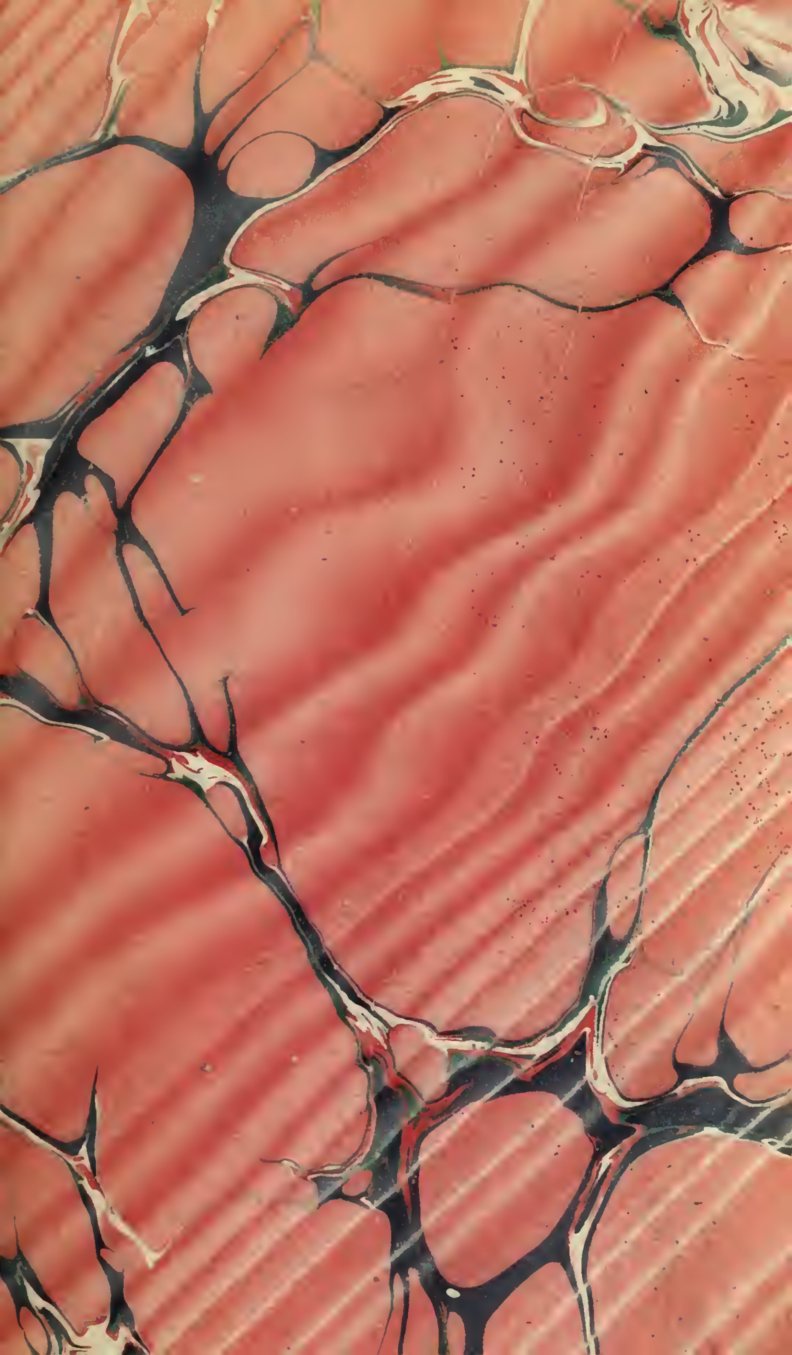






ŒUVRES

COMPLÈTES

DE M[me] LA BARONNE DE STAËL.

TOME XVI.

ESSAIS DRAMATIQUES.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

OEUVRES

COMPLÈTES

DE MME LA BARONNE DE STAËL,

PUBLIÉES PAR SON FILS;

PRÉCÉDÉES D'UNE NOTICE SUR LE CARACTÈRE ET LES ÉCRITS DE Mme DE STAËL,

PAR MADAME NECKER DE SAUSSURE.

TOME SEIZIÈME.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires,

RUE DE BOURBON, N° 17;

A Strasbourg et à Londres, même Maison de Commerce.

1821.

ESSAIS DRAMATIQUES.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Les Essais dramatiques contenus dans ce Volume n'ont jamais été destinés à l'impression. Les trois premiers, *Agar, Geneviève de Brabant*, et *la Sunamite*, ont été composés, non pas seulement pour un théâtre de société, mais pour un théâtre de famille, et cette raison explique l'analogie qui existe entre les situations qui y sont représentées. Elle explique aussi pourquoi ma mère n'a pas craint de choisir des sujets déjà traités par d'autres auteurs, et de profiter de leurs conceptions. Ainsi, dans son *Agar*, elle a emprunté plusieurs traits à celle de madame de Genlis, et surtout à celle de M. Lemercier : l'on verra, toutefois, qu'elle leur a imprimé le caractère de son propre talent. Sans doute je ne puis espérer que ces drames produisent, à la lecture, le même effet que

lorsqu'ils étoient représentés par ma mère elle-même au milieu de sa famille et de ses amis ; les rapprochemens involontaires que l'on faisoit entre la situation des acteurs et celle des personnages, rapprochemens qui accroissoient l'émotion des spectateurs, paroîtront peut-être des imperfections aux yeux de la critique. Mais on ne pourra méconnoître la sensibilité religieuse qui a inspiré ces compositions dramatiques.

La petite comédie du *Capitaine Kernadec*, et les deux proverbes qui la suivent, sont des plaisanteries de société auxquelles on ne doit pas attacher plus d'importance en les lisant, que ma mère ne leur en a donné en les écrivant. A Genève, une personne du caractère et de l'esprit le plus aimables, retenue chez elle par une maladie de langueur, désiroit que ses amis vinssent lui jouer des proverbes. Ceux de Carmontel étoient trop rebattus ; on pria ma mère d'en composer de nouveaux : elle consentit à essayer son esprit dans un genre si étranger à la direction habituelle de ses pensées ; et, au moment

où elle étoit le plus malheureuse par les persécutions de Bonaparte, le désir d'offrir quelque distraction à une personne souffrante lui fit retrouver de la gaîté. En quelques matinées elle écrivit les trois petites pièces que l'on va lire, laissant à chaque acteur la liberté d'amplifier son rôle.

Enfin, le drame de *Sapho*, qui termine ce volume, n'a été ni représenté, ni même entièrement achevé. C'est une esquisse que ma mère se proposoit de retoucher, et dont il est facile de voir que la première idée a été puisée dans *Corinne*; mais comme on ne peut lire cette pièce sans être frappé de l'élévation du style, et surtout du caractère antique dont il est empreint, j'ai cru qu'il m'étoit permis de la livrer à l'impression.

AGAR
DANS LE DÉSERT,
SCÈNE LYRIQUE,
COMPOSÉE EN 1806.

PERSONNAGES.

AGAR.
ISMAËL.
L'ANGE.

La scène est dans le désert de Bersabée.

AGAR

DANS LE DÉSERT.

AGAR ET ISMAËL.

AGAR.

Ismaël, cher enfant, laisse-moi te porter dans mes bras, je t'en prie : le sable est si brûlant, et tes pieds fatigués peuvent à peine te soutenir.

ISMAËL.

Non, non, ma mère, je puis marcher encore : cependant, si tu le permets, nous nous reposerons tous les deux quelques instans.

AGAR.

Hélas! mon fils, si nous attendons ici la nuit, seuls, sans secours, égarés dans le désert aride, que deviendrons-nous demain?

ISMAËL.

Nous continuerons notre route, après avoir pris, ce soir, quelque nourriture.

AGAR, à part.

Quelque nourriture! Hélas! le pauvre enfant ne sait pas que notre provision est épuisée. Comment le lui dire? et que faire, néanmoins, s'il ne peut plus marcher?

ISMAËL.

Ma mère, viens t'asseoir à côté de moi; cela me rendra des forces. (Agar s'assied sur un rocher à côté de son enfant.) Dis-moi, ma mère, pourquoi avons-nous quitté la maison de mon père? on y étoit si bien, l'air y étoit si frais sous les palmiers!

AGAR.

Ismaël, ta mère n'étoit qu'une pauvre esclave que ton père Abraham avoit emmenée d'Égypte. Quand la superbe Sara, son épouse, obtint du ciel un fils, notre présence à tous les deux lui devint importune; elle demanda notre exil, et ton père y a consenti.

ISMAËL.

Quoi, mon père! et savoit-il combien le désert est brûlant, comme on y est seul, comme on y souffre?

AGAR.

Il croyoit, mon enfant, que nous aurions la force de le traverser plus vite, car il est bon, Abraham: je ne murmure point contre lui;

mais Sara, la barbare Sara, que d'outrages j'en ai reçus!

ISMAËL.

Son fils Isaac aussi m'a cruellement traité: je le chérissois pourtant depuis qu'il est né; je jouois avec lui, tout petit qu'il étoit; j'allois chercher ce qui lui plaisoit pour le réjouir, et le cruel, quand je l'appelois mon frère, m'appeloit son esclave. Ma mère, pourquoi Sara, pourquoi son fils ne nous aiment-ils pas? Toi surtout, ma mère, toi, qui pourroit te haïr! D'où vient donc que nous sommes ici?

AGAR.

Mon enfant, je t'ai dit tout ce que je savois. Supportons notre sort avec courage. (Elle se lève.) Essaie encore de faire quelques pas. Peut-être trouverons-nous plus loin de l'ombre, quelques fruits, une source rafraîchissante.

ISMAËL.

Ma mère, je ne vois rien que du sable, et ce soleil est si ardent! Ah! si je le priois de se voiler pour nous. (Il se jette à genoux.) Soleil!.....

AGAR.

Mon enfant, que fais-tu? c'est Dieu qu'il faut prier; c'est lui qui a créé le soleil; c'est lui qui est notre père.

ISMAËL.

Notre père! et nous traitera-t-il mieux qu'Abraham ?

AGAR.

Oui, mon enfant. Il n'a ni foiblesse, ni crainte : il est souverainement bon, parce qu'il est tout-puissant. Il a pitié de l'homme, et l'homme souvent n'a pas pitié de son semblable; la Divinité s'attendrit, et la créature est inflexible. Dieu, qui est là haut, nous voit et nous entend.

ISMAËL.

Nous ne sommes donc pas seuls ici, ma mère; ah! tant mieux. Écoute, si tu veux que je marche encore, donne-moi quelques gouttes d'eau.

AGAR.

Mon enfant, il ne nous en reste que bien peu, et je te la réservois pour ce soir.

ISMAËL.

Et toi, ma mère!

AGAR.

Je n'en ai pas besoin.

ISMAËL.

Oh! si cela est ainsi, donne-m'en quelques gouttes; la soif me dévore.

AGAR.

Et tu ne me le disois pas!

ISMAËL.

Ma mère, je voulois que toute l'eau fût pour toi.

AGAR.

Cher enfant! tiens. (Elle lui donne à boire.)

ISMAËL.

Ah! je te remercie. Je suis bien mieux; partons. — Si je pouvois te distraire en route par ces contes que je te faisois le soir chez mon père, et qui te plaisoient tant! Une fois, je m'en souviens, je te racontois comment une brebis, la brebis d'Abel, cherchoit partout son maître, qui avoit disparu; elle ne savoit plus où trouver sa nourriture; l'eau.... (Il soupire.) l'eau lui manquoit aussi. Ma mère, alors j'étois si enfant, que l'histoire de cette pauvre brebis ne me faisoit pas beaucoup de peine; mais à présent, je sais ce que c'est que souffrir; je pleure de tout: la voix me manque.

AGAR.

Mon enfant, le temps de nos plaisirs est passé. Tâchons seulement de continuer notre route.

ISMAËL.

Et cet instrument, ce sistre dont je commençois à bien jouer, l'as-tu apporté avec toi?

AGAR.

Mon fils, je ne pouvois porter que du pain et de l'eau. (à part.) Hélas! et je n'en ai point eu assez.

ISMAËL.

Tu as raison, ma mère; pardon : mais tout triste que je suis, il y a des momens où je voudrois redevenir gai comme autrefois : je l'essaie, et je ne puis. Allons, je pars. (Il passe le premier.) Suis-moi.

AGAR.

O mon Dieu! protégez Ismaël! Si je fus trop fière de vos dons dans les jours de ma prospérité, si je méprisai l'âge avancé de Sara, si je me complus avec orgueil dans ma force et dans ma jeunesse, punissez-moi; mais épargnez ce pauvre enfant, le plus simple, le plus doux, le plus innocent de tous les êtres; faites-lui respirer cet air suave, cet air bienfaisant que vous accordez, en Égypte, aux habitans de ma patrie. Ce ciel brûlant, ce ciel d'airain n'est pas l'image de votre bonté paternelle.

ISMAËL, revenant sur ses pas.

Ah ! ma mère, qu'ai-je vu ?

AGAR.

Qu'as-tu donc, mon enfant? ô ciel! d'où vient que tu es si pâle?

ISMAËL.

Ah ! je ne peux plus me soutenir. J'ai peur.

AGAR.

Mon enfant, parle donc. Comment puis-je te rassurer, si j'ignore la cause de ton effroi?

ISMAËL.

Je viens de voir un homme étendu sur le sable : il tenoit encore dans ses dents sa main à demi dévorée par lui-même; il ne remuoit plus, et cependant il ne dormoit pas : il étoit comme ce vieillard que je vis porter dans la tombe l'année dernière, il étoit....

AGAR.

Mort, mon fils : eh bien!...

ISMAËL.

Mais, ma mère, cela ne se peut pas; il n'étoit pas vieux; viens le voir.

AGAR.

A quoi bon, mon fils, puisque je ne peux plus le secourir?

ISMAËL.

Ma mère, il étoit de ton âge. Comment donc a-t-il pu mourir?

AGAR.

Mon fils, on peut succomber à tous les pas du voyage.

ISMAËL.

Ainsi donc, si comme à cet infortuné la nourriture nous manquoit, toi.... moi....

AGAR.

Oui, mon fils.

ISMAËL.

Et tu pleures, tu crois donc.... Ma mère, si je dois mourir, embrasse-moi, et laisse-moi dormir sur ton sein.

AGAR.

Cher enfant, tu ne peux donc plus marcher?

ISMAËL.

Je ne le puis si je n'ai dormi quelques heures; mes paupières s'apesantissent. A mon réveil, tu me donneras encore de cette eau: nous la partagerons ensemble.

AGAR.

Quel sommeil, quelle pâleur! O mon Dieu! ne souffrez pas que son charmant visage soit

défiguré! le reconnoîtrois-je dans le ciel s'il n'avoit plus ces traits enchanteurs que j'ai contemplés tant de fois? — Il se fioit si bien à moi! il est parti si gai de la maison de son père! Ma mère, disoit-il, allons-nous cueillir quelques fruits dans les bois? allons-nous attraper cet oiseau de mille couleurs que tu m'as promis l'autre jour?.... et je le menois dans le désert. Cher enfant! pardonne si je t'ai caché notre sort; ce n'étoit point pour te tromper, c'étoit pour retarder l'instant de la douleur. Hélas! n'est-ce pas ainsi que l'homme lui-même est attiré par la destinée? Il avance sans crainte, il croit voir devant lui l'horizon immense et riant de la vie, et par degrés les nuages l'enveloppent, l'espérance l'abandonne, et quand la mort l'atteint, il a déjà tant souffert, qu'elle est presque la bienvenue. Mais toi, mon enfant, faudra-t-il que tu perdes si tôt le jour! Non, je te retiendrai; non, je ferai passer ma vie dans tes veines. Ah! que dis-je? impuissante créature que je suis, je puis mourir à tes pieds, et c'est tout. Sables arides qui m'environnez, désert silencieux, effroi de la solitude, vous pénétrez jusqu'au fond de mon cœur. O mon fils! tu dors sans crainte auprès de moi, tu crois que je puis te protéger toujours, et tu ne sais pas que je suis

sans défense contre la nature, enfant comme toi devant elle, et moins digne que toi de l'attendrir.

ISMAËL, rêvant.

Ah! des orangers, des fruits désaltérans, de l'eau, ma mère.... ce soleil....

AGAR.

Il rêve, et pendant son sommeil l'ardeur des rayons le consume; je veux essayer de l'en garantir avec mon voile. (Elle détache son voile.) Parure des jours de fêtes, don que me fit Abraham quand il m'aimoit, quand il m'appeloit son Agar, servirez-vous encore à son fils! (En voulant étendre son voile sur la tête d'Ismaël elle fait un faux pas, et renverse le vase qui contenoit sa provision d'eau.) Dieu puissant! ah! l'eau, l'eau qui devoit sauver mon fils, elle est renversée, il n'en reste plus une goutte. C'est moi qui ai tué mon fils. O terre impitoyable, entr'ouvre-toi.

ISMAËL.

Ma mère.... j'entends ses cris, où est-elle? ah! ma mère, tu es couchée à terre comme l'infortuné que je viens de voir.

AGAR.

Ismaël, Ismaël!

ISMAËL.

Ah! je t'entends, tu parles; viens vers moi, je n'ai plus de force pour marcher, jusqu'à ce que tu m'aies donné un peu de cette eau.

AGAR.

De l'eau, de l'eau, je n'en ai plus!

ISMAËL.

Tu as donc tout bu, ma mère? eh bien!....

AGAR.

Cruel! moi, j'en aurois pris une goutte! tu n'as pu le croire. Regarde, j'ai voulu attacher ce voile pour garantir ta tête des rayons du soleil, et dans ce moment le génie de la perfide Sara, celui qui nous poursuit dans le désert, a brisé ta dernière ressource; il n'en est plus. — Ismaël, si tu me crois coupable, ne sois point arrêté par le respect filial; maudis ta mère, elle est à tes pieds: maudis-la, puisque son inutile amour n'a pu ni te protéger, ni te conserver la vie. Peut-être ainsi tu me soulagerois de la dévorante pitié que je ressens pour toi.

ISMAËL.

Ma mère, que dis-tu? je t'aime.... mais une goutte d'eau pourroit seule me rendre à la vie. — Que vois-je à l'horizon! ne sommes-nous pas près de la mer?

AGAR.

Hélas ! mon enfant, ce sont les vapeurs qui s'élèvent de la terre brûlante, et que tes yeux fascinés prennent de loin pour des ondes.

ISMAËL.

Oh ! tu te trompes, j'en suis sûr: il y a de l'eau là bas, là bas : conduis-moi vers cette image qui m'attire, elle me rafraîchira.

AGAR.

Des déserts de sable nous en séparent, et nos pieds s'enfonceront dans l'aride poussière.

ISMAËL.

Ma mère, d'où vient que je ne te vois plus ? est-ce que le ciel se couvre de nuages? va-t-il tomber de la pluie qui nous désaltérera ?

AGAR.

Non, mon enfant, le ciel est en feu.

ISMAËL.

Cependant j'ai si froid....

AGAR.

Tu as froid ? ah ! mon enfant, mon enfant !

ISMAËL.

Ma mère, de l'eau, de l'eau..... Adieu. (Il tombe sans connoissance.)

AGAR.

Il est évanoui, il va mourir ; je ne puis lui

donner aucun secours; le ciel et la terre m'en refusent. Le voyageur du désert ne portera-t-il point ses pas dans ces lieux?—Non, non, aucun être vivant ne sauroit y subsister: les oiseaux, les insectes mêmes ont quitté cette horrible solitude; il n'y a ici qu'un fils et sa mère, et le Tout-Puissant les y abandonne. Ah! Dieu, ai-je mérité une telle douleur? quel est le crime qui ne seroit pas trop puni par les maux que j'endure? Je considère ma vie: sans doute elle fut pleine de foiblesses. L'amour m'aveugla, la vanité me séduisit. Je voulus plaire et régner; mais au fond de mon cœur, votre image, ô mon Dieu! ne fut jamais effacée. Je vous adorai dans tout ce qui est beau sur la terre, dans tout ce qui est inconnu dans le ciel. Jamais le malheur ne m'a trouvée insensible; je n'aurois jamais refusé à personne la pitié que j'implore en ce moment. Dieu tout-puissant, telle que j'étois enfin, vous m'avez trouvée digne d'être mère, vous m'avez accordé cette gloire et ce bonheur. La tendresse que j'éprouve pour cet enfant ne ressemble-t-elle pas à votre amour pour la créature, et les cris d'une mère ne retentissent-ils pas dans le ciel? Rendez mon fils à la vie, que j'entende sa voix, que ses bras innocens me pressent encore, que ses regards si doux s'attachent encore sur moi! O Dieu!

tout ce charme de l'enfance, toute cette passion de mère vient de vous. Ah! que le vent de la tombe ne souffle pas si tôt sur Ismaël, qu'il ne me soit pas si tôt enlevé. Mon Dieu! laissez-le-moi jusqu'à ce que je meure. Ah! le fils ne doit pas précéder la mère dans le cercueil.... Rocher dont il jaillissoit peut-être jadis une source salutaire, que ton aspect est sauvage! Immobile nature, je suis seule avec toi.... Ai-je entendu quelque bruit? non, non, personne ne m'a répondu. Il y avoit, tout à l'heure, une voix d'enfant qui me disoit : ma mère! Mais cette voix-là, je ne l'entendrai plus. Je ne suis plus mère. Mon fils, mon unique ami! du moins je te suivrai bientôt, je souffre aussi comme toi; cette soif qui t'a dévoré me consume : cette mort qui plane sur ta tête, elle étend aussi sur moi ses ailes noires. Bienfaisante mort, tu sais qu'on ne peut survivre à ce qu'on aime! O terre! mon unique asile; poussière des morts, tu ne frémis pas de pitié pour les vivans. N'importe, il faut bien que tu me reçoives. Oui, mon Dieu, vous m'exaucez, vous ne me rendez pas mon fils, mais vous me rappelez à vous; je succombe, le terme de mes jours approche.... O ma patrie! Égypte, fertile Égypte, est-ce toi que je vais revoir? les souvenirs de l'enfance se

renouvellent seuls pour moi, et les peines de la vie disparoissent. J'aperçois les bords du Nil; l'air est rafraîchi par ses flots; il n'y a plus de chaleur : d'où vient que je la redoutois tant, la chaleur? C'étoit le froid qu'il falloit craindre, c'est le froid qui est mortel; il vient glacer mes veines. Je frissonne, je tremble; c'en est fait. (Elle s'évanouit.)

(Une musique céleste se fait entendre.)

AGAR.

Ah! quels sons enchanteurs! Suis-je déjà passée dans une autre vie? est-ce ici le Paradis? Non, je n'y vois point mon fils.

(La musique continue; un ange apparoît derrière un nuage.)

L'ANGE.

Agar, Agar!

AGAR.

Quels accens! quelle voix!

L'ANGE.

Agar, pourquoi t'affliges-tu? l'Éternel a entendu les pleurs de ton enfant.

AGAR.

Mon enfant est-il déjà dans le ciel? Est-ce lui qui m'appelle? a-t-il redemandé sa mère, et le Tout-Puissant me fait-il ouvrir, à cause de lui, les parvis célestes?

L'ANGE.

(Il frappe un rocher de la palme qu'il tient à la main, et en fait jaillir une source.)

Agar! regarde.

AGAR.

De l'eau, de l'eau! et mon fils n'en auroit pas; non, je n'en veux point. Non, j'aime mieux mourir!

L'ANGE.

Agar, les bienfaits de l'Éternel sont sans bornes; il fait naître la source dans les déserts, comme l'espérance au fond des cœurs flétris par l'infortune. Remplis ta coupe, Agar, et va la porter à ton fils.

AGAR.

Dieu, seroit-il possible?

L'ANGE.

Ismaël, Ismaël! le Tout-Puissant te rappelle à la vie.

ISMAËL.

Ah, ma mère!

AGAR.

Ah, mon enfant!

ISMAËL.

Quel bien tu me fais! sans toi j'allois mourir, et je ne t'aurois plus revue.

AGAR.

Mon enfant, ce n'est pas moi, c'est l'envoyé du ciel qui a fait jaillir cette source du rocher: c'est lui qui a ranimé ta vie défaillante. Ah, divin messager! pardonne; j'ai d'abord serré mon fils contre mon cœur; j'ai joui de tes bienfaits avant de t'en remercier. (Elle se met à genoux avec son enfant.)

L'ANGE.

Agar, lève-toi, prends ton fils par la main, et suis-moi, je serai ton guide. Agar, Ismaël sera la tige d'un grand peuple, souverain de ces déserts de l'Arabie où tu périssois avec lui. Ce peuple n'habitera point les villes, il ne possédera que son arc et ses flèches, il se défendra contre les hommes et contre les bêtes de proie, et n'obéira qu'au ciel d'où je suis descendu pour te sauver. Reçois, ô femme, la leçon du bonheur, après avoir éprouvé celle de l'infortune; élève ton fils dans la crainte et dans l'amour du Très-Haut; et quand la vieillesse épuisera tes forces, Ismaël n'oubliera pas qu'il doit la vie à tes larmes; et sa main guerrière soutiendra tes pas chancelans.

FIN D'AGAR DANS LE DÉSERT.

GENEVIÈVE

DE BRABANT,

DRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

COMPOSÉ EN 1808.

PERSONNAGES.

SIGEFROI, comte de Brabant.
ADOLPHE, son fils aîné.
UN ERMITE.
GENEVIÈVE.
SA FILLE, âgée de dix ans.
DES CHASSEURS.

GENEVIÈVE
DE BRABANT,
DRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une grotte sauvage.

SCÈNE I.

GENEVIÈVE ET SON ENFANT.

Geneviève est à genoux au pied d'une croix.

L'ENFANT.

J'AI fini de prier, et ma mère reste toujours à genoux! Pourquoi donc sa prière est-elle aujourd'hui plus longue que de coutume? d'où vient l'inquiétude que je remarque sur son front? cependant, je n'ai rien fait de mal.

GENEVIÈVE.

Cher enfant! ce jour est bien solennel pour nous! Je voulois m'y préparer.

L'ENFANT.

Comment donc ce jour seroit-il différent de tous nos jours? Le soleil doit-il nous éclairer plus tard qu'à l'ordinaire? me raconteras-tu quelque belle histoire merveilleuse dont je rêverai toute la nuit, ou la biche qui m'a nourrie, quand tes forces étoient épuisées, se seroit-elle éloignée de nous? Ah! que j'en serois triste!

GENEVIÈVE.

Non, mon enfant. Tiens, regarde; ne la vois-tu pas ta biche? elle est à l'entrée de notre grotte; mais il faut la quitter, cette grotte. Nous partons.

L'ENFANT.

Que veux-tu dire, nous partons? allons-nous plus loin que la forêt qui est là-bas, et que tu ne m'as jamais permis de parcourir? Ah! quelle joie!

GENEVIÈVE.

Pauvre enfant! comme tu prononces le mot de joie! Ah! tu ne sais pas combien de fois ces présages de l'espérance ont été trompés! Nous quittons pour jamais cette demeure, la seule que tu connoisses depuis ta naissance.

L'ENFANT.

Pour jamais! que veux-tu dire, ma mère? combien de temps cela fait-il, jamais?

GENEVIÈVE.

Toute la vie.

L'ENFANT.

O mon Dieu! notre grotte, nos fleurs, je ne les verrai plus! Et les arbres que nous avons plantés, comment pourrons-nous vivre, si nous n'avons plus leurs fruits!

GENEVIÈVE.

Mon enfant, partout les productions de la terre nous nourriront. La nature, image de la Divinité, est partout amie de l'homme.

L'ENFANT.

Pourquoi donc, ma mère, s'il est ainsi, sommes-nous toujours restés dans le même lieu? Je croyois qu'on ne pouvoit vivre qu'ici.

GENEVIÈVE.

J'avois promis de n'en pas sortir avant dix ans accomplis; aujourd'hui le terme expire.

L'ENFANT.

Ne m'as-tu pas dit qu'aujourd'hui aussi j'avois dix ans?

GENEVIÈVE.

Oui, mon enfant, l'enfant de la douleur, toi qui es né avec elle; mon exil a commencé quand tu reçus le jour.

L'ENFANT.

Je t'ai donc porté malheur, ma mère? Ah! prends garde de m'emmener avec toi. Ne t'ai-je pas entendu dire une fois, quand tu me croyois endormie et que j'écoutois ta prière, que ton époux, que mon père ne vouloit pas de moi? Seroit-il possible qu'un enfant fût coupable sans le savoir? Si cela étoit ainsi, il faudroit l'abandonner, il faudroit.......

GENEVIÈVE.

Ah! finis, ma fille, tu me déchires le cœur. Depuis dix ans je n'ai vécu que pour toi; j'ai bravé toutes les souffrances pour te conserver le jour, et tu me parles de t'abandonner! Cher enfant, toi qui m'as consolée sans connoître mes peines; toi dont le regard me disoit mille fois plus que les plus éloquentes paroles, comment pourrois-je me séparer de toi! Nous allons ensemble, après dix ans, chercher sur la terre nos amis et nos ennemis. Hélas! qui peut savoir quel choix la mort aura fait parmi eux?

L'ENFANT.

Je n'ai jamais vu que toi, ma mère; mais dans les histoires que tu m'as racontées, tu me parlois souvent de la perfidie et de la méchanceté des hommes. Dis-moi donc, avois-tu éprouvé dans le monde rien de semblable?

GENEVIÈVE.

Ma fille.... (à part.) (Ah! je bénis le ciel de n'avoir jamais accusé son père en sa présence). Si quelqu'un m'a fait souffrir, cher enfant, c'étoit un être que j'aimois.

L'ENFANT.

Tu l'aimois, et il a pu t'affliger, ma mère! à quoi donc distinguerai-je, dans le monde, les bons des méchans? Si l'on peut aimer un méchant, comment le fuir? Est-ce qu'un être cruel a jamais eu des yeux aussi doux que les tiens? Si cela étoit ainsi, comment pourrois-je m'en défier?

GENEVIÈVE.

Ma fille, je t'ai fait voir quelquefois ton visage dans le ruisseau qui coule au pied de cette grotte. Eh bien! il ressemble beaucoup à celui de ton père.

L'ENFANT.

Et revois-tu dans mes traits avec plaisir ceux de mon père? Parle-moi donc de lui : tu le nommes sans cesse, et tout à coup tu t'arrêtes, comme si quelque grand mystère t'empêchoit de me parler. Ma mère......

GENEVIÈVE.

Ma fille, c'en est assez; préparons-nous à partir.

L'ENFANT.

Ah ! si je pouvois tout emporter avec moi ! D'abord nous emmènerons notre biche fidèle, n'est-il pas vrai, ma mère ? je ne saurois la quitter.

GENEVIÈVE.

J'y consens. Mais pourra-t-elle aller aussi loin que nous ?

L'ENFANT.

Ah ! ma biche va plus vite que moi. Avant la fin du jour elle arriveroit au bout du monde.

GENEVIÈVE.

Ma fille, il est bien grand pour qui n'a plus d'asile.

L'ENFANT.

Mais n'est-ce pas à la forêt que je vois d'ici, que nous allons ? n'est-ce pas derrière cette forêt qu'est le monde ?

GENEVIÈVE.

Dis-moi, mon enfant, quitteras-tu sans peine cette grotte qui nous a servi d'abri si long-temps ?

L'ENFANT.

Oh oui, je la regretterai. J'y ai été si heureuse !

GENEVIÈVE.

Quelle douce parole tu viens de me pro-

noncer! heureuse dans ce désert! Ainsi donc ma vie n'a pas été inutile. J'ai souffert, mais j'ai préservé mon enfant de la douleur et de l'abandon. O saint amour de mère, qui soutenez dans les revers, qui consolez dans l'injustice, qui créez au fond du cœur, je ne sais quel sanctuaire où l'on ne sent, où l'on n'aime que son enfant et son Dieu, prêtez-moi votre appui; il m'est plus nécessaire que jamais. Va, ma fille, va donner à ta biche tes soins accoutumés, et reviens ensuite auprès de moi. J'ai besoin de me recueillir quelques instans avant notre départ.

SCÈNE II.

GENEVIÈVE, seule.

Hélas! sans cet enfant je resterois ici toute ma vie. Quel effroi j'éprouve en retournant au milieu des hommes! Ah! comme l'amour et la haine se sont armés contre moi! Barbare Golo, devois-tu déshonorer mon nom, parce que je ne partageois pas tes indignes sentimens, parce que j'étois fidèle à cet injuste époux que tu as su tromper avec tant de perfidie? Et toi, Sigefroi, toi que j'ai tant aimé, le ciel t'a-t-il conservé la vie? Ces souvenirs si

tendres, qui me retracent le jour de notre heureux hymen, s'adressent-ils à ton ombre irritée? ou, si je te revois encore, ta fureur sera-t-elle apaisée? me pardonneras-tu de vivre, toi qui avois commandé ma mort? recevras-tu ma fille que tu as osé ne pas croire la tienne? O mon Dieu! cette honte, vous m'avez commandé de la supporter. Cette croix ne nous apprend-elle pas à mettre toute notre fierté dans l'innocence! Divin Sauveur des hommes, vous n'avez pas craint la souffrance et l'ignominie; vous en avez fait votre glorieuse auréole. De quoi donc se plaindroit la créature? Ils ne sont pas délaissés, les infortunés: un attendrissement secret, intime et pur, les met en relation avec la Divinité, et les larmes qui couvrent leur visage semblent, comme la rosée du ciel, ranimer leur cœur flétri. Et toi, mon fils, toi que je n'ai pas revu depuis que tu n'avois encore que quatre années, ton père t'aura-t-il appris à mépriser celle qui t'a donné le jour? Non, il ne l'aura pas fait, j'en suis sûre; il t'aura dit seulement que j'ai cessé de vivre; c'est tout ce que je souhaite. J'aspire au paisible souvenir que les morts laissent après eux. O pompes de la vie, comme vous avez disparu! qui reconnoîtroit en moi cette souveraine du Brabant, cette

brillante Geneviève! O mon Dieu! celle qui se prosterne à vos pieds vaut mieux, elle est plus humble, elle est plus soumise. Depuis dix ans elle n'existe que par vous : ainsi sont tous les êtres, mais tous ne le sentent pas. Il en est qui croient vivre par eux-mêmes, qui pensent gouverner le sort; mais moi, je sais que chacun de mes jours est marqué par un bienfait de Dieu, et qu'une protection particulière et constante dirige miraculeusement ma vie abandonnée.

SCÈNE III.

GENEVIÈVE ET SON ENFANT.

L'ENFANT, avec des fleurs à la main.

Eh bien! ma mère, la biche est prête. Nous pouvons partir; mais je voudrois emporter toutes les fleurs qui sont devant notre grotte.

GENEVIÈVE.

Ma fille, elles seroient flétries ce soir.

L'ENFANT.

Mais quand nous serons parties, qui donc respirera leur parfum?

GENEVIÈVE.

Le ciel qui les a fait éclore.

L'ENFANT.

Et cette pierre sur laquelle tu reposois ta tête, ma mère, je voudrois aussi l'emporter.

GENEVIÈVE.

Mon enfant, nous en trouverons, des pierres. Celle de la tombe ne manque à personne.

L'ENFANT.

Ma mère, d'où vient que tu es si tremblante? ce départ t'agite. S'il alloit te rendre malade! Restons.

GENEVIÈVE.

Mon enfant, si je mourois ici, qui donc auroit soin de toi?

L'ENFANT.

Ah! que dis-tu? Je me coucherois à tes pieds, et Dieu ne voudroit pas nous séparer.

GENEVIÈVE.

Cher enfant! beaucoup d'années t'attendent, et moi, je sens que je ne vivrai pas long-temps.

L'ENFANT.

Ah! ma mère, comme tu pleures! Je t'ai vue si courageuse et si calme dans cette retraite! pourquoi sortir d'ici?

GENEVIÈVE.

Il le faut. Adieu, solitude où j'ai passé dix

années en paix. Il me semble que ces arbres, que ces rochers renferment des génies protecteurs, témoins et confidens de mes larmes. Mais vous, ô mon Dieu! vous qui remplissez l'univers, je pourrai vous prier partout sur la terre et sous le ciel; vous soutiendrez mes pas chancelans jusqu'à ce que cet enfant ait un autre appui que moi dans le monde. Alors vous me rappellerez dans votre sein, car j'ai trop souffert pour recommencer à vivre, et mon temps d'épreuve est fini. Ma fille, pour la dernière fois, sanctifie ce lieu par ta prière.

(Geneviève et son enfant se prosternent au pied de la croix.)

Dieu des opprimés, Dieu des foibles, Dieu des enfans, regarde en pitié celui-ci. Jamais un sentiment dur ou trompeur n'est approché de son âme; elle est encore, cette âme, ô mon Dieu! telle que vous la lui avez donnée. Elle va pour la première fois lutter avec le destin, protégez-la; protégez la mère à cause de l'enfant. Allons, ma fille, Dieu nous a bénies. Partons.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La scène représente une forêt.

SCÈNE I.

GENEVIÈVE ET SON ENFANT.

GENEVIÈVE.

Mon enfant, arrêtons-nous ici. Je me sens prête à m'évanouir de fatigue. Va me cueillir quelques fruits à cet arbre que nous venons de voir.

L'ENFANT.

Oui, ma mère. J'y ai attaché ma biche; elle se repose sous son ombrage. Je serai de retour dans un moment.

GENEVIÈVE.

Je me croyois plus de forces. Ah! n'en aurai-je pas du moins tant que ma fille sera seule sur la terre!

Mais que vois-je? un tombeau! Est-ce un présage? tous les objets qui s'offrent à nous ne sont-ils pas un langage mystérieux que les

âmes pieuses peuvent seules entendre! Appuyons-nous sur ce tombeau. Je crois à la pitié des morts. Mais qu'y a-t-il d'écrit sur cette pierre? « *Celui que cette tombe renferme*, *ici* « *même n'a pu trouver le repos.* » Ah, l'infortuné! c'étoit sans doute un grand criminel. Le remords seul poursuit encore dans le cercueil.

L'ENFANT, revenant.

Ah! ma mère, je viens de voir un homme, un vieillard, je crois, car son visage ne ressemble point au tien ni au mien. Il porte une longue barbe; mais il a l'air si bon! Il t'apporte lui-même des fruits et de l'eau. Regarde, regarde. Il vient.

SCÈNE II.

L'ERMITE, GENEVIÈVE, L'ENFANT.

L'ERMITE.

Ma fille, prenez ce foible secours; il rétablira vos forces. Vous viendrez après dans mon ermitage, et vous vous y reposerez quelque temps.

GENEVIÈVE.

Saint homme! je vous remercie. Vous ne savez pas combien votre présence me touche. Ah! je craignois de mourir sans des secours

plus nécessaires encore que ceux que vous m'offrez. N'êtes-vous pas un ministre du Dieu vivant? et si le pauvre, si l'infortuné vient à vous, n'êtes-vous pas l'interprète de cette religion consolante qui seule nous offre les promesses infaillibles, celles que la mort nous tiendra?

L'ERMITE.

Oui, ma fille, j'ai fait vœu de consacrer mes jours à l'éternité. Je ne me sentois pas assez de vertus pour résister aux séductions du monde. Je suis venu dans cette solitude, non pour fuir mes semblables, mais pour me recueillir en moi-même. Aurois-je entendu la voix de Dieu, au milieu du tumulte des villes! Cette voix n'est pas dans le bruit, n'est pas dans la tempête; elle parle si doucement au cœur, qu'aisément les passions peuvent couvrir ses paisibles accens.

GENEVIÈVE.

Vous avez choisi le genre de vie que le sort m'a imposé. Vos sacrifices sont plus touchans que mes malheurs. Mais, dites-moi, saint homme, connoissez-vous l'infortuné qui a fait graver sur cette tombe de si terribles paroles?

L'ERMITE.

Oui, je l'ai connu, le malheureux, et je n'ai

pu rendre le calme à ses derniers momens. Sans doute il étoit bien coupable; il avoit causé la mort d'une mère innocente et de son enfant. Mais, quelque criminel que soit l'homme, Dieu n'a-t-il pas voulu que la toute-puissance du repentir pût ranimer encore une étincelle céleste dans le cœur le plus pervers?

GENEVIÈVE.

Ah! mon père, vous ne pouvez pas me dire le nom de ce coupable? il vous aura prié de ne pas le révéler.

L'ERMITE.

Il m'a demandé de le dire à tous ceux que le hasard me feroit rencontrer. Il espéroit ainsi rétablir du moins la réputation de celle qu'il avoit calomniée.

GENEVIÈVE.

Il se nommoit?

L'ERMITE.

Golo.

GENEVIÈVE.

Ah, ciel! ô bon vieillard! défendez-moi de ce monstre.... Qu'ai-je dit? quoi, je haïrois celui qui n'est plus! O mon Dieu! pardonnez-lui comme je lui pardonne. Accordez-lui le repos qu'il implore! Que cette tombe qui

m'a servi d'appui, quand j'ignorois qu'elle renfermoit les restes de mon fatal ennemi ; que cette tombe, loin de m'inspirer des sentimens de haine, reçoive encore des pleurs d'indulgence et de pitié !

L'ERMITE.

Quoi, madame, c'est vous ! quoi, vous avez pu vous dérober à la mort! Comment se peut-il ?

GENEVIÈVE.

Ma fille s'est endormie au pied de cet arbre. Je puis vous parler, sans craindre qu'elle entende des secrets que je ne dois pas encore lui révéler. Écoutez-moi, saint homme, vous qui savez sans doute une partie de mon histoire, vous verrez si Golo vous a dit la vérité.

L'ERMITE.

Je le crois, madame, car il m'a pénétré de respect pour vos vertus.

GENEVIÈVE.

Vous m'appeliez ma fille; pourquoi donc, mon père, avez-vous changé de langage?

L'ERMITE.

La comtesse de Brabant est ma souveraine: bien que j'habite depuis long-temps cette fo-

rêt solitaire qui ne reconnoît aucun maître, je me considère encore comme votre sujet.

GENEVIÈVE.

Geneviève n'est rien qu'une pauvre femme errante avec sa fille, sans secours et sans appui; et celui qui doit la protéger, s'il vit encore, ordonneroit peut-être une seconde fois sa mort. Mon père, si l'histoire de ma vie vous paroît sans reproche, c'est alors seulement que vous pourrez me respecter.

Je suis l'épouse de ce vaillant Sigefroi dont les exploits vous sont connus. Je l'aimois avec tendresse, avec passion. Son caractère avoit quelque chose de sombre et de sévère qui sembloit donner un nouveau prix à l'amour qu'il me témoignoit. Je le révérois comme mon souverain, je le chérissois comme mon époux; et quand l'admiration se mêle à l'amour, peut-être ce sentiment devient-il trop fort pour mériter la protection du ciel. Dieu ne renonce point au cœur de sa créature: il daigne en être jaloux. Un fils vint resserrer les nœuds qui m'unissoient à Sigefroi; j'ai joui quatre ans de ces affections de la nature, si belles dans tous les âges, si délicieuses dans la jeunesse. Quand le jour finissoit, je le regrettois comme un ami qui s'éloignoit de moi. Hélas! j'avois raison:

ces jours heureux devoient m'être accordés en bien petit nombre.

L'ERMITE.

Fille de Dieu, que parlez-vous de jours? Le temps ne nous a été donné que pour apprendre à souffrir, que pour choisir la route du ciel, pendant que nous sommes encore sur la terre. Tous les événemens de la vie ne sont qu'une vaine apparence qui peut épurer ou pervertir notre cœur.

GENEVIÈVE.

Hélas! j'y tenois trop à cette vie passagère, quand il m'aimoit, quand j'étois heureuse et fière de fixer sur moi les regards de Sigefroi. Il partit pour aller combattre les Sarrasins, sous les drapeaux de Charles Martel; mes larmes ne purent le retenir. Il me confia pendant son absence au chef de sa maison, à ce Golo qu'il croyoit son ami. Le malheureux ressentit pour moi un amour criminel. Je le repoussai avec horreur, et pour se venger, il inventa la calomnie la plus atroce; il partit à mon insu pour rejoindre mon époux, et l'art perfide qu'il employa, remplissant l'âme de Sigefroi de fureur et de jalousie, il en obtint l'ordre cruel de me faire périr avec l'enfant que je portois dans mon sein.

L'ERMITE.

Ah, Dieu! un époux, un père!....

GENEVIÈVE.

Vous frémissez, mais vous ne savez pas, mais j'ignore aussi moi-même de quels moyens Golo se servit pour tromper mon époux. Cet homme si fier et si sensible, que ne dut-il pas éprouver quand il me crut coupable? Ah! jusque dans sa colère, je reconnois son amour.

L'ERMITE.

Ma fille, puisque vous me permettez ce nom, vous jugez encore selon le monde; mais devant Dieu, il est bien criminel, celui qui se venge : l'offense même qu'il auroit reçue ne l'excuseroit pas.

GENEVIÈVE.

Ah! ma vie étoit à lui, il a pu s'en croire le maître. Enfin, grâce au ciel, mon sang ni celui de mon enfant ne retomberont point sur la tête de mon époux. Dieu, qui lui a épargné ce crime, vouloit sans doute un jour lui pardonner. Un homme de confiance de Golo se chargea de ma mort, il me conduisit dans cette forêt, et, prêt à me poignarder, mes larmes l'attendrirent; je pleurois pour mon enfant qui venoit de naître; il eut pitié de nous; mais

en me laissant la vie, il me fit jurer que pendant dix années je me cacherois à tous les regards.

L'ERMITE.

Et c'est pour accomplir ce vœu que vous avez vécu dix ans dans le désert?

GENEVIÈVE.

Qu'y a-t-il de plus saint que la promesse! elle soumet l'avenir au présent, et les désirs à la conscience. Sans mon enfant, je n'aurois pas demandé la vie: elle ne vaut pas, cette vie, les souffrances que l'on m'imposoit. Mais je pouvois conserver les jours de ma fille; mon existence étoit son bien, étoit son droit, tant qu'elle pouvoit lui servir. Une biche s'attacha constamment à nous et nous prodigua ses soins muets et fidèles; tout dans notre solitude sembloit nous favoriser, et sans qu'aucun miracle s'accomplît pour nous, on eût dit que les événemens naturels se réunissoient et se succédoient pour nous protéger d'une façon toute merveilleuse. Ces dix années, qui devoient, par leur monotonie, ne laisser dans mon souvenir qu'une longue et pénible trace, sont remplies par une foule de pensées, de pressentimens, de prières, j'oserois dire d'inspirations saintes qui toutes ont élevé jusque vers

le ciel mon foible cœur. Mon imagination a peuplé ma solitude, et le désert pour moi, ce sera le monde. Mais quand les dix années de mon vœu étoient accomplies, je devois chercher un protecteur pour ma fille. Voyez, mon père, voyez quelle providence spéciale a conduit mes premiers pas : je vous trouve, et ce tombeau m'apprend que mon ennemi n'existe plus.

L'ERMITE.

Il n'étoit plus votre ennemi, madame, l'infortuné dont j'ai recueilli les derniers soupirs. Il traînoit partout, depuis plusieurs années, les remords qui le dévoroient; il croyoit que depuis long-temps vous n'existiez plus, et que son crime étoit irréparable. Cependant il avoit résolu de partir pour la guerre sainte, afin de vous justifier auprès de votre époux; mais il ne lui a pas été permis d'expier ses forfaits. La mort lui en a ravi les moyens. Ah ! s'il avoit pu se douter qu'il étoit si près de vous !

GENEVIÈVE.

Et vous a-t-il dit, mon père, quel étoit le sort de Sigefroi ?

L'ERMITE.

Il n'étoit point encore revenu de la guerre où son courage l'avoit conduit.

GENEVIÈVE.

Et mon fils ?

L'ERMITE.

Il a suivi son père.

GENEVIÈVE.

Ah! si je retrouve mon époux, comment pourrai-je le convaincre de mon innocence?

L'ERMITE.

En voici le moyen assuré. Golo m'a remis une confession tout entière écrite de sa main. Pour remplir ses désirs, je la porte toujours avec moi. Il m'a fait promettre, en expirant, de la remettre moi-même à Sigefroi dès qu'il seroit revenu de la guerre. Votre histoire et la sienne, ses artifices et votre innocence, tout est expliqué, tout est prouvé par cet avœu. (Il remet un papier à Geneviève.)

GENEVIÈVE.

Ciel! ah! comme mon époux est justifié! Quel tissu de mensonges, quelle habileté perfide! mon écriture imitée, des témoins subornés; tout, tout devoit m'accuser.

L'ERMITE.

Ame douce et généreuse, est-ce ainsi que vous pardonnez?

GENEVIÈVE.

Mon père, dites plutôt que c'est ainsi que j'aime. Ah, mon Dieu! faites que je retrouve Sigefroi; qu'il serre sa fille dans ses bras, et que la mort vienne ensuite m'affranchir des amours terrestres. Le plus pur de tous trouble encore le cœur où Dieu seul doit régner.

(On entend des cors de chasse dans l'éloignement.)

Mais qu'est-ce que j'entends? d'où viennent ces sons enchanteurs?

L'ENFANT.

Ah! ma mère, quel bruit harmonieux me réveille! comme le cœur me bat! cela ne ressemble pas au chant des oiseaux. Dis-moi, ces sons annoncent-ils l'approche des pays où nous allons? Ah, qu'ils doivent être beaux!

L'ERMITE.

C'est sans doute la musique d'une chasse qui se fait entendre. Jamais, avant ce jour, les chasseurs n'étoient arrivés jusqu'ici.

GENEVIÈVE.

Mon père, souffrez que votre ermitage me serve d'asile. Je crains de m'offrir aux regards des hommes; mon humble vêtement attireroit leur dédaigneuse pitié.

L'ENFANT.

Ma mère, permets que je demeure encore ici quelques instans.

GENEVIÈVE.

Daignez rester un moment avec elle. Quand son innocente curiosité sera satisfaite, quand elle aura vu passer la chasse, vous viendrez me rejoindre tous les deux. Je vais vous attendre dans votre cellule : je l'aperçois d'ici, j'y puis aller sans vous.

L'ENFANT.

D'où vient que ma biche a l'air si craintif? elle voudroit se cacher derrière l'arbre. D'où naît sa frayeur?.... Mais que vois-je?

SCÈNE III.

ADOLPHE, L'ENFANT, DES CHASSEURS, L'ERMITE.

ADOLPHE, un arc à la main.

Cette flèche va la percer. Vous allez la voir tomber morte à l'instant.

L'ENFANT, se jetant à genoux.

Ah, ciel ! qu'allez-vous faire? Tuer ma biche, ma pauvre biche que je connois depuis si long-temps? tuez-moi plutôt. Qui que vous soyez,

vous avez l'air tout jeune; on diroit que vous êtes à peu près de mon âge. Comment se fait-il que vous n'ayez point de pitié?

ADOLPHE.

Petite, levez-vous. Puisque vous aimez cette biche, je veux bien l'épargner. Mais que dira mon père, quand il saura que je suis venu toujours en chassant jusqu'ici, que j'ai parcouru plus de vingt lieues sans rien tuer?

L'ENFANT.

Sans rien tuer! Est-ce pour cela que vous êtes si bien vêtu, qu'on entend de si beaux sons autour de vous? Et moi donc, si je ne vous avois pas prié, m'auriez-vous traitée comme ma biche?

ADOLPHE.

Y pensez-vous, chère petite! comment vous comparez-vous à cet animal?

L'ENFANT.

Comme vous appelez ma biche! savez-vous qu'elle m'a nourrie dans le désert où j'ai passé toute ma vie?

ADOLPHE.

Ah! que vous avez dû vous ennuyer! Moi, j'ai passé les Pyrénées; j'ai été en Espagne, j'ai fait la guerre.

L'ENFANT.

La guerre! n'est-ce pas tuer les hommes, comme vous vouliez tuer ma biche?

ADOLPHE.

Oui. Mais les hommes peuvent se défendre.

L'ENFANT.

Ma biche ne le pouvoit pas.

ADOLPHE.

Chère petite, il faut que je vous quitte. Je vais retrouver mon père, car je suis sûr qu'il est inquiet de mon absence. Il est triste, il a besoin de moi.

L'ENFANT.

D'où naît sa tristesse? Vit-il aussi dans le désert?

ADOLPHE.

Non. Il est entouré d'une cour nombreuse, mais il y vit plus solitaire que vous ne l'êtes dans vos bois. Moi seul, quelquefois, je le fais sourire; mais quelquefois aussi il me repousse loin de lui. O mon Dieu! qu'il est malheureux!

L'ENFANT.

Amenez-le près de ma mère. Toujours, quand je pleurois, elle savoit me consoler. Peut-être sa douce voix feroit-elle du bien à votre père.

Au reste, les pères, ils ne sont pas bons comme les mères; ils abandonnent quelquefois leurs enfans.

ADOLPHE.

Mon père est bon, mais il souffre; je ne sais pourquoi.

L'ENFANT.

Je voudrois tant le soulager! Cela se peut-il? — Conduisez-moi vers lui.

ADOLPHE.

Je n'oserois pas. La vue d'un enfant lui est odieuse.

L'ENFANT.

Il hait les enfans! ma mère m'a toujours dit que Dieu les aimoit.

ADOLPHE.

Priez pour mon père, chère petite, car il est bien à plaindre.

L'ENFANT.

Oh! je le veux bien. Et comment vous appelez-vous?

ADOLPHE.

Adolphe.

L'ENFANT.

Je demanderai donc à Dieu qu'il console le père d'Adolphe.

ADOLPHE.

Oui sans doute. Et vous, quel est votre nom?

L'ENFANT.

L'Enfant de la douleur (1). Ma mère m'a dit que je garderois ce nom, jusqu'à ce que j'en aie reçu un autre de mon père.

ADOLPHE.

L'Enfant de la douleur! c'est bien triste. Je veux vous appeler autrement.

L'ERMITE, derrière la scène.

Ma fille, votre mère vous attend.

L'ENFANT.

J'y vais. Mais, dites-moi, vous reverrai-je?

ADOLPHE.

Il est tard. La nuit va venir. J'ai laissé mon père à quelques lieues. Je tâcherai de l'engager à venir jusqu'ici demain matin, pour chasser encore. S'il consent à vous regarder, il vous trouvera bien jolie. Adieu. Je reviendrai bientôt.

L'ENFANT.

Adieu, adieu.

---

(1) *Dolorosus* est le nom de l'enfant de Geneviève, dans la légende.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE I.

GENEVIÈVE, L'ERMITE.

L'ERMITE.

D'où vient, Madame, que vous ne pouvez goûter un instant de repos, et qu'avant le jour vous quittez la paisible retraite que vous aviez daigné choisir pour abri ?

GENEVIÈVE.

Mon père, vous avez entendu ce que ma fille m'a raconté hier au soir de son entretien avec le jeune chasseur qui menaçoit de tuer sa biche. Eh bien ! ce chasseur, c'est mon fils. Celui qui va venir, c'est Sigefroi, c'est mon époux. Un pressentiment infaillible m'en répond.

L'ERMITE.

Comment ?....

GENEVIÈVE.

Pendant le récit de ma fille un trouble nouveau s'est emparé de moi. J'ai senti cette émo-

tion profonde qui jamais ne parle en vain aux âmes religieuses. J'ai voulu rester seule, et pendant la nuit je me suis prosternée devant Dieu pour obtenir que mon sort me fût révélé. Aussitôt un songe mystérieux m'a fait revoir mon époux. Il étoit irrité. Mes larmes ne le touchoient point : il repoussoit sa fille loin de lui. Je voulois vous appeler, mon père, pour que vous pussiez donner à mon époux le témoignage du malheureux Golo; mais un instinct secret me dit que le cœur seul de Sigefroi devoit le ramener à moi, et qu'il devoit en croire mes sermens, avant d'être convaincu par aucune preuve. Alors, de nouveau j'essayai de l'attendrir. Je l'implorois pour ma fille et pour moi : mes efforts étoient vains, quand tout à coup l'ange de la mort m'est apparu et m'a dit: « Femme infortunée, veux-tu mourir ? à ce prix « ton époux te croira. » D'abord, la terreur m'a saisie; mais j'en ai bientôt triomphé, et je me suis soumise à donner ma vie pour convaincre mon époux de mon innocence. A peine cet acte de résignation s'étoit-il accompli dans mon cœur, que j'ai vu ma fille dans les bras de Sigefroi : il se jetoit à mes pieds avec elle. Alors ma vision a cessé. Ne m'annonçoit-elle pas, mon père, que je dois mourir à l'instant où le bonheur me sera rendu ?

L'ERMITE.

Ne vous aveuglez-vous point, Madame? n'est-ce pas le trouble de votre imagination que vous prenez pour un présage?

GENEVIÈVE.

Non, non. Pendant dix années j'ai éprouvé cette ferveur religieuse qui nous unit plus intimement avec les secrets de la nature. La volonté suprême de la Divinité se fait sentir à moi par des rapports inconnus aux âmes que remplissent les intérêts de la terre. Mon père, prêtez-moi, pour quelques instans, le voile dont vous couvrez les saintes images qui sont au fond de votre cellule: je veux parler à mon époux sans qu'il puisse me reconnoître...... Dieu! qu'est-ce que j'aperçois? un enfant qui s'approche. Oui, je le vois; oui, je le sens, c'est mon fils! et je ne puis voler vers lui. Il faut me cacher à ses yeux; il le faut. (Elle se retire dans l'ermitage.)

SCÈNE II.

ADOLPHE ET SIGEFROI.

ADOLPHE.

Mon père, venez par ici: c'est dans ce même lieu que j'ai vu cet enfant si joli que je voulois vous montrer.

fant qui, sans moi, n'en connoîtroit pas même le nom. Va, laisse-moi ! va chercher les compagnons de tes jeux. Laisse-moi !

SCÈNE III.

SIGEFROI, seul.

Malheureuse Geneviève, voilà le fruit de ton crime ! Dix ans n'ont pu me rendre le calme; dix ans n'ont fait que donner à mes chagrins un caractère plus fort et plus sombre. Je hais le sort qui m'a choisi pour subir de tels affronts; je ne puis rien trouver de tendre au fond de mon âme. L'outrage dessèche le cœur. Si j'avois pu douter, si j'avois eu des remords ! oui des remords, je les envie, ils me seroient moins amers que les fureurs qui m'agitent. Si j'avois pu me repentir, dans ce moment du moins je l'aurois crue innocente; je l'aurois crue fidèle ! mais cette image qui me poursuit ne cesse d'irriter ma colère, et, cent fois le jour, je donne de nouveau la mort à cet objet coupable, dont le cœur a trahi tant d'amour.

Quelle est cette femme qui s'avance, le visage couvert d'un voile ? Sa marche est tremblante. Je devrois aller vers elle. Mais pourquoi témoigner de la pitié à une femme ? En a-t-elle eu pour moi, celle qui pénétra mon

cœur de confiance, pour rendre plus acérés les traits de la perfidie ?

SCÈNE IV.

GENEVIÈVE, SIGEFROI.

SIGEFROI.

Madame.....

GENEVIÈVE.

Seigneur.....

SIGEFROI.

Vous chancelez. Asséyez-vous, de grâce. Seriez-vous la mère de cet enfant que mon fils a rencontré ?

GENEVIÈVE.

Oui, seigneur.

SIGEFROI.

Et comment vous et votre fille êtes-vous dans ce désert ?

GENEVIÈVE.

Ma fille y est née, et je ne l'ai pas quittée.

SIGEFROI.

Son père ne vivoit donc plus ?

GENEVIÈVE.

Seigneur, il vit; mais il nous avoit bannies.

SIGEFROI.

L'aviez-vous offensé ?

GENEVIÈVE.

Non, seigneur.

SIGEFROI.

Il étoit donc injuste ?

GENEVIÈVE.

Seigneur, il étoit trompé.

SIGEFROI.

Trompé ! c'est impossible. Un père, un époux ne condamne que quand il est certain du crime.

GENEVIÈVE.

Il n'y a rien de certain pour l'homme que sa conscience et son Dieu.

SIGEFROI.

Quand un époux est trahi, quand l'amour et la foi sont méprisés, ce n'est point assez de bannir. Non, ce n'est point assez : il faut que la mort......

GENEVIÈVE.

Seigneur, mon époux aussi avoit ordonné que je périsse.

SIGEFROI.

Et comment sa volonté ne fut-elle pas obéie ?

Quel lâche, quel perfide, abusant de sa confiance......

GENEVIÈVE.

Il vous paroît donc bien coupable, seigneur, celui qui m'a sauvé la vie?

SIGEFROI.

Qu'ai-je dit? Pardon, Madame; ce n'est pas à vous que ce discours s'adresse. Ma destinée, mon malheur me trouble. Vos chagrins aussi donnent à votre voix des rapports douloureux avec un objet dont le souvenir m'est horrible.

GENEVIÈVE.

Ce triste objet, seigneur, ne vous fut-il jamais cher?

SIGEFROI.

Sans doute; une fois.

GENEVIÈVE.

Ah! s'il me falloit haïr ce que j'ai tendrement aimé, il me sembleroit que mon cœur est déjà sous l'empire de la mort.

SIGEFROI.

Mais cet époux, qui vous a condamnée, ne vous est-il pas odieux?

GENEVIÈVE.

Non, seigneur; je le chéris encore. Son

injustice ne peut effacer de mon cœur ce que j'aimois, ce que j'admirois en lui.

SIGEFROI.

Quoi! votre longue solitude; quoi! vos malheurs n'ont point aigri votre âme?

GENEVIÈVE.

Je n'avois point de reproche à me faire, Dieu me protégeoit. Pourquoi donc aurois-je connu les sentimens amers que la haine seule fait naître?

SIGEFROI.

Voulez-vous m'accuser par ces paroles? prétendez-vous que je sois coupable? ne savez-vous pas?.... D'où vient que votre voix, que votre présence, bouleversent mon âme? Toutes les femmes ont-elles quelques traits de celle qui m'a trahi? Otez votre voile, pour que votre visage dissipe mon trouble. Savez-vous que l'ombre de Geneviève m'est apparue souvent, revêtue du crêpe funèbre qui vous couvre! hâtez-vous de rejeter cette perfide ressemblance; ôtez votre voile, ou je croirai la voir encore, et ma fureur......

GENEVIÈVE, ôtant son voile.

Seigneur, satisfaites-la.

SIGEFROI.

Geneviève! Geneviève! ô terre! engloutis-

nous. — Qui vous a sauvée? est-ce l'infâme que vous m'avez préféré? est-il auprès de vous? je n'ai pu l'atteindre. On dit qu'il respire encore: peut-être est-il caché dans ces forêts?

GENEVIÈVE.

Seigneur, la solitude de ces lieux est profonde. — Revenez à vous, et n'y cherchez que moi. Je ne veux point éviter votre vengeance; je suis là pour recevoir la mort, ou pour me justifier.

SIGEFROI.

Qu'osez-vous opposer à des preuves sans nombre?....

GENEVIÈVE.

J'en pourrois donner de plus fortes. Mais si mon époux ne revient à moi que comme un juge, je ne veux pas survivre à ce jour que, pendant dix années, je n'ai cessé de demander au ciel.

SIGEFROI.

Dix années, Geneviève!

GENEVIÈVE.

Oui, tu vois sur mon visage les traces profondes de la douleur. Rappelles-toi Geneviève quand tu l'aimois. Comme elle étoit heureuse! comme ton amour l'entouroit de toutes les prospérités de la terre! Eh bien! elle étoit alors

moins digne de ta tendresse que sous ces tristes vêtemens, emblème de sa misère. Sigefroi, l'on t'a dit que je ne t'aimois plus, que j'avois profané tout à la fois et l'amour et l'hyménée, et mon cœur et la Divinité. Sigefroi, tu l'as pu croire! Souviens-toi du jour de ton départ, de ce désespoir, de ce déchirement que j'éprouvai, quand tu te séparas de moi. Ah! l'absence ne fait souffrir ainsi qu'une âme fidèle et profonde. Souviens-toi de mon admiration pour tes exploits. Qui jamais aima comme moi tes vertus et tes charmes? dans quels yeux as-tu jamais vu tant de tendresse, tant de respect? Dis-moi, mon âme ne répondoit-elle pas tout entière à la tienne? Te restoit-il un doute, te restoit-il un nuage quand je tendois la main vers toi? et mes regards n'exprimoient-ils pas la vérité du ciel, la vérité de l'amour?

SIGEFROI.

Oui, tu m'as aimé; je le sais.

GENEVIÈVE.

Sigefroi, je t'aime. Tu as voulu ma mort, celle de mon enfant! Seule dans l'univers avec lui, j'ai disputé sa vie aux animaux, à la terre qui refusoit quelquefois de nous nourrir. J'ai été mère avec courage, avec dévouement.

SIGEFROI.

Que dis-tu, malheureuse! oses-tu parler de ta fille?....

GENEVIÈVE.

N'achève pas! n'outrage pas son innocence! Bientôt tu ne douteras plus ni d'elle ni de moi. Mais si ton cœur se refuse encore à l'accent de l'amour, écoute un langage plus solennel. Notre vie tout entière, depuis dix ans, n'est qu'une suite de prodiges. Nous devions périr mille fois, sans la protection du ciel. L'auroit-il accordée à des coupables? Ce calme qu'il a mis dans mon sein au milieu de tous les malheurs, l'as-tu goûté, Sigefroi, dans ton éclatante vie? Après dix ans de solitude, penses-tu que le cœur puisse rester capable de mensonge? Ah! qui vécut dix ans en présence de son Dieu n'a plus à faire avec les ruses des hommes. Il me reste peu de temps à vivre, et toi-même, Sigefroi, tu ne pourrois me rendre le bonheur sur la terre. j'en ai perdu l'habitude, et mes forces n'y résisteroient pas. Écoute donc ma voix comme celle des mourans; je me sens sur les confins de cette vie et de l'autre. Aimer, ô mon époux! appartient à toutes deux. Que mon accent, que mes paroles dessillent enfin tes yeux, sans qu'il soit besoin d'aucun autre témoignage. Écoute....

SCÈNE V.

GENEVIÈVE, SIGEFROI, ADOLPHE, L'ENFANT.

ADOLPHE.

Mon père, voilà cette petite fille que je voulois vous faire voir.

SIGEFROI.

Dieu!

GENEVIÈVE.

Sigefroi, m'est-il permis d'embrasser Adolphe..... et ma fille peut-elle.....

SIGEFROI.

Non, non; la vue de cet enfant a ranimé la fureur que votre voix trompeuse avoit suspendue. Mon fils, suivez-moi. Partons.

GENEVIÈVE.

Partir sans que mon fils m'ait reconnue, sans que ma fille..... Non, Sigefroi; non.

SIGEFROI.

Laissez-moi.

GENEVIÈVE, *se jetant à genoux.*

Eh bien, ange de la mort, qui m'êtes apparu cette nuit, je vous somme de vos promesses! Il ne veut croire ni l'amour, ni mes sermens;

mais si j'expire à ses pieds, il ne doutera plus de mon cœur. Grand Dieu! recevez-moi dans votre sein.

(Elle s'évanouit.)

L'ENFANT.

O ciel! ma mère, qu'avez-vous?

ADOLPHE.

Mon père, approchons-nous de cette femme; elle se meurt.

SIGEFROI.

Geneviève, quelle pâleur je vois sur ton front! Que se passoit-il donc de féroce dans mon cœur, et d'où vient que des sentimens si doux me pénètrent soudain?

SCÈNE VI.

LES MÊMES, L'ERMITE.

L'ERMITE.

SEIGNEUR, lisez cet écrit que je vous aurois remis plus tôt, si, par un sentiment trop délicat, la duchesse de Brabant n'eût pas voulu tenir de votre amour seul ce que la justice exigeoit de vous.

SIGEFROI.

O Dieu! qu'ai-je lu! quelle lumière me

frappe! Où est-il ce monstre qui m'a trompé, cet infâme Golo?

L'ERMITE.

Seigneur, sa tombe est sous vos yeux.

SIGEFROI.

Il ne vit plus. Qui donc reste-t-il à punir? qui? moi, moi seul! Geneviève est innocente, et j'ai voulu sa mort! et pendant dix années elle m'a fui comme son assassin! Je n'ose embrasser ses genoux. Mon fils, prosternez-vous aux pieds de votre mère.

ADOLPHE.

Juste ciel! ma mère!

SIGEFROI, *à la fille de Geneviève.*

Viens dans mes bras, mon enfant.

GENEVIÈVE, *ouvrant les yeux.*

Que vois-je? la prédiction est accomplie: ma fille est dans ses bras, Adolphe embrasse sa mère! Je puis mourir.

SIGEFROI.

O mon père! secourez-la. Ce n'est pas pour elle que la vie est nécessaire. Ah! cet ange ne sera bien que dans les cieux. Mais moi, quel asile me resteroit-il sur la terre et au-delà de ce monde, si la mort me l'arrachoit, la mort

que j'ai voulu lui donner! O Dieu! laissez-moi le temps d'être pardonné. (A l'ermite.) Mon père....

L'ERMITE.

Seigneur, votre épouse croyoit elle-même que cet instant seroit le dernier de sa vie. Elle-même l'a souhaité.

SIGEFROI.

Quoi! Geneviève, tu veux me quitter? Ah! je le sens, tu ne peux me souffrir. Mais vis, et laisse-moi mourir; bannis-moi loin de toi, que j'aille occuper la grotte solitaire où ma barbarie t'a reléguée! que j'y sois sans un enfant! que j'y sois avec des remords! Ah! je ne serai point encore assez puni.....

ADOLPHE.

Mon père, je vais chercher du secours : je vais appeler les chasseurs qui nous suivoient dans la forêt.

SIGEFROI.

Va, mon fils, appelle-les. Qu'ils viennent, qu'ils accourent..... (Adolphe sort.)

L'ERMITE.

Seigneur, ne croyez pas que les secours humains aient le pouvoir de nous rendre Geneviève. Dieu seul l'a protégée quand vous l'abandonniez; vos remords obtiendront-ils qu'elle

vive? Avez-vous dans votre âme une douleur, un repentir qui puisse, dans un instant, expier dix années? le ciel peut-être alors vous exaucera.

SIGEFROI.

Ah, mon père! que dites-vous? y a-t-il des larmes, y a-t-il du sang qui rachetât mon crime? Parlez.

L'ERMITE.

Priez Dieu, priez Geneviève; son âme sainte et pure approche, en cet instant, de la céleste demeure! Peut-être s'arrêtera-t-elle à notre voix; peut-être demandera-t-elle de passer encore quelques jours avec vous sur la terre.

L'ENFANT.

Non, ma mère n'est qu'endormie; je suis sûre qu'elle va me répondre : ah! son enfant ne l'a jamais appelée en vain. Ma mère! ma mère!

GENEVIÈVE.

Cher enfant!

L'ENFANT.

Vous le voyez, elle me parle.

SIGEFROI.

Ciel! sa main glacée ne serre plus la mienne. En bénissant sa fille auroit-elle prononcé sa

dernière parole ? Geneviève ! Geneviève ! n'entends-tu point mes cris ? ne sens-tu que l'amour de mère ? ton malheureux époux n'est-il donc rien pour toi ? L'éternel repentir, l'abîme du désespoir est ouvert sous mes pas : c'est l'enfer que la mort, c'est l'enfer que la vie. Où donc est-il le poignard qui soulageroit mon cœur ? donnez-le moi, donnez-le moi.

ADOLPHE, revenant.

Ils arrivent nos amis, mon père ; ils viennent à notre aide.

L'ERMITE.

Mes enfans, voilà votre père accablé par des regrets, par des tourmens qui ne lui laissent plus aucun empire sur lui-même ; votre mère est expirante. Dans un instant vous pouvez être orphelins. Demandez à Dieu qu'il vous épargne la plus horrible douleur que l'homme puisse éprouver sur cette terre. Ah ! quand nous perdons ici-bas ceux qui nous ont donné la vie, l'image de la Divinité semble se voiler à nos yeux, et la solitude de la mort commence.

Prosternez-vous avec moi, pauvres enfans (l'ermite et les deux enfans se mettent à genoux) ; tournez vos regards vers le ciel ! de là viendra l'espérance. Grand Dieu ! ces enfans avec moi vous

demandent la vie de leur mère! prêtez-leur quelque temps encore celle qui les a tant aimés; quelque temps encore, et vous la rappellerez à vous. Mais après dix années de souffrances, des instans de bonheur feront du bien à ces âmes troublées, et votre bonté leur rendra la force de vivre et de vous servir.

ADOLPHE.

Ah, mon père! parlez encore; ce que vous dites est si vrai!

L'ENFANT.

Mon père, priez aussi pour moi, car je ne veux pas vivre sans ma mère.

L'ERMITE.

Mes enfans, entendez-vous?....

(On entend de la musique dans l'éloignement.)

ADOLPHE.

Ne sont-ce pas nos amis qui viennent à nous?

L'ERMITE.

Mes enfans, le ciel nous a répondu. Regardez!

GENEVIÈVE, revenant à elle.

Sigefroi, mes enfans, quel pouvoir me rend à la vie?

L'ENFANT.

Ma mère, Dieu nous a exaucés.

GENEVIÈVE.

Cher époux!

SIGEFROI.

Geneviève! tu vis; je te retrouve. Un criminel tel que moi osera-t-il te contempler? pourra-t-il exister encore à tes pieds? d'où vient que je ne puis me livrer à la joie? d'où vient que mon âme repousse encore le bonheur?

GENEVIÈVE.

Un pressentiment t'avertit que ce bonheur ne peut durer. Allons rendre grâces à l'Éternel des jours que je puis encore passer auprès de ce que j'aime. Il m'en reste peu, je le sens; mais ces jours seront si doux, qu'ils vaudront une longue vie.

FIN DE GENEVIÈVE DE BRABANT.

LA SUNAMITE,

DRAME EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

COMPOSÉ EN 1808.

PERSONNAGES.

LA SUNAMITE.
SA SOEUR.
SEMIDA, fille de la Sunamite.
Le prophète ÉLISÉE.
GUEHAZI, disciple d'Élisée.

Jeunes filles de Sunem. Musiciens. Habitans de Sunem.	personnages muets.

LA SUNAMITE,

DRAME EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle préparée pour une fête.

LA SUNAMITE ET SA SOEUR.

LA SUNAMITE.

Ma sœur, aide-moi, je t'en prie, à décorer cette salle; entoure ces colonnes avec des guirlandes de fleurs. On va bientôt venir, et je veux que ma fille, que Semida, soit contente des préparatifs de la fête.

LA SOEUR.

Cela te sera bien aisé. Tu sais bien, ma sœur, que c'est pour toi qu'elle se prête à tous les plaisirs bruyans de ta maison. Semida est sérieuse et timide; la crainte du Seigneur la

remplit : si elle n'avoit pas peur de t'affliger, elle fuiroit les danses et les concerts qui attirent ici les habitans de Sunem, et se promèneroit solitaire avec nous dans la forêt des cèdres, ou sur les bords du Jourdain.

LA SUNAMITE.

Et veux-tu que je dérobe à tous les yeux ses grâces et sa beauté? toutes les mères d'Israël m'envient. J'aime à me parer de Semida.

LA SŒUR.

Élève-la pour elle, et non pour toi. Laisse-la passer dans la paix les jours de son enfance; tu as de l'orgueil, ne le mêle pas à l'amour maternel: la source en est si pure, faut-il la troubler? Quand tu étois pauvre, tu servois mieux le Très-Haut. Le saint prophète Élisée, qui aimoit ton époux parce qu'il étoit pieux, vous a miraculeusement enrichis, en remplissant vos vases d'une huile précieuse qu'on recherchoit partout dans l'Orient. Tant que ton époux a vécu, ces biens, nouvellement obtenus, étoient la fortune du pauvre; mais depuis sa mort, la beauté de ta fille a séduit ton cœur; tu veux la montrer à tous les regards. Il vient ici des hommes et des femmes qui ne croient pas au vrai Dieu! Comment, en effet, peut-on

recevoir la foule dans sa maison sans y rencontrer le méchant? Élisée ne t'avoit point fait ces riches dons pour les dissiper dans la fumée des festins, ni pour les prodiguer à ces joueurs d'instrumens étrangers, qui enseignent à ta fille l'art de se faire admirer.

LA SUNAMITE.

Je respecte Élisée, ma sœur, et parmi ses bienfaits tu ne rappelles pas le plus grand de tous. C'est lui qui a demandé pour moi au ciel que je donnasse le jour à Semida.

LA SOEUR.

Tes prières, appuyées par le saint prophète, t'ont fait obtenir la consolation des jours mauvais; un enfant, une fille qui rafraîchira ton cœur, comme la rosée, quand l'âge le flétrira. Mais as-tu donc oublié le vœu solennel de ton époux? Quand Semida vint au monde, il promit à Dieu de la consacrer, jusqu'à l'âge de seize ans, au culte des saints autels. Tu es de la tribu de Lévi, et les prêtres ont accepté ton enfant, quand son père l'a présentée au tabernacle. Depuis un an déjà elle devroit vivre au milieu des filles pieuses qui chantent les louanges de l'Éternel, brûler l'encens dans le sanctuaire, filer les vêtemens de lin des sacrifica-

teurs, et ne jamais se montrer que dans le temple. Ton époux est mort quand Semida étoit encore au berceau; mais à présent qu'elle pourroit accomplir le vœu de son père, d'où vient que tu lui caches sa vocation sainte? d'où vient que tu as exigé de moi de ne pas la lui apprendre? Ne frémis-tu donc pas des menaces prononcées contre ceux qui manquent aux promesses faites à l'Éternel?

LA SUNAMITE.

Ce n'est pas moi qui me suis liée par cette promesse insensée.

LA SOEUR.

Ton époux, en mourant, t'avoit chargée de l'accomplir.

LA SUNAMITE.

Il étoit vieux; il n'attachoit plus de prix aux louanges des hommes. Il auroit voulu que la jeunesse marchât timidement dans la vie, comme sur le bord de la tombe.

LA SOEUR.

S'agit-il de le juger, quand il faudroit lui obéir?

LA SUNAMITE.

Quoi, ce qu'il y a de plus charmant sous le soleil seroit enfoui dans l'obscurité! Les arts

enchanteurs cultivés par Semida, ajoutent un nouvel éclat à ses charmes, et le bruit de sa beauté se répandra dans Israël, comme le parfum des citronniers. Pourrois-je immoler ses jours brillans à la sombre tristesse d'un vieillard ?

LA SOEUR.

Ne sais-tu donc pas, ma sœur, à quel prix il faut obéir à la volonté du Très-Haut? Pourquoi le patriarche Abraham leva-t-il le couteau sur son fils Isaac? pourquoi Jephthé le plongea-t-il lui-même dans le sein de sa fille? c'étoit pour accomplir un vœu fait au Dieu d'Israël! Et toi, ma sœur, et toi, comment oses-tu te révolter contre une privation légère, quand nos pères se sont soumis à de si terribles sacrifices?

LA SUNAMITE.

J'aurois élevé ma fille avec tant de soin, pour qu'elle languît dans le temple!

LA SOEUR.

Y languir! Ma sœur, elle s'y prépareroit, jusqu'à l'âge de quinze ans, à toutes les vertus qui doivent la rendre un jour plus chère à son époux. Lorsque Élisée est venu dans ta maison, il y a un an, ne t'a-t-il pas reproché l'oubli des

saintes promesses que je te rappelle en vain?

LA SUNAMITE.

Le prophète a gardé le silence sur ces promesses.

LA SOEUR.

Ne crois pas qu'il les ignore. Ma sœur, s'il se tait, c'est qu'il te livre à ta conscience.

LA SUNAMITE.

Si j'ai trop aimé Semida pour accomplir un vœu cruel, Élisée pardonnera cette foiblesse au cœur d'une mère.

LA SOEUR.

Peux-tu donc t'aveugler sur la sévérité des prophètes? Élisée n'est-il pas le disciple d'Élie, qui remplissoit tout Israël de terreur?

LA SUNAMITE.

Tout Israël dira que ma fille est la plus charmante des filles d'Abraham. L'enfance jette encore un voile sur les traits et sur les regards de Semida; mais qui jamais égalera sa beauté, quand sa taille s'élancera comme le palmier, et que la fraîcheur du matin colorera ses joues? Non, je ne cacherai pas ma colombe dans les déserts. Que les palais soient sa demeure; que l'or et les fleurs lui servent de pa-

rure. Peut-être un jour sera-t-elle choisie par l'un de nos rois pour partager son trône. Ma sœur, ne trouble pas les rêves de mon bonheur! Tu vas voir Semida; tu l'entendras jouer de la harpe: ainsi jadis David charmoit, par ses accords, Saül furieux. Une femme de Babylone lui a appris une danse nouvelle, qui fait admirer ses pas si légers et si rapides. Ma sœur, prends part à ma joie.

LA SOEUR.

Tu as bien plus de science que moi, ma sœur. Les hommes de la Chaldée, qui ont étudié le cours des astres, t'ont révélé les secrets de leur art. Moi, j'ai vécu toujours seule dans la maison de notre père, et je ne suis venue auprès de toi que quand la mort de ton époux t'a fait souhaiter une compagne fidèle. Mais j'en crois Salomon, qui défend de se livrer aux vanités de la terre; et quand le vœu qui pèse sur toi ne m'épouvanteroit pas, je souhaiterois que Semida fût élevée dans la simplicité du cœur.

LA SUNAMITE.

Elle ne la perdra point; elle restera modeste, et c'est moi qui serai fière. Ah! que d'années

de triomphe et de bonheur sont réservées à Semida !

LA SOEUR.

Ma sœur, peux-tu parler de l'avenir avec cette confiance? Ta fille, hélas! est bien loin d'y compter ainsi, et je trouve dans son regard une tristesse qui me serre souvent le cœur.

LA SUNAMITE.

Semida est une créature céleste! tu prends pour de la tristesse ce recueillement de l'âme, qui lui fait deviner ce que l'âge apprend aux autres. Elle n'a point, il est vrai, l'insouciante gaîté de l'enfance, mais la douceur des anges se peint toujours sur son front. Regarde, la voilà !

SCÈNE II.

LA SUNAMITE, LA SOEUR, SEMIDA.

LA SUNAMITE.

Semida, idole de mon cœur, sois la bienvenue. Mais pourquoi donc ta parure est-elle si négligée? Dans une heure la fête commence, et tu n'as point mis sur ta tête les fleurs que j'ai cueillies pour toi.

SEMIDA.

Pardonne-moi, ma mère; je ne l'ai pu.

LA SUNAMITE.

Tes yeux se remplissent de larmes. D'où vient donc cet air sombre, quand des succès si brillans te sont préparés?

SEMIDA.

Ma mère, je n'ose te le dire; tu me trouveras trop enfant, et tu auras raison, sans doute.

LA SUNAMITE.

Ma fille, tu ne m'as jamais laissé ignorer ce qui se passoit dans ton âme.

SEMIDA.

Jamais.

LA SUNAMITE.

Eh bien! t'en es-tu mal trouvée? n'as-tu pas été heureuse jusqu'à ce jour?

SEMIDA.

Sans doute, j'ai été heureuse, puisque tu m'as aimée: c'est par toi, c'est pour toi que j'ai connu la vie, et je n'ai rien éprouvé que ton cœur ne m'ait fait sentir. Néanmoins, ce matin j'étois seule, et.....

LA SUNAMITE.

Achève, mon enfant.

SEMIDA.

J'étois assise auprès de ton lit, dans cette place où tu as coutume de me donner des leçons. Je pensois à toi, ma mère! j'ai pris les roses dont tu m'as fait une couronne, et je me suis levée pour m'en parer, afin de te plaire; mais voilà que tout à coup, à la place même que j'avois occupée, j'ai vu, le croiras-tu? ne te paroîtrai-je pas insensée? j'ai vu ma propre figure telle que l'onde du Jourdain me l'a souvent répétée; cependant, elle étoit beaucoup plus pâle que moi, et des roses toutes semblables à celles que je tenois encore dans ma main étoient placées sur sa tête: mais, d'ailleurs, tous ses traits étoient les miens. Je me voyois, je me regardois moi-même, et je frémissois à mon aspect. Ma figure qui te plaît, ma mère, si tu l'avois vue, comme un fantôme, elle ne t'auroit plus inspiré qu'une affreuse terreur.

LA SUNAMITE.

Mon enfant, dissipe ton effroi; tes yeux éblouis par un rayon de lumière ont sans doute produit cette fausse apparence, et ton imagination troublée aura secondé le hasard.

LA SOEUR, parlant bas à la mère.

Ma sœur, ne sais-tu donc pas que la Pytho-

nisse d'Endor, celle qui évoqua l'ombre de Samuel en présence de Saül, disoit que de toutes les visions, la plus funeste c'est quand notre propre figure nous apparoît? Ma sœur, je t'en prie, renvoie la fête, et jette ces roses ; tu détourneras peut-être ainsi le malheur qui te menace !

LA SUNAMITE.

Comment ton esprit peut-il s'occuper de pareilles chimères ? es-tu donc encore dans les ténèbres de l'ignorance, pour que de semblables pensées s'offrent à toi ?

LA SOEUR.

Un cœur timide devine mieux le mystère qu'un esprit présomptueux. Qu'y a-t-il donc de si clair ici-bas que l'homme puisse expliquer? l'obscurité couvre même les cieux ; ils en sont revêtus comme d'un habit de deuil ; et toi, ma sœur, tu crois tout voir et tout comprendre.

LA SUNAMITE.

Regarde Semida, comme elle est charmante au milieu de ces fleurs, comme une fête lui sied bien ! déjà le nuage qui voiloit ses regards se dissipe. Cher enfant, la salle te paroît-elle bien ornée ?

SEMIDA.

Oui, ma mère, sans doute: n'est-ce pas toi qui as tout ordonné! Mais j'aime mieux nos jours de retraite avec toi, avec ta sœur; mon âme est plus à l'aise; toujours la foule m'oppresse.

LA SUNAMITE.

Quoi donc! alors même qu'elle te loue avec transport?

SEMIDA.

Ma mère, je me sens plus de joie quand tu me dis seulement: Ma fille, c'est bien.

LA SUNAMITE.

Mille voix dans Israël seront un jour l'écho de ce simple mot: C'est bien.

SEMIDA.

Ne m'a-t-on pas dit que l'envie succède souvent à la louange? et si l'on me haïssoit une fois, ma mère, cela m'affligeroit bien plus que jamais les fêtes ne m'ont réjouie.

LA SUNAMITE.

Te haïr! Que dis-tu, Semida? Va, ce seroit blasphémer la plus touchante image de la bonté céleste.

SEMIDA.

Ma mère, ne me gâte pas, je t'en prie : un enfant doit être humble et modeste, et je crains de cesser de l'être, quand ta voix me fait entendre de si flatteuses paroles. Mais d'où vient que le saint prophète ne nous a pas visitées cette année ? Tous les printemps, à cette époque, il vient passer quelques jours dans ta maison ; tu m'as dit qu'il n'y avoit jamais manqué depuis ma naissance.

LA SUNAMITE.

Il arrivera peut-être aujourd'hui, ma fille ; c'est le premier jour de la lune de Sivan qu'il a coutume de s'établir sur le mont Carmel, au pied duquel notre maison est bâtie.

SEMIDA.

Je voudrois qu'il ne vînt pas aujourd'hui ; il n'aime pas les fêtes, lui ; il vit si solitaire ; il prie Dieu avec tant d'ardeur ! Son front austère, ses traits sillonnés par la vieillesse n'ont rien qui m'intimide ; je voudrois passer ma vie avec lui. Cet homme qui fait si peur aux méchans et que les bons abordent avec tant de respect, il daigne se faire entendre d'un enfant, et au fond de mon cœur je comprends tout ce qu'il dit.

LA SOEUR.

Semida, tu as bien raison d'aimer Élisée; mais je crains que cette année nous ne le voyions pas.

LA SUNAMITE.

Ma sœur, rassure-toi; sans doute il est près d'ici, car j'aperçois Guehazi, son disciple, qui dirige ses pas vers notre maison.

SCÈNE III.

GUEHAZI, LA SUNAMITE, LA SOEUR, SEMIDA.

SEMIDA.

Guehazi, te voilà, que j'en suis aise! Dis-moi, ton digne ami et le nôtre, Élisée, va-t-il venir?

GUEHAZI.

Non, Semida, vous ne le verrez pas.

LA SUNAMITE.

Lui seroit-il arrivé quelque malheur?

GUEHAZI.

Sunamite, l'homme que Dieu protége n'est point atteint par les coups aveugles du sort.

LA SUNAMITE.

Et quel est le motif qui le retient loin de nous ?

GUEHAZI.

Il n'est pas loin de vous ; ce soir même il doit se reposer sur le mont Carmel.

LA SUNAMITE.

Pourquoi donc me refuse-t-il sa visite accoutumée ?

GUEHAZI.

Tu n'as pas, dit-il, besoin de lui ; et les fêtes qui retentissent dans ta maison ne conviennent pas à sa vieillesse.

SEMIDA.

Ah! dis-lui, Guehazi, que ces fêtes seront bientôt passées. Je jouerai de la harpe, je danserai bien vite, et dès que j'aurai fini, j'irai près d'Élisée.

GUEHAZI.

Charmante Semida, Élisée, mon respectable maître, n'a point détourné son affection de toi.

LA SUNAMITE.

Guehazi, demain j'irai trouver le saint prophète, et j'espère qu'il ne blâmera point nos innocens plaisirs.

GUEHAZI.

En est-il d'innocens, quand l'orgueil s'y mêle?

LA SUNAMITE.

L'orgueil maternel?

GUEHAZI.

N'importe: le Dieu d'Abraham punit aussi celui-là.

SEMIDA.

Guehazi, blâmerois-tu ma mère? Élisée la blâmeroit-il? Conduis-moi près de lui, que je lui dise combien elle m'aime; combien elle me rend heureuse. C'est ma faute d'être quelquefois triste les jours de fête; car c'est pour moi, pour moi seule que ma mère arrange tous ces plaisirs.

GUEHAZI.

Chère enfant, tu es quelquefois triste les jours de fête; eh bien, tu seras consolée dans les jours de l'adversité. Qui sentit la tristesse que recèlent les joies humaines, connoîtra l'espérance que Dieu renferme encore au sein du malheur.

LA SUNAMITE.

Guehazi, ta jeunesse est sombre et sévère.

GUEHAZI.

Puisse le sort ne l'etre pas davantage envers toi!

LA SOEUR.

Dis au saint prophète que toutes ses paroles sont restées gravées dans mon cœur.

GUEHAZI.

Il le sait. (Une musique de fête se fait entendre.) Mais qu'est-ce que j'entends?

LA SOEUR.

Ce sont les joueurs de flûte qui annoncent le commencement de la fête.

GUEHAZI.

Cette musique triomphante me remplit malgré moi d'un pressentiment douloureux. — Sunamite, tu as connu le Dieu de bonté; mais connois-tu le Dieu terrible, et sais-tu quels soupirs il peut arracher du cœur des humains? Adieu. Parmi les habitans de Sunem que tu reçois aujourd'hui, il en est beaucoup qui sont ennemis de mon maître; je vais me hâter de le rejoindre, pour qu'il ne traverse pas seul la foule dont ta maison est entourée. Adieu.

GUEHAZI.

En est-il d'innocens, quand l'orgueil s'y mêle?

LA SUNAMITE.

L'orgueil maternel?

GUEHAZI.

N'importe: le Dieu d'Abraham punit aussi celui-là.

SEMIDA.

Guehazi, blâmerois-tu ma mère? Élisée la blâmeroit-il? Conduis-moi près de lui, que je lui dise combien elle m'aime; combien elle me rend heureuse. C'est ma faute d'être quelquefois triste les jours de fête; car c'est pour moi, pour moi seule que ma mère arrange tous ces plaisirs.

GUEHAZI.

Chère enfant, tu es quelquefois triste les jours de fête; eh bien, tu seras consolée dans les jours de l'adversité. Qui sentit la tristesse que recèlent les joies humaines, connoîtra l'espérance que Dieu renferme encore au sein du malheur.

LA SUNAMITE.

Guehazi, ta jeunesse est sombre et sévère.

GUEHAZI.

Puisse le sort ne l'etre pas davantage envers toi !

LA SOEUR.

Dis au saint prophète que toutes ses paroles sont restées gravées dans mon cœur.

GUEHAZI.

Il le sait. (Une musique de fête se fait entendre.) Mais qu'est-ce que j'entends ?

LA SOEUR.

Ce sont les joueurs de flûte qui annoncent le commencement de la fête.

GUEHAZI.

Cette musique triomphante me remplit malgré moi d'un pressentiment douloureux. — Sunamite, tu as connu le Dieu de bonté ; mais connois-tu le Dieu terrible, et sais-tu quels soupirs il peut arracher du cœur des humains ? Adieu. Parmi les habitans de Sunem que tu reçois aujourd'hui, il en est beaucoup qui sont ennemis de mon maître ; je vais me hâter de le rejoindre, pour qu'il ne traverse pas seul la foule dont ta maison est entourée. Adieu.

SCÈNE IV.

SEMIDA, LA SUNAMITE, LA SOEUR.

SEMIDA.

Il est bon, Guehazi ; il aime tant Élisée !

LA SUNAMITE.

Les jeunes disciples exagèrent les leçons de leur maître, et font haïr la doctrine qu'ils sont chargés de répandre.

SEMIDA.

Tu juges ainsi Guehazi, ma mère ; je te crois. Mais, livrée à moi-même, je serois tentée, tout enfant que je suis, d'être sérieuse comme Guehazi ; et sans toi je sens que j'ignorerois l'art de plaire aux étrangers.

LA SUNAMITE.

Va, mon enfant, je ne t'ai rien appris, et mon cœur s'en glorifie. Mais hâte-toi donc de te parer : jamais nous n'avons passé si tristement les heures qui précèdent une fête. (Aux jeunes Sunamites qui arrivent dans le fond de la salle.) Venez, filles de Sunem, venez placer sur la tête de ma fille la couronne du printemps.

LA SOEUR.

Quoi ! ma sœur, tu peux te résoudre à parer ta fille de ces roses ?

LA SUNAMITE.

Eh ! pourquoi ne le ferois-je pas ?

LA SOEUR.

Cette vision, ce fantôme.....

LA SUNAMITE.

Comment peux-tu les rappeler ?

LA SOEUR.

Ah ! ma sœur, je t'en conjure, songe aux présages funestes qui ont annoncé ce jour.

LA SUNAMITE.

Je songe à la beauté de Semida.

(Elle ajuste la parure de sa fille.)

SEMIDA.

Merci, ma mère. — Me voilà donc comme le fantôme, et la couronne est sur ma tête ; mais c'est de toi que je la tiens, elle ne peut me porter malheur.

(Des joueurs d'instrumens, des jeunes gens et des jeunes filles de Sunem arrivent sur la scène.)

LA SUNAMITE.

Apportez la harpe de ma fille ; accompagnez-la ; mais ayez soin que vos instrumens ne couvrent point ses accords.

LA SOEUR.

Asseyez-vous ici ; ma sœur va rester auprès de sa fille.

(Semida joue de la harpe.)

Je crois que jamais Semida n'a mieux joué que ce soir. Quels sons enchanteurs !

LA SUNAMITE.

Qu'il est touchant, l'air qu'elle a fait entendre ! Comme ses yeux parloient ! comme son âme s'y faisoit voir !

SEMIDA, se levant.

Ma mère, es-tu contente ?

LA SUNAMITE.

Oh ! mon enfant, comment te le dire assez !

SEMIDA.

Jamais la musique ne m'a tant émue qu'aujourd'hui ; j'étois prête à pleurer en jouant ; il me sembloit que je voyois au-dessus de ma tête des anges qui m'appeloient pour m'unir à leurs concerts. Je résistois à leur voix si douce, ma mère, car je ne voulois pas te quitter. Mais je ne sais quel attrait mystérieux m'enlevoit à la terre. J'ai bien fait de finir ; je commençois à me troubler.

LA SŒUR.

N'est-elle pas trop fatiguée pour danser ?

LA SUNAMITE.

Oh ! non ; elle danse si bien. N'est-il pas vrai,

Semida? Tu peux essayer les pas nouveaux que la femme de Babylone t'a enseignés?

SEMIDA.

Je le ferai, ma mère, puisque tu le désires; mais embrasse-moi avant que je commence; je sens que j'en ai besoin.

(Elle danse au son des instrumens.)

LA SOEUR.

Ma sœur, ne vois-tu pas?

LA SUNAMITE.

Quoi? — Ne me distrais pas, je t'en prie; mon ravissement est inexprimable.

LA SOEUR.

Ton ravissement! Et tu ne vois donc pas qu'elle pâlit; elle va tomber, elle tombe.

(Semida chancelle; la musique cesse.)

LA SUNAMITE.

Ma fille! ma fille!

SEMIDA, portant la main à son front.

Ma mère, ce n'est rien; mais je souffre un peu. Fais cesser les instrumens, je t'en prie; ils m'étourdissent.

LA SUNAMITE.

Ma fille, on ne les entend plus.

SEMIDA.

Ah! je les entends toujours.

LA SUNAMITE.

Oh, ciel! comme son cœur bat avec violence!

SEMIDA.

Ma mère, ôte-moi ces roses; leur parfum me fait mal.

LA SUNAMITE.

Arrachez toutes les fleurs; couvrez cette maison de deuil. Qu'ai-je fait? Juste ciel! Ma fille!

SEMIDA.

Ma mère, emporte-moi loin d'ici; le bruit de la fête me fait mourir : je ne peux plus le supporter.

LA SUNAMITE.

Ah, ciel! et c'est moi qui l'ai voulu. Semida, viens dans mes bras; viens, que Dieu te protége, et que le sacrifice de ma vie sauve la tienne!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Paysage aride, au pied du mont Carmel.

SCÈNE I.

ÉLISÉE, GUEHAZI.

GUEHAZI.

Ah ! mon maître, que je craignois pour toi au milieu de cette foule insolente, qui outrageoit ta vieillesse par ses rires dédaigneux et moqueurs !

ÉLISÉE.

Mon fils, crains pour ceux qui ont bravé le Dieu d'Abraham dans son prophète ; aujourd'hui même ils vont disparoître de la terre.

GUEHAZI.

Ces jeunes gens insensés ne sèment que le vent, et ne recueilleront que la tempête. Ils avoient assisté à la fête donnée par la Sunamite : d'où vient donc qu'elle a duré si peu de temps ?

ÉLISÉE.

Un grand malheur l'a troublée.

GUEHAZI.

Je le craignois.

ÉLISÉE.

Une promesse avoit été faite à l'Éternel, et la Sunamite ne l'a point accomplie: la vanité s'est emparée de son âme, et en a chassé la crainte du Tout-Puissant. Malheureuse mère! je la plains. Quand les méchans sont punis, mon âme en devient plus forte; je sens le bras de l'Éternel qui les frappe et nous soutient. Mais quand la foudre tombe sur le foible, le serviteur de Dieu est lui-même épouvanté.

GUEHAZI.

O mon père! si toi aussi tu redoutes les jugemens du Très-Haut, quel homme oseroit se présenter sans crainte devant ses autels?

ÉLISÉE.

Guehazi, tu n'as pas connu mon maître. Que suis-je auprès d'Élie, de ce saint homme qui a porté la terreur sur le trône d'Israël, et fait trembler les rois coupables? L'âme de ce divin prophète étoit plus digne que la mienne d'être le sanctuaire du Très-Haut. Néanmoins

une voix secrète se fait entendre au dedans de moi, me pénètre et me conduit; et jamais, jusqu'à ce jour, je ne lui ai désobéi. L'homme n'est point fort de sa force, et c'est l'appui de l'Éternel qui fait une colonne du roseau. Élie, le terrible Élie, commandoit aux élémens, marchoit d'un pas sûr à travers les vagues de la mer, et la terre effrayée se taisoit devant lui. Il m'a soutenu par sa divine amitié; il m'a donné la main quand je chancelois sur les flots, et son manteau sacré couvre encore mes foiblesses aux yeux du Tout-Puissant.

GUEHAZI.

Mon père, Élie vit-il encore? Je t'entends l'invoquer souvent, depuis qu'il a quitté la terre : te répond-il?

ÉLISÉE.

Mon fils, il n'est point accordé aux hommes de savoir si les justes échappent au tombeau et sont admis dans le ciel. Le peuple d'Israël, si souvent enclin à l'idolâtrie, ne s'inquiète que de la terre, et ne demande à son Dieu que des vignes fécondes, des moissons abondantes et de longs jours ici-bas, passés dans les plaisirs.

GUEHAZI.

Ah! si la Sunamite perdoit son unique en-

fant, ne lui dirois-tu pas qu'elle peut le revoir un jour?

ÉLISÉE.

Mon fils, je n'ai point reçu du ciel la mission d'annoncer une seconde vie après la mort. Imite mon silence.

GUEHAZI.

Mon père, tes commandemens me sont sacrés comme s'ils étoient prononcés par l'Éternel lui-même, sur le mont Sinaï. Les passions de ma jeunesse s'apaisent à ta voix; et, loin de me plaindre de la vie que nous menons ensemble sur les montagnes et dans les déserts, je voudrois ajouter encore aux austérités que nous bravons, pour me rendre plus digne d'être ton disciple.

ÉLISÉE.

Mon fils, supportons les souffrances nécessaires pour convaincre les hommes de la vérité de nos paroles; mais n'ajoutons rien à ce qu'il faut: ne souhaitons pas même que nos misères soient agravées, car l'orgueil pourroit s'y complaire; l'orgueil, le plus grand crime de l'homme envers le ciel. C'est ainsi que la Sunamite...... Mais la voilà; c'est elle que j'aperçois là-bas, venant à nous, pâle, les cheveux épars. Ah!

quel spectacle déplorable, et que la créature est à plaindre, quand son Dieu ne la protége plus!

SCÈNE II.

LA SUNAMITE, ÉLISÉE, GUEHAZI.

LA SUNAMITE, se jetant aux pieds d'Élisée.

Élisée! Élisée! ma fille est mourante; viens à son secours; viens.

ÉLISÉE.

Relève-toi, Sunamite; il ne m'est plus permis de retourner dans ta maison.

LA SUNAMITE.

Qu'ai-je fait, juste ciel! pour attirer sur moi cette malédiction redoutable?

ÉLISÉE.

Le Seigneur t'avoit donné cet enfant si vivement désiré, et ton époux l'avoit voué au culte des autels; mais tu n'as pu te résoudre à soustraire ta fille aux applaudissemens des hommes, et tu as voulu pour elle les louanges des insensés et l'admiration des impies.

LA SUNAMITE.

Offensois-je la Divinité en mettant en lumière les dons qu'elle m'avoit faits?

ÉLISÉE.

Il falloit les lui consacrer.

LA SUNAMITE.

Eh bien ! si j'ai été coupable, je me bannirai de ma maison ; j'irai vivre dans l'obscure cabane de mon père : il ne me restoit point d'autre bien, quand tu m'as donné cette fortune dangereuse qui a excité mon ambition pour ma fille. Je ne l'instruirai plus, je ne serai plus avec elle ; seulement, quand les jours de fête elle ira porter au temple les prémices des fleurs et des fruits, je la regarderai passer, et je la bénirai dans mon cœur : la bénédiction de sa mère ne sauroit lui faire de mal. — Va, saint homme ; va près d'elle ! je ne suivrai point tes pas : je vais rester seule ici dans les montagnes. Si je souffre, je croirai que mes maux sont acceptés par l'Éternel à la place de ceux de Semida. J'errerai de loin autour de sa maison, et quand elle sera guérie, mon père, tu feras partir dans les airs une colombe, pour m'en donner le signal : je la verrai, cette colombe de paix ; je saurai que les jours de ma fille sont assurés, et je me prosternerai pleine de joie devant l'Éternel et devant toi.

ÉLISÉE.

O femme! que n'as-tu plus tôt éprouvé ces humbles sentimens!

LA SUNAMITE.

Un jour d'infortune en apprend plus au cœur que dix ans de prospérité.

ÉLISÉE.

Cruelle leçon qu'un arrêt irrévocable!

LA SUNAMITE.

Que veux-tu dire, irrévocable? Semida vit; elle souffre, il est vrai : je le sais, elle est pâle, abattue; la rose de Saron ressemble maintenant au lis de la vallée; mais si tu le veux, elle va relever sa tête; si tu le veux.....

ÉLISÉE.

La volonté du ciel est ma seule puissance.

LA SUNAMITE.

Et le ciel voudroit-il punir Semida des fautes de sa mère? Ma fille est innocente de l'orgueil qu'elle m'inspiroit; elle ignoroit le vœu qui l'attachoit au service des autels. Dans mon aveuglement coupable, j'ai pris soin de le lui cacher; mais un instinct secret sembloit la disposer à suivre les désirs de son père. Vingt

fois, aujourd'hui même, son cœur a repoussé cette fête qu'un acharnement fatal me faisoit vouloir. C'étoit à toi qu'elle pensoit, mon père; c'étoit à toi que son cœur avoit besoin de s'ouvrir. Guehazi en est témoin; qu'il le dise: ma fille prenoit-elle aucune part aux vains plaisirs que je préparois pour elle? ne s'y refusoit-elle pas, autant que le permettoit sa soumission angélique?

GUEHAZI.

Oui, je l'atteste.

ÉLISÉE.

N'importe. Le Dieu de Moïse n'a-t-il pas dit que les fautes des pères seroient punies sur les enfans? n'est-ce pas sur le mont Sinaï, au milieu des éclairs et de la foudre, que cette vérité terrible fut proclamée?

LA SUNAMITE.

Non, ce n'étoit pas assez de la foudre pour accompagner une si redoutable menace; il falloit frapper de stérilité le sein des mères. Dieu! je pourrois être la cause de la mort de mon enfant! Élisée, devois-tu donc implorer le Dieu d'Abraham pour que je donnasse la vie à Semida! Que ne me disois-tu que l'amour

maternel étoit un piége funeste que le ciel même tendoit à mon malheureux cœur !

ÉLISÉE.

Prends garde, ô femme ! prends garde ; l'esprit de rebellion est prêt à s'emparer de toi.

LA SUNAMITE.

Et qu'ai-je à craindre encore, si je perds mon enfant ? de quel supplice plus horrible l'Éternel lui-même pourroit-il me menacer ? Ah ! chaque instant qui s'écoule est mortel pour Semida ! Pars, au nom de la pitié que l'homme doit à la misère de l'homme, pars.

ÉLISÉE.

Je ne puis. Un ordre suprême me défend de te suivre.

LA SUNAMITE.

Eh bien ! il te reste du moins un pouvoir. Précipite-moi dans la tombe où nos pères m'attendent : périsse le jour où je naquis ! qu'il soit un jour de deuil ; que les cieux lui refusent la lumière, et que les ténèbres éternelles s'en emparent ! Pourquoi la miséricorde du Très-Haut ne m'a-t-elle pas repoussée des portes de la vie ? ai-je demandé de naître pour recevoir le jour à ce prix ? Ah ! cette terre n'est qu'une vallée

de larmes. Le juste comme l'injuste s'y traîne dans les tourmens, ou plutôt ce sont les bons, les bons seuls qui souffrent; et quand le cœur est plein d'affection et de tendresse, c'est alors que l'Éternel le perce de ses flèches, et le choisit pour victime de ses terribles jugemens.

ÉLISÉE.

Malheureuse! qu'as-tu dit? Oses-tu contester avec l'Éternel, et juger ses desseins! Ils sont placés dans les hauteurs des cieux; qui pourroit y atteindre? Ils pénètrent jusque dans les profondeurs des abîmes; qui les y découvrira? Malheureuse! tes paroles sont comme le vent impétueux qui renverse tes dernières espérances. Que sais-tu donc sur la vie que nous ne sachions pas? Et la vieillesse nous est-elle arrivée sans que nous ayons souffert? Mais les consolations de la piété nous ont soutenu, et tu les as dédaignées. Pourquoi ce désespoir, pourquoi ces regards irrités? cesse de révolter contre ton Créateur le souffle de vie qu'il t'a donné. De quoi te plains-tu, femme coupable? tu as refusé ta fille à ton Dieu qui la demandoit; il t'a long-temps avertie par ma bouche; ne comprenois-tu pas mes paroles mystérieuses? Il m'étoit défendu d'appeler la

clarté sur l'œuvre des ténèbres; mais ne t'ai-je pas dit qu'il n'y avoit rien de caché pour l'Éternel? Ne t'ai-je pas dit que lorsqu'il parloit d'un ton sévère, la source des eaux étoit tarie, et la vie humaine desséchée dans sa fleur? Le ciel t'avoit accordé cette fille dont la beauté même devoit t'enseigner la gloire de Dieu sur la terre; mais tu en as fait ton idole comme les impies, tu as voulu l'entourer des hommages de l'univers. Eh bien! l'idole est périssable, et ton fol amour.....

LA SUNAMITE.

Que dis-tu, ma fille? réponds-moi.

ÉLISÉE.

C'en est fait! Semida ne vit plus.

LA SUNAMITE.

Je me meurs.

(Elle tombe sans connoissance.)

GUEHAZI.

Ah, mon père! il est donc vrai, le malheur de cette pauvre femme est accompli, tu ne peux rien pour elle!

ÉLISÉE.

Qui réveillera les morts de leurs tombeaux?

GUEHAZI.

Celui dont la prière est toute-puissante, toi, mon père, oui, toi.

ÉLISÉE.

Je n'ai jamais remporté de triomphe sur le sépulcre.

GUEHAZI.

Le roi d'Israël étoit prêt à mourir, il implora ton appui, et quinze ans de vie furent ajoutés à ses jours.

ÉLISÉE.

Il vivoit encore, et il n'étoit pas révolté contre le malheur, comme cette femme passionnée.

GUEHAZI.

Ah! si du moins cette pauvre mère savoit que dans les régions éthérées sa fille vivra peut-être auprès d'Élie, elle pourroit supporter la perte qui l'accable.

ÉLISÉE.

Non, la Sunamite n'accepteroit point des espérances toutes saintes, en échange des biens terrestres auxquels son cœur est si vivement attaché.

GUEHAZI.

Élisée, si tu n'as pas de consolation pour elle, ne la rappelons pas à la vie.

ÉLISÉE.

Le terme de ses jours n'est pas encore atteint, ses yeux se rouvrent; prête-lui ton bras pour se relever.

LA SUNAMITE.

Qui me soutient? est-ce ma fille? Non; où suis-je? d'où vient le rêve affreux qui m'a poursuivie? La fatigue et la chaleur du jour m'auront assoupie au pied de cet arbre, et pendant mon sommeil,.... mon père, le croiras-tu? il me sembloit que tu me disois que Semida n'étoit plus. Le prophète qui a prié pour sa naissance m'annonceroit sa mort! Non, c'est impossible; nul homme n'auroit le courage d'affronter la douleur d'une mère; et toi, mon père, toi qui as tant soulagé de souffrances, tu m'aurois secourue, tu aurois sauvé ma fille; tu sais bien, toi qui lis au fond des cœurs, tu sais si le mien est fait pour survivre à ce qu'il aime.

ÉLISÉE.

Guehazi, reconduis la Sunamite dans sa maison, soutiens ses pas chancelans, et redonne-lui quelque espérance.

GUEHAZI.

Quelque espérance ! Ah ! mon père, qu'as-tu dit !

ÉLISÉE.

Ce que j'ignore moi-même. La solitude et le recueillement de la prière m'apprendront si je puis encore verser quelque baume sur ses blessures.

LA SUNAMITE.

Allons, allons chez moi; car ma fille m'y attend. La pauvre enfant ! elle est sans doute inquiète de mon absence ! Pourquoi l'ai-je quittée ? Je ne me souviens de rien, la tête me fait mal, et j'ai comme une pierre sur mon cœur. Guehazi, donne-moi ton bras; je suis si foible ! Ah ! je m'étois persuadée que ma fille étoit bien malade, et je sens avec joie que c'est moi qui le suis; ce que je souffre m'aura troublée. Partons.

ÉLISÉE.

Dieu clément ! Dieu des miséricordes ! rends-lui sa raison, pour t'adorer et te fléchir.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La scène est dans la maison de la Sunamite. — La salle où s'est donnée la fête est dépouillée de tous ses ornemens; une seule lampe l'éclaire foiblement. — Le fond du théâtre est caché par un rideau.

SCÈNE I.

LA SOEUR.

Grand Dieu! comment dire à ma sœur que Semida vient d'expirer? comment trouver des paroles pour apprendre à cette mère la mort de son enfant? Semida! Semida! moi aussi je la pleure; elle étoit si bonne et si touchante! Mais ne murmurons pas; que la volonté du Très-Haut s'accomplisse! Ces fêtes continuelles ont agité sa douce vie; ou plutôt c'est le Dieu terrible d'Israël qui la ravit à sa mère, pour la punir de n'avoir point accompli le vœu de son époux. J'ai parlé vainement, il faut se taire à présent. Honte à celui qui se vante

auprès des infortunés d'avoir prévu leur malheur! Hélas! ma pauvre sœur ne se fera que trop de reproches! elle va s'accuser elle-même comme une implacable ennemie. Mais je la vois; ah! qu'elle est pâle et tremblante! sauroit-elle déjà tout?

SCÈNE II.

GUEHAZI, LA SUNAMITE, LA SŒUR.

LA SUNAMITE.

Ma sœur, comme cette chambre est obscure! elle étoit si claire, si brillante il y a quelques heures!

LA SŒUR.

Ma sœur, la nuit est venue, le soleil a disparu; l'obscurité convient mieux aux pensées qui nous occupent.

LA SUNAMITE.

Oui, tu as raison, je les connois ces pensées, mais je ne puis les exprimer: je voudrois te demander..... Mais, non, garde-toi de me répondre; je pourrois te haïr si tu prononçois des mots horribles. Laisse-moi, j'attends encore. Ah! qui peut se résoudre à n'attendre plus! Je comprends ce silence; elle seroit déjà

dans mes bras. Où faut-il la chercher maintenant? Guide-moi, je n'y vois plus.

LA SOEUR.

Mon amie, conserve dans ton cœur un profond souvenir.

LA SUNAMITE.

Un souvenir! crois-tu donc qu'il s'agisse de vivre? Dis-moi, ma sœur, où sont ces roses funestes, les dernières qu'elle ait portées?

LA SOEUR.

Je les ai posées à ses pieds, leur éclat n'est point encore flétri.

LA SUNAMITE.

Elles ont duré plus que Semida. Il y a des fleurs qui parent la vallée; il y a des oiseaux qui planent dans les airs; autour de moi, partout est la vie, et je n'en puis dérober un jour, un seul jour pour Semida.

LA SOEUR.

Ose encore la regarder, viens avec moi; pauvre mère, l'image de ton enfant subsiste encore.

(Elle tire le rideau qui cache le fond du théâtre. On voit Semida couchée sur son lit de mort.)

LA SUNAMITE.

Oui, sans doute, je veux la voir, toujours la voir; mes yeux ne la quitteront plus. Mais il faut commencer.... C'est là-bas, n'est-ce pas là-bas? Ma sœur, ma sœur!

(Elle se précipite sur le lit de sa fille.)

GUEHAZI.

O femme d'Israël! reprends courage, et prie le Dieu d'Abraham.

LA SUNAMITE.

Le prier! et pour qui?

GUEHAZI.

Pour ta fille.

LA SUNAMITE.

Pourquoi donc, Guehazi, veux-tu te jouer de ma douleur? Ne sais-tu pas ce que c'est que la mort? L'espoir a-t-il jamais rien eu de commun avec elle?

GUEHAZI.

Et qui t'a dit que tout doive finir avec le tombeau? Quand Enoch fut rassasié de jours, l'Éternel le prit à lui, parce qu'il l'aimoit. Samuel n'a-t-il pas survécu à sa mort apparente? ne vint-il pas lui-même, à la voix de la Pythonisse, annoncer à Saül son funeste

destin? Quand les années d'Élie furent accomplies, un char de feu ne descendit-il pas sur la terre pour l'enlever au ciel?

LA SUNAMITE.

Eh bien! achève.

GUEHAZI.

Le souffle divin qui animoit ton enfant ne peut-il pas retourner dans le sein de son créateur?

LA SUNAMITE.

Et ce corps inanimé dont la grâce touchante......

GUEHAZI.

Les anges ne ressemblent-ils pas à Semida? Pourquoi n'iroit-elle pas prendre sa place au milieu d'eux?

LA SUNAMITE.

Oui, tu l'as dit, elle en est digne; mais que viens-tu m'apprendre? Pourquoi nos pères ignoroient-ils le mystère que tu me révèles? Quand ils imploroient le Tout-Puissant, que lui demandoient-ils? une nombreuse postérité et la prolongation de leur propre vie; ils ne connoissoient point d'autre avenir.

GUEHAZI.

Il en est un dans le ciel.

LA SUNAMITE.

Et ceux qui sont encore sur la terre, que peuvent-ils pour l'objet qu'ils adorent et que la mort a frappé?

GUEHAZI.

Recommander à Dieu sa vie nouvelle, souffrir en silence et se résigner, afin que les vertus de la mère obtiennent le séjour du ciel pour l'enfant.

LA SUNAMITE, se retournant vers le lit de sa fille.

Eh bien! Semida! Semida, voilà ta mère; il dit que tu peux m'entendre, il dit que tu vois mes pleurs; il fait plus, il assure que Dieu te protége encore, et que mon courage peut te servir. Eh bien! j'en ai du courage; j'existe encore, je suis auprès de toi, mon enfant; et, compagne fidèle de ta pâle beauté, j'implore avec soumission le Dieu des vivans, puisqu'il est aussi le Dieu des morts.

LA SOEUR.

Ah, ma sœur! Guehazi, la crois-tu plus calme?

GUEHAZI.

Elle est soumise à la volonté du Très-Haut.

LA SOEUR.

O ciel! que vois-je? c'est Élisée!

SCÈNE III.

ÉLISÉE, GUEHAZI, LA SOEUR, LA SUNAMITE, SEMIDA.

GUEHAZI.

Mon maître, tu viens ici ; quel espoir remplit mon âme !

LA SOEUR.

Ah ! que n'as-tu plus tôt visité cette maison ! l'ange de la mort n'en auroit pas franchi le seuil.

ÉLISÉE.

Le cœur de la Sunamite est subjugué ; il m'est permis de rentrer dans sa demeure.

LA SOEUR.

Hélas ! tu la vois ; elle n'entend rien, elle n'aperçoit rien autour d'elle, et bientôt elle va mourir avec son enfant.

ÉLISÉE.

Le ciel avoit repoussé ses cris rebelles ; il regarde maintenant en pitié ses larmes silencieuses. — O mon Dieu ! tu m'ordonnes de contempler la mort face à face. Sœur de la veuve, lève ce voile. Ciel ! (il se couvre le visage.) Pardonne, ô Tout-Puissant, si la nature frémit en moi :

ton serviteur devroit voir sans trembler la victoire du sépulcre : m'est-il permis de la lui ravir? Cet enfant qui n'a point encore connu les délices de la vie, faut-il qu'il les ignore? Cet enfant qui t'a chéri, Dieu d'Israël, dès ses plus jeunes années, la mort sera-t-elle son partage? La mort, tu l'as nommée toi-même le roi des épouvantemens; souffre donc qu'un âge plus fort lutte seul avec elle. Que l'homme présomptueux soit trompé dans ses espérances, que les orgueilleux succombent, que l'esprit jaloux soit humilié. Mais n'as-tu pas dit, ô Éternel! que les enfans et les foibles étoient ton troupeau chéri?—Jette les yeux sur celle dont le cœur est brisé, et qui tremble à ta parole : sans doute elle fut coupable; mais, dans ta balance suprême, pèse sa faute avec son malheur, et peut-être tu la trouveras légère. Redonne, ô Tout-Puissant! redonne encore une fois cet enfant à sa mère. Dis à la mort de retourner sur ses pas : un jour tu lui rendras sa proie; mais du moins alors la mère ne vivra plus. Accorde encore à Semida quelques-unes de ces années que l'homme implore avec tant d'ardeur, et dont l'éternité se joue. O mon Dieu! le terme de ma vie approche; mes lèvres déjà glacées s'ouvrent avec peine;

et cependant, si tu le veux, ma foible main va rendre la chaleur à cet enfant (il étend les mains sur la tête de Semida.) ; mes regards obscurcis rappelleront la lumière dans ses yeux, et le soleil, que la nuit couvre encore, à ma débile voix versera sur Semida les plus purs de ses rayons.

(Clarté soudaine.)

LA SOEUR.

O ciel! quelle clarté! Ma sœur, regarde ce jour inattendu.

LA SUNAMITE, toujours prosternée au pied du lit de sa fille.

Que parles-tu de jour? ne fait-il pas nuit dans la tombe?

ÉLISÉE.

Concert des anges, accompagnez le retour d'un enfant à la vie.

(Une harmonie aërienne se fait entendre ; Semida se relève sur son lit.)

LA SUNAMITE.

Dieu! Dieu! Élisée! O reconnoissance! ô bonheur!

SEMIDA.

Ma mère, que m'est-il arrivé? suis-je encore au milieu de la fête? Mais non, voilà nos anciens amis ; ils n'y étoient pas, je m'en souviens. Ah, que j'aime à les revoir! Élisée,

reste toujours ici; nous sommes si bien avec toi!

LA SUNAMITE.

Mon enfant, de grâce ne cesse pas de parler! ta voix me fait du bien. Ah! j'ai tant souffert, pendant que je ne l'entendois plus!

SEMIDA.

Que s'est-il donc passé? Il me semble aussi que pendant long-temps, ma mère, je n'ai pu te dire que je t'aimois.

LA SUNAMITE.

Mon enfant, tu dois la vie à la main bienfaisante que le saint prophète, au nom de l'Éternel, a daigné reposer sur toi.

SEMIDA, se mettant à genoux.

Élisée, tu m'as rendue à ma mère; c'est pour elle que je te remercie; car j'étois si calme et si bien, que Dieu sans doute m'avoit déjà prise sous ses ailes.

ÉLISÉE.

Enfant aimé de l'Éternel, ta mère a été bénie à cause de toi. Foible plante, déjà battue par l'orage, cherche ton appui près de ton Dieu. — Sunamite, rends à l'autel ce que l'autel réclame.

LA SUNAMITE.

Ah! tu n'en doutes pas.

ÉLISÉE.

Maintenant il faut que j'aille dans d'autres contrées, annoncer la parole du Très-Haut, et mes cendres doivent reposer loin d'ici. Semida, quand on viendra te dire que le vieillard n'est plus, souviens-toi qu'il t'a chérie dans ton enfance, et va quelquefois encore prier Dieu près de la retraite solitaire que j'ai habitée.

SEMIDA.

O mon père !

LA SUNAMITE.

O mon bienfaiteur !

SEMIDA.

Guehazi, adieu.

LA SUNAMITE.

Guehazi, je n'oublierai point ta pitié.

LA SOEUR.

Revenez au milieu de nous.

GUEHAZI.

Conservez à jamais l'alliance de l'Éternel.

SCÈNE IV.

LA SUNAMITE, LA SOEUR, SEMIDA.

SEMIDA.

Ma mère, et toi, sa sœur, n'est-il pas vrai, vous ne me quitterez pas?

LA SOEUR.

Chère enfant! tu es le lien qui nous réunit, et nous vivrons toutes les trois à l'ombre du tabernacle, et dans la crainte du Dieu tout-puissant de Jacob.

FIN DE LA SUNAMITE.

LE
CAPITAINE KERNADEC,
OU
SEPT ANNÉES EN UN JOUR,
COMÉDIE EN DEUX ACTES ET EN PROSE,
COMPOSÉE A LA FIN DE 1810.

PERSONNAGES.

Le capitaine KERNADEC.
Mme DE KERNADEC.
Mlle ROSALBA DE KERNADEC.
NÉRINE, soubrette.
SABORD, valet.
M. DORVAL, amant de Mlle de Kernadec.

La scène est à Saint-Malo, dans la maison du capitaine Kernadec.

LE
CAPITAINE KERNADEC,
OU
SEPT ANNÉES EN UN JOUR,
COMÉDIE EN DEUX ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LE CAPITAINE KERNADEC, Mme DE KERNADEC, Mlle DE KERNADEC, assis, NÉRINE ET SABORD, debout.

LE CAPITAINE, une gazette à la main.

Mille tonnerres! mille bombes! Vingt croix ont été données, et le capitaine Kernadec n'en a pas! Des capitaines marchands, de petits marins d'eau douce ont la croix, et moi qui

ai monté autrefois *la Belle-Poule;* moi qui, avec une corvette de seize canons, ai tenu tête à une frégate ennemie!... Madame de Kernadec, vous ai-je jamais raconté l'histoire de ce combat?

Mme DE KERNADEC.

Oui, mon époux.

LE CAPITAINE.

Et vous, ma fille?

Mlle DE KERNADEC.

Oui, mon père.

LE CAPITAINE.

Et vous, Nérine?

NÉRINE.

Oui, monsieur.

LE CAPITAINE.

Et toi, Sabord?

SABORD.

Oui, mon capitaine.

LE CAPITAINE.

Je vous l'ai racontée: eh bien! je vais vous la conter encore. — C'étoit à la vue du Cap-Vert; j'aperçus un vaisseau ennemi; je le poursuivis cinq lieues avec l'avantage du vent, et enfin

je lui lâchai ma bordée, aussitôt qu'il me fut possible; car, morbleu! je suis vif, et j'aime à faire feu le premier.

SABORD.

Oui, c'est pour cela que vous avez tiré à plus d'une demi-lieue.

LE CAPITAINE.

Veux-tu bien te taire? — Il est vrai que cette décharge ne tua pas grand monde.

SABORD.

Pardonnez-moi: il tomba plus de six oiseaux de mer, que leur malheur avoit attirés près de notre bâtiment.

LE CAPITAINE.

Finiras-tu, maraud, avec tes impertinentes réflexions? — Je reviens au fait. L'ennemi étoit plus fort que moi; je ne m'intimidai pas; je lui envoyai une grêle de balles et de mitraille; je fis préparer les grappins, et j'allois commander l'abordage, quand cette maudite frégate me lâcha sa bordée de tribord, et gagna le large en fuyant à toutes voiles. Je voulus courir après; mais, ma foi, elle m'avoit démâté, et je restai planté en mer comme un terme. (à Sabord.) Eh bien! qu'en dites-vous, monsieur le mau-

vais plaisant? vous trouverez-vous jamais à pareille fête? (Il se retourne, et voit madame de Kernadec qui bâille.) Qu'est-ce à dire, madame de Kernadec, vous êtes distraite, Dieu me pardonne, quand je raconte mes campagnes? A quoi pensez-vous? à votre toilette? Et vous, mademoiselle, à vos amours? En vérité, madame, où avez-vous eu l'esprit d'appeler cette petite fille Rosalba, un nom de roman? C'en est assez pour tourner la tête à une jeune personne. Rosalba... aussi elle n'a rien retenu de tout ce que je lui ai enseigné. Et toi, charmante Nérine, tu sais tout sans avoir rien appris. Tiens, ma chère, si tu veux, cet été je te mettrai au fait de la manœuvre; ce sera si joli de t'entendre commander avec ta voix douce!

NÉRINE.

Mais, monsieur, il me semble qu'une voix douce n'est pas trop nécessaire pour cela. Ne dites-vous pas, hissez les voiles, virez de bord, serrez le vent; que sais-je, moi?

LE CAPITAINE.

Voyez comme elle est gentille! Ah! ma chère, que tu me plais!

(Il veut l'embrasser.)

Mme DE KERNADEC.

Y pensez-vous, monsieur de Kernadec? Oubliez-vous que c'est devant moi que vous parlez?

LE CAPITAINE.

Eh non ! madame; eh non! j'y pense très-fort. Avez-vous jamais eu d'infidélité à me reprocher? Dans mes campagnes, je n'ai jamais emporté d'autre portrait que le vôtre; les jours de combat, je le pends au mât d'artimon; et quand le feu devient trop vif, je le mets dans ma poche, en disant, vogue la galère! N'est-ce pas tendre cela? Madame de Kernadec, je vous demande si un officier de terre seroit plus galant?

Mme DE KERNADEC.

Non assurément. Mais il ne s'agit pas de tout cela; j'ai quelque chose d'important à vous communiquer. Je voudrois vous parler seul.

LE CAPITAINE.

A la bonne heure; je n'ai rien à faire aujourd'hui; c'est un calme plat. Je causerai tant qu'il vous plaira.

Mme DE KERNADEC.

Qu'est-ce que vous dites d'un calme plat?

cela est-il nécessaire pour causer avec moi? Vous ne savez rien m'adresser qui ne m'offense.

LE CAPITAINE.

Eh! parbleu, madame, ne faudroit-il pas prendre des mitaines? et puis d'ailleurs, de quoi vous fâchez-vous? Chacun son langage. Vous êtes une femme d'esprit; vous avez vécu à Paris; nous autres gens de mer nous ne donnons pas dans tout cela.

Mme DE KERNADEC.

Et cette ennuyeuse pipe dont vous m'envoyez des bouffées à chaque instant, comment y tenir? Ma pommade à la fleur d'orange, mes roses, tout, dans la maison, sent le tabac.

ROSALBA.

Ah! maman, qu'est-ce que cela fait? M. Derval me disoit l'autre jour qu'il aimoit beaucoup cette odeur-là.

LE CAPITAINE.

M. Derval, mademoiselle, ce galant doucereux qui vient vous faire la cour? Il lui appartient bien d'aimer la pipe! Je parie qu'il n'a pas seulement fait une lieue en mer. C'est un

monsieur si tranquille ! si gracieux ! C'est comme cela que vous les aimez vous autres, mesdames ; mais moi, morbleu, il me faut des moustaches dans ma famille, et non pas des faiseurs de madrigaux ; m'entendez-vous ?

ROSALBA, à madame de Kernadec.

Ah ! maman, comme cela s'annonce mal !

Mme DE KERNADEC.

Ma fille, laissez-moi seule avec lui : il fait toujours plus de train quand il y a du monde.

SCÈNE II.

M. ET Mme DE KERNADEC.

Mme DE KERNADEC.

Monsieur de Kernadec, nous nous sommes mariés il y a seize ans, comme vous savez.

LE CAPITAINE.

Dix-huit ans, madame, dix-huit ans. J'étois alors enseigne : voulez-vous me retrancher deux ans de service ? Je n'entre pas dans vos calculs, moi ; il me faut mon temps pour avoir la croix. Vous en direz ce que vous voudrez, il me le faut.

Mme DE KERNADEC.

J'étois si enfant alors, monsieur de Kernadec, qu'il est bien naturel que je ne m'en souvienne pas distinctement.

LE CAPITAINE.

Si enfant! vous aviez alors vingt ans; vous êtes de la même année que cette pauvre *Junon*, le meilleur voilier qui soit jamais entré dans le port de Saint-Malo; et je me souviens même que, peu de jours après notre mariage, on la fit raser pour en faire un ponton.

Mme DE KERNADEC.

Laissons cela, de grâce. Écoutez-moi: votre fille a seize ans, et elle voudroit se marier.

LE CAPITAINE.

C'est trop tôt.

Mme DE KERNADEC.

Mais elle aime un jeune homme aimable et spirituel.

LE CAPITAINE.

A-t-il eu quelque aventure remarquable?

Mme DE KERNADEC.

Non pas précisément; cependant quelques-unes de ses pièces ont fait effet.

LE CAPITAINE.

Comment ses pièces! seroit-il dans l'artillerie? J'aime mieux le service de mer. Mais pourtant, si ma fille avoit de l'amour pour un officier d'artillerie, comme je suis bon père, il se pourroit....

Mme DE KERNADEC.

Mais je vous dis qu'il n'a jamais servi.

LE CAPITAINE.

Comment, ventrebleu; et qu'a-t-il donc fait?

Mme DE KERNADEC.

Il s'est distingué comme écrivain.

LE CAPITAINE.

Ah! oui, écrivain; j'entends: c'est ce que nous appelons, à bord, des gens de plume; mais on en fait bien peu de cas. Cependant ils attrapent des coups de canon tout comme d'autres, mais par mégarde, parce que les balles vont au hasard, car ils n'en sont pas dignes.

Mme DE KERNADEC.

Vous ne voulez donc pas m'entendre? il n'a rien à faire ni avec la marine ni avec l'armée; il vit de ses rentes et cultive la littérature.

LE CAPITAINE.

Qu'est-ce que vous dites? la littérature, c'est ce qu'on enseigne au collége; mais à douze ans c'est fini. Est-ce qu'on apprend à lire toute sa vie, et quand on est un homme, ne faut-il pas servir?

Mme DE KERNADEC.

Mais, mon cher ami, il y a pourtant des hommes qui font autre chose.

LE CAPITAINE.

Oui, il y en a des exemples, mais je n'y ai jamais rien compris.

Mme DE KERNADEC.

Votre fille, qui n'est pas tout-à-fait aussi militaire que vous, voudroit épouser ce M. Derval qui l'aime et qui.....

LE CAPITAINE.

Comment, mille bombes! ce jeune homme timide comme une jeune fille, et qui fait des révérences jusqu'à terre. Jamais il ne dit un mot plus haut que l'autre; on entendroit voler une mouche quand il parle. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il n'a juré de sa vie. Non, de par tous les diables, je ne veux pas que ma fille épouse un homme comme cela.

Mme DE KERNADEC.

Mais cependant si elle l'aime?

LE CAPITAINE.

Si elle l'aime! qu'est-ce que vous entendez par là? il n'est pas décent à une demoiselle d'aimer. Je voudrois bien voir que ma fille s'avisât d'aimer quelqu'un!

Mme DE KERNADEC.

Mais vous, mon époux, ne vous ai-je pas aimé?

LE CAPITAINE.

C'étoit tout simple, madame de Kernadec; d'abord vous étiez plus âgée de quatre ans que votre fille.

Mme DE KERNADEC.

Plus âgée, monsieur; dites donc moins jeune; il y a des mots que je ne puis souffrir d'entendre prononcer.

LE CAPITAINE.

Ah! parbleu, j'en dirai bien d'autres. Eh bien donc! quand vous m'avez aimé, oubliez-vous que j'avois déjà reçu trois blessures? cela explique tout. Mais une fille modeste peut-elle aimer une face blanche et rose comme ce Derval? je vous le demande.

Mme DE KERNADEC.

Demandez-le à votre fille, qui vient elle-même vous parler.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS; ROSALBA.

LE CAPITAINE.

Mademoiselle, est-il vrai que vous ayez envie de vous marier ?

ROSALBA.

Hélas ! oui, mon père.

LE CAPITAINE.

Vous êtes trop jeune.

ROSALBA.

A quel âge, mon père, avez-vous commencé vos campagnes ?

LE CAPITAINE.

Bel argument, vraiment : dans l'état militaire on se passe de raison, je l'ai bien prouvé, moi ; dans ma jeunesse je n'en avois pas, le croiriez-vous ? oui, je n'en avois pas. Mais dans le ménage, il faut une sagesse..... Madame de Kernadec, par exemple, avant même qu'elle fût d'un âge mûr.....

Mme DE KERNADEC.

Mais, mon Dieu, laissez donc ce vilain mot d'âge; vous savez que je ne puis le souffrir.

LE CAPITAINE.

Cependant, ma fille, si tu veux te marier, je t'enverrai la liste des officiers de mon équipage; ils sont tous excellens marins, tu peux choisir.

ROSALBA.

Mon père, j'ai déjà choisi, et j'aime M. Derval.

LE CAPITAINE.

M. Derval! mais y penses-tu donc? il n'est en état de te conduire.

ROSALBA.

Eh bien! ce sera moi qui le conduirai.

LE CAPITAINE.

Il n'a pas de volonté.

ROSALBA.

J'en aurai pour deux.

LE CAPITAINE.

Le moindre orage lui fera perdre la tête.

ROSALBA.

Nous resterons sur terre.

LE CAPITAINE.

Sur terre, ma fille! Mademoiselle de Kernadec resteroit sur terre! Tu n'irois pas une fois en Amérique, pas une fois aux Indes! autant vaudroit-il ne pas sortir de Vaugirard.

ROSALBA.

Eh bien! mon père, quand cela seroit?

LE CAPITAINE.

Écoute, ma fille : je t'ai parlé doucement jusqu'à présent; on diroit que je suis un efféminé comme ce Derval, tant je suis modéré et tranquille; mais, morbleu, si tu me résistes, je perdrai patience; je mettrai toutes les voiles au vent, et nous verrons qui sera le maître, d'une petite fille comme toi, ou d'un homme qui ne craint ni le feu ni la tempête. Adieu.

SCÈNE IV.

Mme DE KERNADEC, ROSALBA.

ROSALBA.

Ah mon Dieu! qu'il m'a fait peur, maman!

Mme DE KERNADEC.

Que veux-tu que j'y fasse, ma fille? il ne

faut pas trop se tourmenter sur toutes ces choses-là, de peur de se faire du mal. Je vais rentrer chez moi pour me remettre de la scène que j'ai supportée à cause de vous. Ne m'en demandez pas davantage. J'ai remarqué qu'on avoit toujours mauvais visage le lendemain d'une querelle avec son mari.

SCÈNE V.

ROSALBA, seule.

Mauvais visage! il est bien question de cela. Je voudrois avoir le plus vilain visage du monde, et que..... Ah! non; je ne sais ce que je dis; il ne faut pas achever cette phrase-là, elle pourroit porter malheur.

SCÈNE VI.

DERVAL, ROSALBA.

DERVAL.

Eh bien! Rosalba, qu'est-ce qu'a dit votre père?

ROSALBA.

Hélas!

DERVAL.

O ciel! vous pleurez!

ROSALBA.

Il ne veut pas de vous.

DERVAL.

Et pourquoi donc ?

ROSALBA.

Il dit que vous n'avez pas servi sur mer.

DERVAL.

C'est vrai.

ROSALBA.

Pas même sur terre.

DERVAL.

Je n'ai pas eu cet honneur.

ROSALBA.

Et qu'enfin ce qu'il y a de pis, c'est qu'au lieu de vivre d'une façon militaire, vous lisez et vous écrivez.

DERVAL.

J'en conviens ; mais, s'il le veut, j'y renoncerai.

ROSALBA.

Quoi ! vous m'aimeriez assez pour me faire un tel sacrifice !

DERVAL.

Belle Rosalba, qu'ai-je besoin de chercher

désormais dans les fictions tous les charmes que vous réunissez en vous seule ?

ROSALBA.

Quel doux langage ! comment mon père peut-il ne pas l'aimer ? Mais à quoi tout cela sert-il ? il veut que vous ayez fait une campagne.

DERVAL.

Je la ferai.

ROSALBA.

Mais il voudroit que vous l'eussiez déjà faite. Je suis au désespoir ; je crois que je me jetterai dans l'eau ; ce genre de mort plaira du moins à mon père.

DERVAL.

Chère Rosalba, il me reste encore une lueur d'espérance : vous savez que mon oncle a du crédit auprès du ministre ; je lui ai écrit pour le prier de l'employer tout entier à obtenir la croix pour M. de Kernadec. J'attends sa réponse, et, si elle est favorable, peut-être que votre père.....

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS; NÉRINE.

ROSALBA.

Ah! Nérine, je n'espère qu'en toi; mon père ne veut pas que j'épouse M. Derval, parce qu'il n'est pas officier de marine; mais tu sais que cela n'est pas nécessaire à mon bonheur. Si tu pouvois faire comprendre à mon père.....

NÉRINE.

Faire comprendre à votre père! mais vous savez bien qu'il n'écoute que lui.

ROSALBA.

Oui; mais il te regarde.

NÉRINE.

Et que voulez-vous que lui disent mes yeux?

DERVAL.

Qu'il doit avoir pitié de moi; que je me meurs.

NÉRINE.

Ah! certes, cela touchera bien le capitaine Kernadec, si je lui dis que vous mourez d'amour.

ROSALBA.

Cependant, ma chère Nérine, il me paroît que.....

NÉRINE.

Qu'il me fait sa cour, voulez-vous dire? Il me raconte ses campagnes, et moi je les écoute; ce qui, j'en conviens, est une coquetterie bien décidée; mais, en reconnoissance, il me mariera avec Sabord, et j'en serai bien heureuse, car j'aime Sabord.

ROSALBA.

Comme moi Derval.

DERVAL.

Ah! chère Rosalba!

NÉRINE.

J'entends le capitaine; laissez-moi seule avec lui. Je vous dirai, dès qu'il sera sorti, ce qu'on peut espérer.

SCÈNE VIII.

LE CAPITAINE, NÉRINE.

LE CAPITAINE.

Ah! te voila, Nérine; que je suis aise de te trouver seule! Dis-moi, ma toute belle, est-ce

que je ne suis pas un peu à ton gré? Tiens, regarde-moi du côté de mon coup de sabre, car pour cet autre côté de mon visage, je n'en fais aucun cas; il ne signifie rien : mais une belle balafre, Nérine, cela ne dit-il rien à ton cœur?

NÉRINE.

Non, pas aujourd'hui. D'ordinaire, j'en conviens, les balafres me font un effet que je ne puis dire; mais aujourd'hui, vous auriez vingt coups de sabre sur la figure, que je ne vous en trouverois pas plus beau pour cela.

LE CAPITAINE.

Et comment donc, mon ange! tu es donc dégoûtée de tout? rien ne te fait plus de plaisir? Allons nous promener ensemble dans ma chaloupe; je te mènerai en pleine mer.

NÉRINE.

Je m'y ennuierai.

LE CAPITAINE.

S'ennuyer en pleine mer! y penses-tu, Nérine? Qu'est-ce qu'il faut donc faire pour t'amuser?

NÉRINE.

Marier votre fille avec M. Derval.

LE CAPITAINE.

Et toi aussi, tu es de la conspiration. Tu veux faire épouser à ma fille ce blanc-bec; tu veux faire tomber ma famille en quenouille; tu veux qu'on y fasse de l'esprit à l'eau rose, au lieu de servir son pays, et de recommencer le capitaine Kernadec, qui, morbleu! n'est pourtant pas encore fini. Quand je passe sur le port, tous les marins me saluent; on me dit: « Capitaine, vous étiez là un tel jour », et je crois y être encore. Et j'irois me promener avec ce freluquet, qui m'appelleroit mon père, et qu'on croiroit de ma façon! Non, Nérine, je n'en veux pas entendre parler.

NÉRINE.

Eh bien! à la bonne heure.

LE CAPITAINE.

Te voilà triste! tu pleures! Écoute, Nérine, j'ai le cœur dur, on le dit du moins; et, en effet, il y a des jours où je suis brutal comme un boulet de canon; mais quand je te vois pleurer, tiens, cela me fait mal là (mettant la main sur son cœur).

NÉRINE.

Oui, sans doute. Et votre pauvre fille souffre aussi là, de ne pas épouser celui qu'elle aime.

LE CAPITAINE.

Eh bien! eh bien! qu'il prenne du service dans la marine; qu'il fasse sept campagnes, et au bout de sept ans, il épousera ma fille.

NÉRINE.

Eh bon Dieu! vous voilà comme le père de Rachel, qui fit servir Jacob pendant sept ans, pour avoir sa fille.

LE CAPITAINE.

Il a eu raison, morbleu. Étoit-ce un homme de mer?

NÉRINE.

Non pas, que je sache; mais un très-brave homme, d'ailleurs.

LE CAPITAINE.

Ah oui! je me rappelle. Eh bien! Derval fera de même. (Il s'en va, et revient sur ses pas.) Dis-moi donc, Nérine, le frère aîné de ce Jacob ne s'appeloit-il pas Ésaü?

NÉRINE.

Oui, sûrement.

LE CAPITAINE.

Ne vendit-il pas son droit d'aînesse pour un plat de lentilles?

NÉRINE.

Sans doute. Mais savez-vous que vous me faites peur! Monsieur, seriez-vous malade? vous allez devenir un savant.

LE CAPITAINE.

Non. Sois tranquille, mon enfant, il n'y a rien à craindre; mais aujourd'hui je dîne avec d'anciens camarades, et je voulois savoir une petite anecdote pour les amuser.

NÉRINE.

Une petite anecdote! L'histoire d'Ésaü, tout le monde la sait.

LE CAPITAINE.

Ne crois pas cela! ne crois pas cela! On oublie tout en mer, et quand on revient, il est toujours agréable de se rappeler ses études.

NÉRINE.

Eh bien donc! laissez vous toucher pour Derval; il vous contera tout ce que vous voudrez.

LE CAPITAINE.

Oui, dans sept ans. C'est à merveille; ma fille a seize ans, Derval en a vingt-trois; il fera sept campagnes, et à son retour, je lui raconterai les miennes : alors il sera en état de

m'entendre. Enfin, c'est résolu. Nérine, tu me connois, je suis ferme, l'orage ne me trouble pas. Adieu.

SCÈNE IX.

LE CAPITAINE, NÉRINE, ROSALBA, DERVAL.

ROSALBA.

Eh bien! eh bien!

NÉRINE.

Il consent à votre mariage avec Derval.

ROSALBA.

Ah quel bonheur, chère Nérine!

NÉRINE.

Mais seulement dans sept ans d'ici.

ROSALBA.

Dans sept ans! Nérine; ah bon Dieu! je serai trop vieille. Derval, vous ne voudrez plus de moi à cet âge-là; et d'ailleurs, pour si peu de temps qu'il nous resteroit à vivre, il ne vaudroit pas la peine de se marier.

NÉRINE.

Je ne suis pas tout-à-fait d'avis qu'on soit vieille à vingt-trois ans : mais ce n'est pas tout; il veut encore, monsieur, que vous entriez

dans la marine, et que pendant ces sept années vous fassiez sept campagnes.

DERVAL.

Ah mon Dieu! je le veux bien. A quoi ne me résoudrois-je pas pour obtenir Rosalba? Mais cela fera bien du chagrin à ma mère et à mes tantes.

NÉRINE.

Il dit que vous avez l'air trop doux, trop calme, trop tranquille.

DERVAL.

Mais je croyois qu'il falloit être poli envers tout le monde. Si vous le voulez, j'essaierai de jurer : dites-moi comment il faut s'y prendre pour se donner une tournure militaire.

NÉRINE.

Je ne sais pas trop; mais enfin il me semble qu'il faut avoir un certain air dégagé qui vous manque. Toute femme que je suis, quand je veux réussir, j'ai quelque chose que je ne puis exprimer, mais qui fait sentir que la nature m'a destinée à prendre de l'empire sur les autres.

ROSALBA.

C'est vrai, Derval; vous avez quelquefois

l'air trop timide; il faudroit..... Mais à quoi cela sert-il? ces sept ans, ces affreux sept ans! Est-ce que j'étois née il y a sept ans? Ah ma pauvre Nérine! j'en mourrai.

LE CAPITAINE, appelant derrière la coulisse.

Sabord.

NÉRINE.

Ah ciel! voilà le capitaine; cachez-vous, monsieur Derval.

(Derval se retire derrière la coulisse.)

LE CAPITAINE.

Sabord.

SABORD, accourant.

Mon capitaine!

LE CAPITAINE.

Approche. Je vais à mon repas de corps : à minuit tu viendras me chercher; je serai peut-être sous la table avec mes amis; tu me reconnoîtras à mon uniforme; tu me feras porter dans mon lit, et demain je croirai qu'il ne s'est rien passé. Entends-tu? et surtout ne va pas te tromper, et prendre un de mes camarades pour moi.

SABORD.

Soyez tranquille, capitaine. (Il accompagne le ca-

pitaine jusqu'à la porte, et revient sur ses pas.) Le voilà parti.

SCÈNE X.

NERINE, ROSALBA, DERVAL, SABORD.

ROSALBA.

Sabord.

SABORD.

Qu'avez-vous donc, mademoiselle ? vous avez l'air toute sérieuse. Moi qui vous ai vue pas plus haute que cela, je ne puis tenir à votre chagrin. Sabord ne peut-il pas vous consoler? dites, ma chère petite maîtresse; j'irois au bout du monde pour vous, par terre ou par mer, n'importe.

ROSALBA.

Ah mon Dieu! Sabord, ce que je désire est bien plus difficile que cela.

SABORD.

Comment donc? faut-il découvrir une nouvelle Amérique?

ROSALBA.

Non : il faudroit que sept ans se passassent en un jour.

SABORD.

Eh! ma chère demoiselle, c'est un drôle de souhait que vous faites là. Savez-vous qu'en

trois jours comme cela, vous pourriez bien n'être plus si jolie.

ROSALBA.

Mon père ne veut pas permettre que j'épouse M. Derval, avant qu'il ait servi sept ans sur mer; et tu sais bien que sept ans c'est la vie.

SABORD.

Oui, à votre âge; mais moi qui ai déjà fait quatorze campagnes, je suis prêt à les recommencer avec Monsieur.

NÉRINE.

N'y a-t-il donc aucun moyen de faire passer ces sept années plus vite?

SABORD.

Attendez; il me vient une idée.

DERVAL.

Voyons.

SABORD.

Mon maître va s'enivrer.

DERVAL.

C'est-il croyable?

NÉRINE.

Oh oui! très-croyable.

SABORD.

Il oubliera tout ce qui se sera passé pendant vingt-quatre heures; persuadez-lui que ces vingt-quatre heures sont sept années.

NÉRINE.

Mais es-tu fou? comment veux-tu qu'il croie.....

SABORD.

Je serai censé m'être cassé la jambe dans une des sept campagnes que nous aurons faites ensemble, et je marcherai avec une jambe de bois.

NÉRINE.

Fort bien; mais ces campagnes.....

SABORD.

Je les inventerai, et pour celles-là, il faudra bien que ce soit moi qui les lui raconte; car il ne s'en souviendra pas. Je lui dirai qu'il a toujours été vainqueur; comment diable ne me croiroit-il pas?

ROSALBA.

Mais, Sabord.....

SABORD.

Vous mettrez, Mademoiselle, un petit bonnet qui vous donnera l'air d'avoir vingt-trois ans.

ROSALBA.

Nérine, qu'en penses-tu; c'est-il possible?

NÉRINE.

Oh que oui! mademoiselle; mais surtout il faut parler raison; il faut dire que vous ne vous souciez plus de vous marier.

ROSALBA.

Et s'il alloit me prendre au mot?

NÉRINE.

Soyez tranquille; il faut pourtant bien que tout soit changé autour de lui pour lui persuader que sept années se sont écoulées. J'ai déjà dans la tête mille ruses pour y réussir. Vous, monsieur Derval, allez mettre des moustaches, un sabre au côté, des sourcils noirs, un parler ferme. Que ne feroit-on pas pour mériter Mademoiselle Rosalba? Hâtons-nous de mettre Madame de Kernadec dans nos intérêts. Prions-la de se prêter à notre innocente supercherie: on a dit si souvent que l'amour faisoit passer le temps; pourquoi ne sauroit-il pas escamoter sept ans en un jour? Allons, ne perdons pas un instant.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LE CAPITAINE, SABORD.

LE CAPITAINE, endormi dans un grand fauteuil.

Que s'est-il donc passé! je crois, Dieu me pardonne, que le roulis m'a bercé toute la nuit. Suis-je à bord? eh non! le capitaine Kernadec à fond de cale! cela n'est pas possible. Mais où diable suis-je donc? Je me croirois chez moi, s'il n'y avoit pas ici je ne sais quels meubles nouveaux. Sabord m'expliquera peut-être..... Holà, Sabord! — Il ne répond pas. — Sabord!

SABORD.

Eh parbleu! mon capitaine, je viens aussi vite que je peux.

LE CAPITAINE.

Mais comme il monte lentement! quel bruit fait-il donc sur mon escalier? Eh bon Dieu!

une jambe de bois! Que t'est-il donc arrivé, mon pauvre Sabord?

SABORD.

Comment, ce qu'il m'est arrivé! Vous plaisantez, monsieur; vous le savez aussi-bien que moi : il y a six ans que j'ai eu la jambe fracassée par une balle, au combat du Pic de Ténériffe. J'étois à côté de vous. Ah! je vois bien que vous faites semblant d'oublier : c'est vraiment trop modeste.

LE CAPITAINE.

Et que s'est-il passé dans ce combat?

SABORD.

C'étoit le 15 avril 1812.

LE CAPITAINE.

Le 15 avril 1812! mais es-tu fou? J'ai célébré hier le jour des Rois de 1811; je me rappelle même que nous avons bu à la santé de la nouvelle année.

SABORD.

Oui, vous avez bu, j'en conviens; mais à la santé de l'année 1817. Hélas! je voudrois bien y être en janvier 1811; j'avois alors mes deux jambes; j'étois leste, morbleu! vous vous en souvenez, je n'entrois jamais dans une

maison par la porte, toujours par la fenêtre, monsieur, toujours par la fenêtre. A présent il faut que je m'en tienne à la manière commune, encore Dieu sait comme je marche! Que voulez-vous, mon capitaine, nous en avons vu plus que nous n'en verrons. Mais enfin la gloire que nous avons acquise au Pic de Ténériffe.....

LE CAPITAINE.

Comment, mon garçon! nous avons acquis de la gloire au Pic de Tènériffe? conte-moi donc cela.

SABORD.

Il faut en convenir, sans vous l'affaire étoit perdue; mais vous fîtes virer de bord à votre bâtiment d'une manière si habile!

LE CAPITAINE.

Il est vrai que j'ai toujours bien manœuvré. L'affaire étoit donc furieusement chaude?

SABORD.

Terrible; moins cependant que celle de Masulipatnam.

LE CAPITAINE.

Masulipatnam! je n'y ai jamais été.

SABORD.

Mais, mon capitaine, vous êtes donc ma-

lade; vous oubliez qu'en 1815 nous avons battu les Anglois sur la côte de Coromandel?

LE CAPITAINE.

Nous avons battu les Anglois! ah! raconte-moi cela, je t'en prie; tu ne saurois me faire un plus grand plaisir. Eh bien?

SABORD.

Oui, morbleu! nous avons, c'est-à-dire, vous avez battu les Anglois, et pris un de leurs vaisseaux, qui s'appelle le *Royal-George*, et dont voilà le dessin.

LE CAPITAINE.

J'ai pris un vaisseau! moi; il est vrai que je l'ai toujours désiré; mais je croirois rêver, si je ne voyois pas là ce dessin. Cependant comment résister à de telles preuves! Appelle-moi ma femme, ma fille, Nérine, que je m'entretienne avec elles.

SABORD.

Nérine! monsieur; dès qu'elle aura fini la toilette de ses enfans, elle descendra.

LE CAPITAINE.

Ses enfans! qu'est-ce à dire, misérable! Nérine, des enfans! mais y penses-tu donc! une fille si sage!

SABORD.

Je l'espère bien, que ma femme est sage; mais depuis cinq ans que nous sommes mariés, nous avons eu trois enfans qui, Dieu merci, prospèrent à merveille, surtout l'aînée, dont vous êtes parrain, et qui s'appelle Georgette, à cause du *Royal-George*.

LE CAPITAINE.

Mais que dis-tu donc, maraud! moi j'aurois consenti à te laisser épouser Nérine, une fille si aimable, si.....

SABORD.

Eh! sûrement, mon capitaine; c'est pour cela que vous l'avez donnée à votre fidèle Sabord, en récompense de sa jambe fracassée à votre service, au Pic de Ténériffe, à Masulipatnam, et dans une petite affaire près du Congo.

LE CAPITAINE.

Combien de jambes as-tu donc à fracasser? Tu me rendras fou avec tes histoires; mais fais venir Nérine.

SABORD.

Monsieur, n'oubliez pas que c'est ma femme; au bout de cinq ans de mariage, on n'est pas

amoureux comme le premier jour; cependant.....

LE CAPITAINE.

Va-t'en, te dis-je, et me l'amène à l'instant. — Comme il marche! vraiment cela fait pitié! Sabord, c'étoit donc au Pic de Ténériffe?

SABORD.

Oui, mon capitaine.

LE CAPITAINE.

Tu ne peux pas remuer cette jambe, et c'est une balle qui te l'a brisée?

SABORD.

Oui, mon capitaine.

LE CAPITAINE.

Quel beau coup de feu! Mais dis-moi donc, mon garçon, s'il y a sept ans de cela, pourquoi est-ce aujourd'hui la première fois que j'ai eu pitié de toi?

SABORD.

Que voulez-vous, il y a des jours où l'on est plus sensible que d'autres, il y en a comme cela dans lesquels je suis tendre comme un agneau, et d'autres où je suis pire que les tigres de Masulipatnam.

LE CAPITAINE, à part.

Encore Masulipatnam! Je crois que j'en perdrai la tête. (à Sabord, qui chancelle sur sa jambe de bois.) Prends donc garde, tu vas tomber.

SABORD.

N'ayez pas peur; six ans d'habitude, et cela ne paroît plus rien. A présent je ne saurois plus que faire de deux jambes, même pour courir après ma femme. Je vais vous l'envoyer, elle sera ici dans un instant.

SCÈNE II.

LE CAPITAINE, seul.

Suis-je donc devenu fou? il me parle de sept années dont je n'ai aucun souvenir: sept années qui ont passé comme un jour! Mais qu'est-ce que cela signifie? Suis-je malade? ai-je la fièvre? Capitaine Kernadec, tu n'es pas accoutumé à philosopher; on ne perd pas son temps à cela, à la guerre. Mais il faut pourtant que tu saches si tu as sept ans de plus ou de moins; s'il t'est vraiment arrivé ce qu'on te raconte. Enfin, il n'y a pourtant pas besoin d'être savant ou sorcier pour être sûr qu'on existoit ou qu'on n'existoit pas. Voici Nérine,

peut-être me dira-t-elle..... Comme elle a l'air sérieux!

SCÈNE III.

LE CAPITAINE, NÉRINE.

LE CAPITAINE.

Bonjour, Nérine. Bonjour, madame; car ils disent que tu es mariée.

NÉRINE.

Quoi! vous l'avez oublié? Ah monsieur! je croyois que ce jour ne s'effaceroit jamais de votre souvenir.

LE CAPITAINE.

Il t'en a donc bien coûté?

NÉRINE.

Cruel! vous ne vous souvenez pas de ce jour où j'embrassai vos genoux en pleurant.

LE CAPITAINE.

Ah bon Dieu! toi à mes genoux! Je t'ai sûrement relevée bien vite? Mais quand tout cela s'est-il passé?

NÉRINE.

Il y a sept ans, en 1811, avant que Sabord eût la jambe fracassée.

LE CAPITAINE, à part.

Elle parle comme Sabord ; ai-je donc la tête à l'envers ? N'en disons rien ; car ils chercheroient peut-être à me faire enfermer. Faisons semblant de me souvenir de tout. (haut.) Ah oui ! je me rappelle ; il y a donc sept ans qu'hier.....

NÉRINE.

Que dites-vous ?

LE CAPITAINE, à part.

Je ne sais ce que je dis : mettons-la pourtant à l'épreuve. — Nérine, on dit que tu as trois enfans ; fais-les-moi venir.

NÉRINE.

Ah ! très-volontiers, mon cher maître ; ma petite Georgette, votre filleule, est bien gentille ; c'est vous qui lui avez appris à lire.

LE CAPITAINE.

Ah ! par exemple.....

NÉRINE.

Comment ?

LE CAPITAINE.

Eh bien oui ! je lui ai appris à lire ; mais fais que je la voie au moins, puisque je lui ai appris de si belles choses.

NÉRINE, faisant entrer trois petites filles sur la scène.

Venez, mes enfans; notre bon capitaine qui vous a vues naître, veut vous parler. Toi, Georgette, que de fois le capitaine Kernadec t'a fait répéter tes leçons! Toi, Martine, que de présens tu as reçus de lui!

LE CAPITAINE.

J'étois donc bien magnifique?

NÉRINE.

Et toi, mon Élise, que de soins il a pris de toi dans ta dernière maladie! Il t'a veillée dix nuits; et sans les soins d'un si bon maître, que serions-nous devenus?

LE CAPITAINE.

Je suis prêt à pleurer sur moi-même. Ah! Nérine, j'ai plus fait de choses pendant ces sept années que dans tout le reste de ma vie.

NÉRINE.

Ah oui! mon cher maître, vous avez été d'une bonté.....

LE CAPITAINE.

Oui, c'est vrai, je ne me reconnois pas moi-même. Nérine, sais-tu que j'ai bien changé depuis sept ans? J'ai beaucoup réfléchi; je sens que je n'aime plus la vie joyeuse: il y a long-

temps que je n'ai été ivre. Combien y a-t-il ?

NÉRINE.

Mais, monsieur, vous l'avez été à peu près tous les jours.

LE CAPITAINE.

C'est singulier ; j'aurois cru..... Mais quel est donc cet officier que je vois là-bas avec Sabord ?

NÉRINE.

Comment ? mais c'est M. Derval ; il revient au bout de sept ans, vous demander de tenir la promesse que vous lui avez faite de lui donner mademoiselle Rosalba en mariage. Il arrive du Japon ; il s'est distingué dans la marine : vous serez fort content de lui.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS ; SABORD, DERVAL.

DERVAL.

EH ! bon jour, capitaine ; comment cela va-t-il ? J'ai bien des complimens à vous faire.

LE CAPITAINE.

Et de qui ?

DERVAL.

De tous les marins de notre escadre ; ils

étoient avec vous à Téneriffe, et ils disent que votre frégate est le bâtiment le mieux équipé de toute la marine françoise.

LE CAPITAINE.

Ah! pour cela, j'en conviens.

DERVAL.

Ah peste! depuis vous, je me suis trouvé à une affaire bien chaude, morbleu, vertubleu!

SABORD, bas à Derval.

Ne jurez donc pas d'une voix si douce; il faut au moins que l'air aille avec les paroles.

DERVAL.

Oui, mon capitaine; dans le plus fort de l'action, l'on mit tous les canons sur le tillac. Cette manœuvre savante nous valut la victoire. Au bout d'une heure les ennemis se rendirent, et nous baissâmes pavillon.

SABORD, bas à Derval.

Mais vous ne savez ce que vous dites; vous allez tout gâter.

LE CAPITAINE.

Comment, les canons sur le tillac! baisser pavillon quand on est vainqueur! quelle histoire me faites-vous là?

SABORD.

C'est que la joie de vous revoir lui trouble un peu la cervelle; d'ailleurs vous savez bien que depuis 1815 la manœuvre est toute changée.

DERVAL.

Ah capitaine! j'ai vu bien du pays; mais nulle part une personne aussi charmante que mademoiselle Rosalba..... Je viens vous sommer de me tenir votre promesse.

LE CAPITAINE.

Avez-vous abandonné tout-à-fait la littérature?

DERVAL.

Ah! pour jamais.

NÉRINE.

Cependant, monsieur, on a joué encore une de vos pièces à Paris, il y a quatre jours.

DERVAL.

Que dites-vous là, Nérine? à quoi cela sert-il?

NÉRINE.

Oui, je vous assure, et elle est tombée.

DERVAL.

C'est-il vrai? parlez-moi franchement : on devoit cependant.....

NÉRINE.

Vous le voyez, monsieur, sept ans ne peuvent éteindre la tendresse paternelle; j'entends celle d'un auteur. Mais cependant, monsieur, je vous réponds de lui : écoutez-le parler, jamais on ne devineroit qu'il a été un homme d'esprit.

DERVAL.

Bien obligé, Nérine.

NÉRINE.

Il étoit aimable il y a sept ans; il avoit de la grâce. A présent regardez ses manières brusques, ses pieds tout droits, ses gestes vulgaires.

DERVAL.

Mais, Nérine, ne pourrois-tu donc persuader le capitaine à moins de frais?

NÉRINE.

Allez, allez, monsieur, je n'en dis pas encore assez; laissez-moi faire.

(Nérine sort.)

LE CAPITAINE.

Il est juste, Derval, que je vous tienne ma parole; mais faites venir ma fille, pour que je sache ce qu'elle en pense. (à part.) Si j'osois demander à quelqu'un combien il y a de temps

que je n'ai vu ma fille! Mais non, ils me prendroient pour un imbécille. Ah bon Dieu! pauvre Kernadec! dans quel état est ta tête! Je le sens bien; on baisse vers soixante ans. Comme j'étois fort il y a sept ans! Ah peste! si je me réveillois à cet âge, comme je tempêterois! comme... Ah! voilà ma fille; elle a pris l'air bien raisonnable! La pauvre enfant, elle est comme moi, son bon temps est fini.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS; ROSALBA.

ROSALBA.

Que me voulez-vous, mon père?

LE CAPITAINE.

Mademoiselle, voulez-vous épouser le lieutenant Derval?

ROSALBA.

Mon père, je suis encore bien jeune pour me marier.

LE CAPITAINE.

Comment, mademoiselle, hier..... Qu'est-ce que je dis, hier? Enfin, quand vous aviez seize ans, vous vouliez vous marier, et à présent que vous en avez vingt-trois.....

ROSALBA.

Mon père, j'ai réfléchi sur l'obligation sérieuse....

LE CAPITAINE.

Eh bien! s'il en est ainsi, nous pourrions attendre.

ROSALBA.

Ah mon père!..... mon père! comme il vous plaira. Ce que je désire avant tout, c'est de vous être agréable. Depuis sept ans je m'y attache, et je ne crois pas vous avoir donné un seul sujet de plainte.

LE CAPITAINE.

C'est vrai; du moins ils ne me l'ont pas dit. M'a-t-elle donné des sujets de plaintes?

NÉRINE.

Non sûrement.

LE CAPITAINE.

Et ma femme, mes amis, dites-le moi naturellement, ai-je été heureux avec elle depuis sept ans? (à part.) Hélas! hélas! ne pas savoir seulement si l'on a été heureux avec sa femme! Ah quel état!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS; Mme DE KERNADEC.

LE CAPITAINE.

Madame de Kernadec, voilà M. Derval qui revient, après sept ans, me demander de tenir ma parole, de lui donner notre fille en mariage. Y consentez-vous?

Mme DE KERNADEC.

Oui, sans doute.

LE CAPITAINE.

Il faut faire une fin, ma chère amie; vous avez quarante-cinq ans, j'en ai soixante: il faut nous retirer du monde. Il y a sept ans que vous pouviez encore être coquette, que je pouvois faire encore le diable à quatre; mais à présent, il ne s'agit plus de cela, ma chère femme: il faut se retirer à la campagne, et ne plus voir personne.

Mme DE KERNADEC.

Mais y pensez-vous? (à Rosalba.) En vérité, mademoiselle, voila une jolie affaire que vous m'attirez là! Mais, mon ami, si vous m'en croyez, nous ne changerons rien à notre genre

de vie. Pourquoi faire aujourd'hui autrement qu'hier?

LE CAPITAINE.

Ah! il s'est passé tant de choses dans ma tête depuis hier! Imaginez que j'étois foible au point de me croire en 1811. Tout ce qu'on me disoit ne me persuadoit pas. Savez-vous, ma bonne amie, savez-vous ce qui achève de me convaincre?

Mme DE KERNADEC.

Quoi donc?

LE CAPITAINE.

C'est votre visage, ma chère amie.

Mme DE KERNADEC.

Comment, mon visage?

LE CAPITAINE.

Oui; vous êtes si changée, si pâlie, si maigrie, depuis sept ans! Vous étiez encore charmante, quand votre fille n'avoit que seize ans; mais à présent tout est dit. Hélas! oui, tout est dit.

Mme DE KERNADEC.

Ah! je n'y tiens plus.

ROSALBA.

Ma mère, au nom du ciel!....

NÉRINE.

Madame!

Mme DE KERNADEC.

Eh! ne faut-il pas pour vos beaux yeux que je me donne sept ans de plus? — Monsieur de Kernadec.....

LE CAPITAINE.

Il y a sept ans, vous aviez encore un son de voix si doux! à présent il est tout enroué.

Mme DE KERNADEC.

Monsieur de Kernadec!....

LE CAPITAINE.

Vous le voyez, toujours plus rauque. Et moi, qui avois une voix si ferme pour le commandement! Enfin, ma femme, je vous le dis avec peine, vos beaux jours sont passés.

Mme DE KERNADEC.

Ah! c'en est trop. Vous me trouvez donc bien changée depuis sept ans?

LE CAPITAINE.

Infiniment.

Mme DE KERNADEC.

Eh bien! je ne veux plus participer à tous ces stratagèmes qui répugnoient à mon cœur. Mon ami, je ne puis consentir à ce qu'on te

trompe ; notre amitié ne le permet pas : ta femme n'a que trente-huit ans ; nous sommes en 1811. On a voulu te persuader qu'il s'étoit passé sept années, pour obtenir ton consentement au mariage de ma fille ; et moi, ce que je ne me pardonnerai jamais, je me suis prêtée un moment à cette ruse ; mais le ciel m'en a punie, et je me hâte de tout avouer.

LE CAPITAINE.

Comment, diantre ! Et la jambe de bois de Sabord?

SABORD.

Mon cher maître, elle est bien à votre service.

LE CAPITAINE.

Et les trois enfans de Nérine?

SABORD.

Nous en aurons douze, s'il plaît à Dieu.

LE CAPITAINE.

Et l'uniforme de M. Derval ?

DERVAL.

Monsieur, je tâcherai de le mériter.

LE CAPITAINE.

Et la raison de Rosalba ?

ROSALBA.

Ah mon père ! c'est si raisonnable d'épouser celui qu'on aime!

LE CAPITAINE.

Et vous croyez, ventrebleu, que je souffrirai qu'on me joue ainsi ! Ah ! mille bombes ! puisque je n'ai que cinquante-trois ans, puisque je suis dans toute ma force, je vais vous arranger de la belle manière. Morbleu ! j'équiperai un corsaire, et je ne remettrai jamais le pied sur ce maudit élément pierreux, qu'on appelle la terre, et qui n'est pas fait pour l'homme. Ah, monsieur Derval !

(Un domestique arrive, et remet une lettre à M. Derval.)

DERVAL.

Monsieur, daignez m'excuser; je reçois à l'instant une lettre qui m'apprend qu'à la sollicitation de mon oncle, le ministre s'est occupé de nouveau de votre affaire, et qu'apprenant des faits d'armes de vous qui lui étoient inconnus, il vous accorde la croix.

LE CAPITAINE.

La croix ! la croix ! Mais dites-moi, monsieur, je ne la dois pas à la faveur, n'est-ce pas ?

DERVAL.

Non, monsieur; lisez la lettre.

LE CAPITAINE.

« Pour ses bons et loyaux services. » Ah! c'est donc vrai, que j'ai bien servi!

ROSALBA.

Mon père, laissez-vous toucher!

Mme DE KERNADEC.

Mon ami!

DERVAL.

Monsieur!

LE CAPITAINE.

Allons, mes enfans, il faut que vous aussi vous soyez heureux; je consens à votre mariage.

Mme DE KERNADEC.

Eh bien! c'est pourtant moi qui ai tout arrangé.

NÉRINE.

Oui; mais on ne peut pas dire que vous vous soyez sacrifiée dans cette affaire.

LE CAPITAINE.

Tu as été bien méchante pour moi, Nérine; tu as voulu me tromper; mais de tout ce mauvais rêve ne pourroit-il pas me rester

la victoire du Pic de Ténériffe? elle me plaisoit tant!

NÉRINE.

Eh! pourquoi pas? Si vous le croyez, n'est-ce pas comme si cela étoit. (aux spectateurs.) Grâce au ciel, nous voilà tous contens, pourvu, mesdames et messieurs, que ce jour ne vous ait pas paru aussi long que sept années.

FIN DU CAPITAINE KERNADEC.

LA

SIGNORA FANTASTICI,

PROVERBE DRAMATIQUE,

COMPOSÉ EN 1811.

PERSONNAGES.

M. DE KRIEGSCHENMAHL, ancien officier suisse.

Mme DE KRIEGSCHENMAHL, sa femme.

LICIDAS, RODOLPHE, } fils de M. de Kriegschenmahl.

LA SIGNORA FANTASTICI.

ZÉPHIRINE, fille de la signora Fantastici.

UN COMMISSAIRE, bègue.

La scène est dans une ville de la Suisse allemande.

Nota. Les rôles de M. *de Kriegschenmahl* et de *Rodolphe* doivent être joués avec l'accent allemand ; celui de madame *de Kriegschenmahl*, avec l'accent anglois.

LA SIGNORA FANTASTICI,

PROVERBE DRAMATIQUE.

SCÈNE I.

M. ET Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Mon ami, si vous pouviez cesser de fumer cette pipe, vous me feriez grand plaisir, en vérité, grand plaisir. Cela gâte toute l'odeur du thé. La fumée salit ma robe blanche; en vérité, c'est bien désagréable.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Que voulez-vous, ma femme, chaque pays a ses usages. En Angleterre, vous buvez de l'eau chaude tout le jour, c'est fade, c'est insipide. La pipe est plus militaire; elle me rappelle ma jeunesse. Depuis vingt-cinq ans que

je suis votre époux, madame de Kriegschenmahl, ne pouvez-vous donc pas vous accoutumer à moi?

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Il y a vingt-cinq ans que vos coutumes militaires me révoltent.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Il y a vingt-cinq ans que vos pruderies m'ennuient.

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

C'est bien honnête.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

C'est bien complaisant.

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Quand vous étiez amoureux de moi.....

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Quand vous aviez envie de m'épouser.....

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Je m'amusois bien plus.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Je m'ennuyois bien moins.

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Nous sommes pourtant heureux ensemble.

M. DE KRIEGSCHENMAHL, *en bâillant.*

Oui, bien heureux.

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Mais quelquefois j'aurois envie.....

M. DE KRIEGSCHENMHAL.

De quoi ?

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

D'autre chose.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Que voulez-vous dire, madame de Kriegschenmahl ?

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Ne vous fâchez pas, monsieur de Kriegschenmahl ; j'ai une grace à vous demander. Il y a vingt-cinq ans que nous faisons une partie de whist tous les soirs ; j'aurois envie d'essayer une fois ce jeu françois qu'on dit si gai, le reversi : y consentez-vous, mon cher mari ? je ne me le permettrois pas sans votre approbation.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Je vous la donne.

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Ah que vous êtes bon ! nous pouvons l'essayer avec nos deux fils.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Oui, ce sera une partie de famille ; cela fait

toujours plaisir. Mais ne vous apercevez-vous pas que depuis quelque temps votre fils chéri, celui que vous avez nommé Licidas, il y a vingt-quatre ans, à l'occasion de ce roman anglois que vous n'avez pas encore eu le temps de finir; eh bien! Licidas de Kriegschenmahl est très-rarement à la maison. D'où vient cela?

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Licidas est trop bien élevé pour que je me permette de soupçonner sa conduite. Je suis sûre qu'il s'occupe du nouveau Cours d'agriculture qui vient de paroître. Il aime la campagne, la solitude; il est modeste et timide; ce n'est pas comme votre caporal de Rodolphe. En vérité, moi qui suis sa mère, il me fait peur quand il me parle.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

C'est un homme de sens que mon fils cadet. Il n'a pas le teint de lis et de rose de votre Licidas. Il n'est pas fait pour la vie domestique, comme vous et votre fils; mais il est raisonnable; et je parierois bien que votre Licidas feroit plutôt une sottise que Rodolphe.

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Une sottise! que voulez-vous dire? mon fils, qui n'est jamais sorti de chez moi et qui

est résolu à ne pas nous quitter ; tandis que Rodolphe passe sa vie, oserai-je le dire ? où ? dans les corps-de-garde. Oui, j'en rougis quand j'y pense.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Et où voulez-vous donc que l'on soit ?

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Auprès de sa mère, monsieur ; auprès de sa mère.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Y pensez-vous ? Mais voici Licidas. Qu'a-t-il donc aujourd'hui ?

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Ses cheveux sont tout défaits. Il chancelle en marchant. Mon Dieu ! lui seroit-il arrivé quelque malheur ?

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Ce fils si modeste et si timide se seroit-il enivré quelque part ?

SCÈNE II.

LICIDAS, M. ET Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

LICIDAS entre en récitant le rôle d'Hippolyte.

Ami, qu'oses-tu dire?
Toi qui connois mon cœur depuis que je respire,
Des sentimens d'un cœur si fier, si dédaigneux,
Peux-tu me demander.....

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Que vous est-il arrivé, mon fils? comme vos regards sont hardis! vous me faites baisser les yeux.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Mon fils, as-tu perdu le bon sens?

LICIDAS.

Mon père, ma mère, pardon. Mais vous ne savez pas comme c'est beau ce que je viens de répéter; vous ne connoissez pas la signora Fantastici et sa charmante fille Zéphirine. Que je vous plains!

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

De qui me parles-tu, mon fils? Ce sont des noms que je n'ai jamais entendu prononcer, et cependant j'ai bien roulé le pays quand j'étois jeune.

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Je crains, mon fils, que ces personnes dont tu me parles ne soient pas une société convenable pour un jeune homme bien élevé.

LICIDAS.

Ma mère, ce sont deux Italiennes charmantes, la mère et la fille. Elles sont arrivées depuis quelques jours, et jamais je ne me suis tant amusé que depuis que je les connois.

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Que dis-tu, Licidas, amusé! Est-ce que leur société vaut celle de ta tante Ehrenschwand, chez qui nous allons tous les lundis?

LICIDAS.

Mille fois mieux, ma mère.

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Mieux que les soirées du jeudi chez ta cousine Cunegonde?

LICIDAS.

Encore mieux.

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

C'est-il croyable?

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Tu me persuaderas que l'on s'amuse plus chez

elle qu'à ce club où nous fumons par jour quelquefois trois, quelquefois six, quelquefois neuf pipes?

LICIDAS.

Oui, mon père.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Et qu'est-ce qu'on y fait donc?

LICIDAS.

On y joue la comédie.

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Ah mon Dieu! Mais c'est de quoi se perdre. Un jeune homme de vingt-quatre ans jouer la comédie!

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

C'est bon pour une femme de jouer la comédie; mais un homme doit faire la guerre, toujours la guerre.

LICIDAS.

Mais, mon père, quand on est en paix.....

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

C'est égal.

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Je serois bien fâchée que tu fisses la guerre; c'est beaucoup trop rude pour mon cher fils.

Mais jouer la comédie! En vérité cela fait frémir. Jamais ma mère ni ma grand'mère n'ont rien imaginé de pareil.

LICIDAS.

Si vous voyiez la signora Fantastici, elle vous plairoit. Elle est si animée, si vive! elle dit des vers, elle chante. Sa fille fait de même, et moi je sais déjà leur répondre; elles m'ont appris à déclamer comme elles.

Mme DE KRIEGSCHENMHAL.

Ah mon Dieu! il est perdu!

LICIDAS.

Je veux suivre la signora Fantastici; je veux aller en Italie avec elle.

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Ah ciel!

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Mais qu'est-ce que c'est donc que cela, monsieur Licidas?

LICIDAS.

Mon père, je m'ennuie trop ici : on y dit toujours la même chose, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin. Comment vous portez-vous? dit-on à ma mère. Très-

bien, répond-elle. — Il fait bien froid aujourd'hui. C'est vrai; mais l'année dernière, à pareille époque, c'étoit bien pis. Trouvez-vous? dit ma vieille cousine. Je suis de votre avis, réplique ma tante. Et le lendemain cela recommence.

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Voyez l'impertinent!

LICIDAS.

Mon père nous raconte toujours le même siége. Celui de Troie a duré moins long-temps.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Veux-tu finir! Si je.....

LICIDAS.

La signora Fantastici a tous les jours une idée nouvelle: la musique, les tableaux, la poésie, remplissent et varient sa vie. Mon père et ma mère, je vous demande bien pardon, mais je veux suivre la signora Fantastici.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Ah! nous saurons bien t'en empêcher. Mais voilà ton frère Rodolphe qui va te mettre à la raison.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS; RODOLPHE.

RODOLPHE.

Bonjour, mon père; comment va la pipe? Bonjour, ma mère; comment vont les nerfs? Je vous plains que vous ayez pareille chose. Moi, je n'ai point de nerfs: j'ai une santé de tous les diables. Et toi, mon frère, je te trouve bien plus gaillard qu'à l'ordinaire. Veux-tu t'enrôler? me voilà tout prêt à te faire entrer dans mon régiment.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Sais-tu comment il veut s'enrôler? c'est dans une troupe de comédiens.

RODOLPHE.

Quoi? comédien! c'est abominable. S'il avoit une pareille idée, je lui passerois mon épée au travers du corps. Je ne sais pas trop ce que c'est que de jouer la comédie, mais j'imagine que c'est indigne d'un militaire, et je n'en veux pas entendre parler.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

C'est bien raisonner, cela.

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Tu vois, mon fils, à quoi tu nous exposes ; voilà ton frère qui va passer pour plus sage que toi.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Allons, allons, madame, ne vous lamentez pas : on va mettre ce garçon-là à la raison. Je vais chercher mon ami le commissaire du quartier, et il fera partir cette signora Fantastici qui met le trouble dans toutes les têtes.

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Mon cher ami, ne soyez pas trop vif.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Ma femme, ayez soin de me contenir; car, parbleu, quand je m'y mets, je me fais peur à moi-même. (à Rodolphe.) Mon fils, veille sur ton frère, et ne le laisse pas sortir d'ici.

RODOLPHE.

Il suffit, papa.

SCÈNE IV.

RODOLPHE, LICIDAS.

RODOLPHE.

Ah! monsieur mon frère, vous faites donc aussi des fredaines, vous que ma mère me citoit toujours comme un modèle? C'est donc à présent moi qui suis votre Mentor?

LICIDAS.

Que veux-tu, mon frère? je croyois qu'il n'y avoit que deux manières d'être dans ce monde, comme mon père ou comme ma mère, comme toi ou comme moi, et j'aimois mieux la mienne. Mais depuis que je connois la signora Fantastici, je voudrois bien lui ressembler: viens la voir avec moi.

RODOLPHE.

Moi! manquer à ma consigne! y penses-tu? Je reste ici ferme jusqu'au retour de mon père, et je t'empêcherai bien de sortir.

LICIDAS.

Ah, mon Dieu! quel ennui! Si je répétois pendant ce temps les vers que la signora m'a donnés à apprendre..... C'est la déclaration d'Hippolyte; mais il faudroit l'adresser à une

Aricie. Bon, mon frère est justement à ma droite; c'est ce qu'il faut. Reste là, Rodolphe, reste là.

RODOLPHE.

Sûrement je reste. Pourquoi me commandes-tu ce que je veux?

LICIDAS.

Vous voyez devant vous un prince déplorable.

RODOLPHE.

Que dit-il, déplorable? N'est-ce pas la même chose que pitoyable? Pourquoi dis-tu cela de toi? c'est trop modeste.

LICIDAS.

Mon arc, mes javelots, mon char, tout m'importune;
Et mes coursiers oisifs.....

RODOLPHE.

Mais de quel char, de quels chevaux parles-tu donc? tu vas toujours à pied.

LICIDAS.

Laisse-moi tranquille; c'est dans mon rôle: tais-toi.

RODOLPHE.

Et la princesse, que dit-elle de ton amour?

LICIDAS.

Ah! veux-tu que je t'apprenne la réplique?

Ce seroit charmant; tu me dirois le mot de réclame.

RODOLPHE.

Le mot de réclame! quelle diable d'expression que cela! N'est-ce pas plutôt le mot d'ordre que tu veux dire? Tous les jours je le dis à la patrouille. Mais qu'est-ce que c'est que cette petite fille qui vient vers nous? elle est drôlement habillée; mais elle est jolie; oui, par ma foi, elle est jolie!

LICIDAS.

C'est la charmante fille de la signora Fantastici, mademoiselle Zéphirine. Elles auront eu pitié de ma captivité.

SCÈNE V.

ZÉPHIRINE, LICIDAS, RODOLPHE.

ZÉPHIRINE.

Bonjour, Licidas.

LICIDAS.

Bonjour, Zéphirine. Où est la signora Fantastici?

ZÉPHIRINE.

Elle va venir. Elle est restée dans la rue pour

choisir dans une boutique des casques et des cuirasses.

RODOLPHE.

Des casques et des cuirasses! et que veut-elle en faire?

ZÉPHIRINE.

La première pièce que nous jouerons sera toute militaire.

RODOLPHE.

Toute militaire! ma belle enfant; et comment vous y prendrez-vous?

ZÉPHIRINE.

Licidas sera un chevalier; et vous, pourquoi n'en seriez-vous pas un autre?

RODOLPHE.

Moi! ah, par exemple!

ZÉPHIRINE.

Et pourquoi pas? Vous croyez peut-être que vous avez mauvaise grâce?

RODOLPHE.

Non, en vérité, je ne crois pas cela.

ZÉPHIRINE.

Ma mère vous corrigera.

RODOLPHE.

Et de quoi, mademoiselle, s'il vous plaît?

ZÉPHIRINE.

De marcher tout droit devant vous, comme vous faites ; d'être roide, gauche.

RODOLPHE.

Mademoiselle, je veux rester comme je suis.

ZÉPHIRINE.

Monsieur, vous avez tort. Tenez, votre frère avoit l'air d'un niais.

RODOLPHE.

Oh ! cela est vrai.

ZÉPHIRINE.

Eh bien ! à présent il a l'air dégagé.

RODOLPHE.

Pas trop encore.

ZÉPHIRINE.

Cela viendra. Mais voyons ce qu'on pourroit faire de vous.

RODOLPHE.

Rien.

ZÉPHIRINE.

Quoi ! vous vous en tiendriez aux personnages muets, vous voudriez faire les gardes dans le fond du théâtre ?

RODOLPHE.

Non, mademoiselle.

ZÉPHIRINE.

Vous voudriez peut-être seulement jouer l'ours dans les Chasseurs et la Laitière?

RODOLPHE.

Mademoiselle.....

ZÉPHIRINE.

Un des amis de maman a cet emploi-là; il ne vous le cédera pas.

RODOLPHE.

Mademoiselle, je ne veux rien jouer, rien jouer du tout; entendez-vous?

ZÉPHIRINE.

Pas possible! Qu'est-ce que vous feriez donc?

RODOLPHE.

Ce que je ferois? parbleu, je ferois ce que je suis, le capitaine Rodolphe Kriegschenmahl.

ZÉPHIRINE.

Voilà qui est bien; ma mère est aussi la signora Fantastici; moi, Zéphirine Fantastici; mais il faut bien être bon à quelque chose. Mon emploi, c'est celui des jeunes premières; et vous, monsieur, le croiriez-vous? je pense assez bien de vous, pour vous donner le rôle de Renaud dans Armide.

LICIDAS.

Ah, Zéphirine! y pensez-vous? c'est le mien.

ZÉPHIRINE.

Laissez faire, laissez faire; il faut attirer les débutans. Le rôle vous reviendra.

RODOLPHE.

Renaud et Armide, qu'est-ce que c'est que cela? N'y a-t-il pas quelqu'un que cela regarde dans notre société? Je ne veux choquer personne.

ZÉPHIRINE.

Non, je vous l'assure; soyez tranquille. Mais voyons; essayez.

RODOLPHE.

Cet enfant m'amuse; je veux bien jouer avec elle.

ZÉPHIRINE.

Otez vos grosses bottes.

RODOLPHE.

Je ne les quitte jamais, pas même la nuit.

ZÉPHIRINE.

Otez-les toujours.

RODOLPHE.

Je le veux bien; mais j'aurai froid à la jambe.

ZÉPHIRINE.

Otez votre sabre.

RODOLPHE.

Mademoiselle !.....

ZÉPHIRINE.

Vous le reprendrez.

RODOLPHE.

A la bonne heure. On peut quitter son sabre pour badiner.

ZÉPHIRINE.

Je voudrois que vous pussiez raser vos moustaches.

RODOLPHE.

Ah! cela non, par exemple; c'est contre l'ordonnance.

ZÉPHIRINE.

Mais quand il faudra que je vous mette une couronne de roses sur la tête, comment cela ira-t-il avec vos moustaches?

RODOLPHE.

Oh! c'est vrai, que cela ira mal, et cependant j'aime les roses : après la fumée du tabac, c'est la meilleure odeur que je connoisse.

ZÉPHIRINE.

Ayez l'air endormi.

RODOLPHE.

Je dors quelquefois, souvent même; mais je ne sais pas avoir l'air endormi. Faut-il fermer les yeux pour cela?

ZÉPHIRINE.

Oui, sans doute; je viens pour vous tuer pendant votre sommeil.

RODOLPHE.

Alors, mademoiselle, rendez-moi mon sabre; car enfin cela n'est pas juste.

ZÉPHIRINE.

Votre figure me plaît, me touche, et, prête à vous frapper, je laisse tomber le poignard.

RODOLPHE.

Ah! c'est charmant cela. Si ma figure vous plaît, puis-je vous embrasser?

ZÉPHIRINE.

Ah non!

RODOLPHE.

Tant pis.

ZÉPHIRINE.

Vous vous réveillez.

RODOLPHE.

Je suis éveillé.

ZÉPHIRINE.

Vous vous levez.

RODOLPHE.

Me voici debout.

ZÉPHIRINE.

Ah! pas comme cela. Il faut que vos mouvemens soient doux, arrondis.

RODOLPHE.

Mais mon habit est si serré que je ne puis remuer les bras que pour faire l'exercice.

ZÉPHIRINE.

L'exercice! quelle horreur! Otez votre habit et mettez mon schall à la place.

RODOLPHE.

Votre schall! qu'est-ce que cela signifie, petite sorcière?

ZÉPHIRINE.

Obéissez.

RODOLPHE.

Mais voyez donc! elle me parle comme mon général.

ZÉPHIRINE.

Je le suis, votre général. Vous êtes des nôtres.

RODOLPHE.

Moi! je ne suis pas engagé; je n'ai pas signé mon enrôlement.

ZÉPHIRINE.

Dansez avec moi; tenez le bout de ce schall. Allons, tournez.

(Rodolphe danse avec Zéphirine. Licidas les regarde en riant.)

RODOLPHE.

Mon frère, tu ris. Attends, je vais..... (Il s'embarrasse dans le schall, et tombe par terre.) Ah! maudit schall!

(La porte s'ouvre; M. et Mme de Kriegschenmahl entrent avec le Commissaire.)

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS; M. ET Mme DE KRIEGSCHENMAHL, LE COMMISSAIRE.

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Mon fils, dans quel état vous êtes! votre frère se seroit-il battu avec vous?

LICIDAS.

Non, ma mère, c'est la signora Zéphirine qui lui faisoit répéter une leçon de danse: elle étoit Armide; il étoit Renaud.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Mon fils, je n'aurois jamais cru cela de toi.

RODOLPHE.

Ni moi non plus.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Enfin tout cela va finir.

LE COMMISSAIRE.

Oui..... oui, tou... out cela va finir.

LICIDAS.

Ah! voici la signora Fantastici.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS; LA SIGNORA FANTASTICI.

ZÉPHIRINE.

Ah ma mère! je suis bien aise de te voir. Il y a ici un trouble terrible.

LA SIGNORA FANTASTICI.

Est-ce que le dénoûment approche? mais il n'est pas assez préparé. Mon cher Licidas,

présentez-moi à monsieur votre père et à madame votre mère. Je serai charmée de les connoître.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Moi ! cela me fait très-peu de plaisir.

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Et moi, madame, j'aurois souhaité que l'obscurité de notre vie nous épargnât tout ce bruit.

LA SIGNORA FANTASTICI, à Licidas.

J'entends. L'un est dans le genre brusque, comme qui diroit le Bourru bienfaisant, les emplois d'oncle et de tuteur; à l'autre, les prudes, ce sont des rôles aisés; mais l'un a un accent allemand et l'autre un accent anglois, qui font très-bien, mais très-bien.

LICIDAS.

Signora, contentez-vous des fils, et n'essayez pas d'emmener le père et la mère; cela ne se peut pas.

LA SIGNORA FANTASTICI.

Qui vous a dit que cela ne se pouvoit pas? Il ne sagit que d'arracher les hommes à leurs habitudes. Il faut leur faire sentir l'intérêt d'une vie nouvelle, l'insipidité de la leur. Il faut

réveiller leur amour-propre, exciter leur imagination, et ils sont à nous.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Allons, monsieur le Commissaire, faites votre devoir.

LE COMMISSAIRE.

Madame, je sui...is chargé....

LA SIGNORA FANTASTICI.

De quoi?

LE COMMISSAIRE.

De vous ordonner.....

LA SIGNORA FANTASTICI.

De m'ordonner! et vous tremblez..... Ce n'est pas de ce ton-là que l'on commande.

LE COMMISSAIRE.

De quitter la ville à l'instant.

LA SIGNORA FANTASTICI.

Moi! et de quel droit, je vous prie?

LE COMMISSAIRE.

Co...omment de quel droit? ne suis-je pas Commissaire du quartier?

LA SIGNORA FANTASTICI.

Oui; mais il n'y a que le bailli qui puisse accorder ou refuser une permission de séjour;

et le bailli me rend justice; il aime les arts, il aime la poésie. Prenez garde qu'il ne vous destitue pour avoir empiété sur ses droits.

LE COMMISSAIRE.

C'est vrai ce qu'elle dit, la si... ignora. C'est si triste d'être subalterne! J'espérois être nommé bailli à la dernière élection; mais la cabale m'en a em... empêché.

LA SIGNORA FANTASTICI.

Savez-vous ce qui est cause que vous n'avez pas été nommé ?

LE COMMISSAIRE.

Non; mais il m'a paru que le public en étoit in... indigné.

LA SIGNORA FANTASTICI.

Oui, une indignation calme; mais je vous dirai, moi, que c'est votre difficulté de parler qui en a été la cause.

LE COMMISSAIRE.

Oui, c'est vrai : j'ai un... un peu de difficulté à parler; mais ma mère m'a dit que cela me donnoit de la grâce.

LA SIGNORA FANTASTICI.

Madame votre mère a sûrement raison;

mais d'être bègue nuit beaucoup pour haranguer en public.

LE COMMISSAIRE.

Et que faut-il faire pour m'en co... orriger ?

LA SIGNORA FANTASTICI.

Jouer la comédie.

LE COMMISSAIRE.

Moi ! jouer la comédie !

LA SIGNORA FANTASTICI.

Un rôle de bailli.

LE COMMISSAIRE.

Un rôle de bailli !

LA SIGNORA FANTASTICI.

Deux fois par semaine, vous serez bailli pendant trois heures.

LE COMMISSAIRE.

Le conseil municipal ne s'assemble qu'u...une fois.

LA SIGNORA FANTASTICI.

Ainsi vous serez donc deux fois plus bailli sur mon théâtre que sur le vôtre.

LE COMMISSAIRE.

Porterai-je la même robe ?

LA SIGNORA FANTASTICI.

La même.

LE COMMISSAIRE.

Et l'on m'obéira ?

LA SIGNORA FANTASTICI.

Mieux qu'on ne vous obéiroit.

LE COMMISSAIRE.

Et s'il y avoit des émeutes ?

LA SIGNORA FANTASTICI.

Avec quatre vers alexandrins vous les calmeriez.

LE COMMISSAIRE.

Quatre vers a... alexandrins! cela expose-t-il la vie d'un honnête homme ?

LA SIGNORA FANTASTICI.

Pas du tout, pas même celle d'un mauvais poète.

LE COMMISSAIRE.

Mais c'est charmant cela! Deux fois par semaine, bailli; une belle robe, du pouvoir, et point de danger. Signora, je suis à vous.

LA SIGNORA FANTASTICI.

Passez de ce côté; vous, capitaine Rodolphe, vous ne quitterez pas ma fille.

RODOLPHE.

Non sûrement, signora : c'est mon Armide. Si je vais en Italie avec elle, je serai toujours Renaud, n'est-ce pas ?

LA SIGNORA FANTASTICI.

Oui, sans doute. Néanmoins vous vous prêterez quelquefois au rôle de Sacripant. Il faut être complaisant dans les troupes de société.

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Mon mari, qu'allons-nous devenir ? nos enfans vont nous quitter. Nous resterons tête à tête. Ah que c'est triste !

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Madame de Kriegschenmahl, que nous dirons-nous quand nous serons seuls ?

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Ce que nous nous sommes déjà dit, mon cher époux.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Ah! je ne le sais que trop. Essayons de fléchir la signora Fantastici. — Madame, ne m'enlevez pas mes deux fils, la consolation de ma vieillesse.

LA SIGNORA FANTASTICI.

C'est juste ; vous devez être un excellent père.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Ah! elle commence à entendre raison.

LA SIGNORA FANTASTICI.

Oui, père de comédie.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Comment, madame!

LA SIGNORA FANTASTICI.

Si vous voulez, vous ferez les pères nobles.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Les pères nobles! mais certainement. Les Kriegschenmahl sont gentilshommes de père en fils.

LA SIGNORA FANTASTICI.

Comment! vos ancêtres ont tous joué la comédie?

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Que voulez-vous dire, madame? prétendez-vous m'offenser?

LA SIGNORA FANTASTICI.

Non, assurément; mais j'emmène vos fils avec moi. Ils me plaisent; je perfectionnerai leur éducation. Le cadet jouera les héros; l'aîné les rôles tendres : l'un deviendra plus ferme, l'autre plus doux, et dans dix ans d'ici je vous les renverrai charmans.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Ah! madame, que faut-il faire pour ne pas me séparer d'eux?

LA SIGNORA FANTASTICI.

Écoutez. Je suis bonne personne: je n'aime à faire de la peine à qui que ce soit; mais je veux qu'on respecte en moi les droits de la poésie. Plus de prose, monsieur, plus de prose dans cette maison.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Quoi! madame, je ne pourrai pas commander mon dîner en prose, à madame de Kriegschenmahl?

LA SIGNORA FANTASTICI.

La poésie ne consiste pas dans les vers, mais dans l'amour des beaux-arts, dans l'enthousiasme et l'imagination qui élèvent l'âme et l'esprit. Elle proscrit tous les sentimens étroits, vulgaires, illibéraux, sous le poids desquels vous avez passé votre vie. Écoutez-moi : je veux donner une fête à une personne charmante que la maladie retient chez elle, et qui supporte ses souffrances avec un admirable courage: voilà de la poésie, par exemple, de la vraie poésie. Voulez-vous prendre un rôle

dans la pièce que nous voulons représenter devant elle?

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Y pensez-vous, madame? moi!

LA SIGNORA FANTASTICI.

On y fera le siége d'une ville.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Un siége! Et croyez-vous que ma goutte ne m'empèchera pas de monter à l'assaut?

LA SIGNORA FANTASTICI.

Nous aurons soin que les remparts soient de plein pied.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Et prendrai-je la ville?

LA SIGNORA FANTASTICI.

Sans doute.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Ah, quel plaisir pour moi, qui ai toujours été battu!

LA SIGNORA FANTASTICI.

Vous voyez bien que la comédie répare les torts du destin. Et vous, madame de Kriegschenmahl, nous vous prions d'accepter dans notre pièce le rôle d'une femme respectable.

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Et pourquoi donc respectable?

LA SIGNORA FANTASTICI.

Pardonnez, je croyois.....

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Pensez-vous donc que si l'on se paroit, l'on ne seroit pas aussi agréable qu'une autre?

LA SIGNORA FANTASTICI.

Eh bien! madame, jouez les grandes coquettes; j'abdique, et je vous les donne.

M. DE KRIEGSCHENMAHL.

Comment donc, madame de Kriegschenmahl.....

Mme DE KRIEGSCHENMAHL.

Cher époux, contenez ces transports jaloux; je serai coquette seulement dans la comédie: partout ailleurs..... vous me connoissez.

LA SIGNORA FANTASTICI.

Maintenant donc nous voilà tous contens, et nous allons célébrer dignement le triomphe de la poésie sur la prose.

FIN DE LA SIGNORA FANTASTICI.

LE MANNEQUIN,

PROVERBE DRAMATIQUE EN DEUX ACTES,

COMPOSÉ EN 1811.

PERSONNAGES.

M. le comte D'ERVILLE, gentilhomme françois.

M. DE LA MORLIÈRE, d'une famille de réfugiés établie à Berlin.

SOPHIE, sa fille.

M. Frédéric HOFFMANN, peintre allemand.

La scène est à Berlin, dans la maison de M. de La Morlière.

Nota. Le rôle de M. *de La Morlière* doit être joué avec l'accent allemand.

LE MANNEQUIN,

PROVERBE DRAMATIQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

M. DE LA MORLIÈRE ET SOPHIE.

M. DE LA MORLIÈRE.

Non, ma fille, l'amour de la patrie l'emporte sur tout dans mon cœur.

SOPHIE.

Mais, mon père, il y a cent ans que votre famille a quitté la France, et vous n'y avez jamais mis les pieds!

M. DE LA MORLIÈRE.

Ma fille, mon grand père a été forcé de se réfugier en Allemagne, à cause de la révocation de l'édit de Nantes; mais nous avons toujours

conservé le cœur françois, le sang françois, le goût françois.....

SOPHIE.

Au moins, mon père, pas tout-à-fait l'accent françois.

M. DE LA MORLIÈRE.

Quoi! parce que j'ai le malheur de prononcer quelques mots un peu durement, tu as la cruauté de me le reprocher? — C'est pour avoir vécu avec ces maudits Allemands, que j'ai perdu quelque chose de la grâce de mon langage; c'est pour cela aussi que je veux un gendre françois, qui corrigera ma prononciation, arrangera tout ici à la françoise, et me racontera ces beaux temps de Louis XIV, dont mon grand père me parloit toujours dans mon enfance.

SOPHIE.

Mais, mon père, M. le comte d'Erville, que vous voulez me donner pour mari, est l'homme du monde le moins propre à vous raconter ce qui pourroit vous intéresser à cet égard. J'aime assurément les François autant que vous; mais celui-ci n'est rien que la caricature de leurs défauts, et tout au plus celle de leurs agrémens. Il est venu à Berlin, dit-il, pour

assister aux revues de notre grand roi Frédéric. Je vous le demande, a-t-il su ce qu'il voyoit? n'a-t-il pas regardé une armée avec sa lorgnette d'opéra? A quoi pense-t-il, si ce n'est à lui? Il voyage, non pour s'instruire, mais pour se montrer. Il est d'une ignorance d'autant plus remarquable, qu'il a des phrases sur tout, et des idées sur rien. Mon père, ce n'est pas là vraiment un François, et nous avons ici des Allemands beaucoup plus dignes de porter ce nom que M. le comte d'Erville.

M. DE LA MORLIÈRE.

C'est pourtant, ma fille, un homme d'un très-grand nom.

SOPHIE.

Il ne pourroit pas entrer dans les Chapitres d'Allemagne.

M. DE LA MORLIÈRE.

Les noms de France, tu le sais, ma fille, n'ont pas les trente-deux quartiers dont les Allemands sont si fiers; mais il y a dans la noblesse françoise bien plus de brillant, d'éclat et de grâce.

SOPHIE.

De la grâce, en fait de généalogie, quelle idée! Au reste, vous aimez ce mot de grâce

extrêmement, et je conviens qu'il est le plus françois de tous. Mais trouvez-vous, en conscience, que le comte d'Erville ait de la grâce? d'abord, il n'écoute personne.

M. DE LA MORLIÈRE.

C'est que personne ne cause comme lui.

SOPHIE.

Il parle sans cesse!

M. DE LA MORLIÈRE.

Qu'avons-nous de mieux à faire que de l'entendre?

SOPHIE.

Il ne sait rien.

M. DE LA MORLIÈRE.

Il devine tout.

SOPHIE.

Le roi s'est moqué de lui l'autre jour, pour les absurdités qu'il débitoit sur l'art militaire, dont il prétend s'être occupé toute la vie.

M. DE LA MORLIÈRE.

Non, c'est en littérature qu'il est le plus fort.

SOPHIE.

En littérature! M. de Voltaire l'a tourné hier

en ridicule, pour quelques sottises qu'il a dites avec complaisance devant le plus bel esprit de France.

M. DE LA MORLIÈRE.

M. de Voltaire est certainement très-spirituel ; on ne peut pas le lui contester : mais il n'est pas un grand seigneur, et, pour être un François accompli, il faut réunir l'esprit du monde avec l'esprit littéraire.

SOPHIE.

Vous avez raison, mon père, il faut les réunir : mais suffit-il d'y prétendre ?

M. DE LA MORLIÈRE.

Tu es injuste pour M. d'Erville.

SOPHIE.

Et quand cela seroit, n'est-ce pas une bonne raison pour ne pas l'épouser ?

M. DE LA MORLIÈRE.

En France, on ne se marie que par convenance.

SOPHIE.

Comme nous sommes en Allemagne, je voudrois bien qu'il me fût permis d'y mêler un peu d'amour.

M. DE LA MORLIÈRE.

Oui, si je te laissois faire, tu épouserois ce jeune peintre, Frédéric Hoffmann, qui n'est jamais sorti de Berlin, qui ne s'entend qu'aux beaux-arts.

SOPHIE.

Frédéric est simple et naturel; il est fier et modeste tout ensemble; sa grâce est celle de tous les pays et de tous les rangs, parce qu'elle vient de la supériorité de l'esprit et de l'âme.

M. DE LA MORLIÈRE.

Il ne nous feroit pas honneur en France; et ne faut-il pas enfin retourner une fois dans nos foyers glorieusement comme nous en sommes sortis?

SOPHIE.

Quoi! mon père, vous voudriez quitter les lieux où vous êtes né?

M. DE LA MORLIÈRE.

Il est vrai que je suis né ici; mais la naissance est un accident qui ne compte pas dans la vie d'un homme : ma vraie patrie, c'est la France. La France, la France! je m'ennuie partout ailleurs.

SOPHIE.

Mais y pensez-vous, mon père, vous qui n'y avez jamais été?

M. DE LA MORLIÈRE.

J'en conviens; mais qu'est-ce que cela fait? je me figure toujours y avoir passé ma vie.

SOPHIE.

Songez donc que si j'épouse M. d'Erville, il faudra que je me sépare de vous. Tel que je vous connois, vous parlerez toujours de voyage, et vous n'en ferez point.

M. DE LA MORLIÈRE.

Il est vrai que c'est mon imagination qui voyage, et que mes pieds ont un peu la goutte. Ne me trahis pas, Sophie; à la maison j'aime assez le poêle, la bière et la pipe.

SOPHIE.

Mon père, savez-vous que ces trois choses-là sont terriblement allemandes?

M. DE LA MORLIÈRE.

Ce sont de mauvaises habitudes dont il ne faut pas parler; mais quand je te saurai en France, que je pourrai dire: ma fille, la comtesse d'Erville, me mande qu'on a donné telle pièce nouvelle, qu'il a paru tel livre, que le

roi a fait telle nomination; je me croirai où étoient mes ancêtres, et cela me rajeunira de cent ans.

SOPHIE.

Se rajeunir de cent ans, mon père, c'est comme si l'on n'avoit pas existé. A quelles chimères, hélas! vous sacrifiez votre bonheur!

M. DE LA MORLIÈRE.

M. d'Erville sera ici dans un moment; reste un peu avec nous, pour que je te fasse sentir...

SOPHIE.

Mais, mon père, vous ne savez pas une chose, c'est que je déplais beaucoup à M. d'Erville.

M. DE LA MORLIÈRE.

Comment peux-tu dire cela, ma fille? toi que j'ai élevée à la françoise, et fait instruire à l'allemande? M. d'Erville aime tant l'esprit!

SOPHIE.

Oui, le sien; mais pas celui des autres, ni surtout celui de la femme qu'il épouseroit.

M. DE LA MORLIÈRE.

Cependant tu sais qu'en France toutes les femmes sont aimables et piquantes.

SOPHIE.

Toutes, c'est beaucoup dire; mais M. d'Erville ne sauroit souffrir qu'une femme attire sur elle une partie de l'attention qu'il veut conquérir pour lui seul, et je me suis aperçue dix fois que ce que vous avez la bonté de louer dans mon entretien, ne lui seroit jamais aussi agréable que mon silence.

M. DE LA MORLIÈRE.

Folie que tout cela. Ne me tourmentez plus sur ce mariage; j'ai donné ma parole, et vous savez, ma fille, si comme Allemand, si comme François, j'y puis manquer.

SOPHIE.

Hélas! mon père, j'aperçois M. d'Erville; je vous laisse avec lui.

M. DE LA MORLIÈRE.

Reste donc, encore une fois; il est si impatient de te voir!

SOPHIE.

Impatient de me voir! ah! vous le connoissez bien.

M. DE LA MORLIÈRE.

Parle-moi franchement; crois-tu qu'il te préfère quelque femme ici ou ailleurs?

SOPHIE.

Non du tout, car il n'aime que lui; mais cette rivalité-là en vaut bien une autre, et jamais femme n'en a triomphé.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

M. DE LA MORLIÈRE ET LE COMTE D'ERVILLE.

LE COMTE.

Bonjour, mon cher beau-père; car je me plais à vous appeler ainsi; mon cœur est déjà tout à vous, comme si le lien qui doit nous unir étoit formé.

M. DE LA MORLIÈRE.

Que c'est aimable ce que vous me dites là! ces Allemands sont des années à former une liaison intime, tandis que vous je vous connois depuis quinze jours, et nous sommes déjà les meilleurs amis du monde.

LE COMTE.

Oh! cela est vrai: tout ce qui vous intéresse m'est, pour ainsi dire, personnel.

M. DE LA MORLIÈRE.

Vous avez donc eu sûrement la bonté de

recommander mon frère au ministre, pour l'emploi qu'il désiroit?

LE COMTE.

Monsieur votre frère! Est-ce que vous avez un frère?

M. DE LA MORLIÈRE.

Comment! si j'en ai un! depuis une semaine je vous ai parlé de lui chaque jour au moins deux heures.

LE COMTE.

C'est que le temps me paroît si court quand vous me parlez.....

M. DE LA MORLIÈRE.

Que vous ne m'écoutez pas. Allons, allons, laissons cela; c'est la vivacité françoise qui excuse tout: mais puisque vous ne m'avez pas entendu, je recommencerai avec plus de détails.

LE COMTE.

Oh! cela n'est pas nécessaire; je conçois..... Monsieur votre frère est Allemand.

M. DE LA MORLIÈRE.

Allemand! non, puisque je suis François; mais réfugié. Auriez-vous aussi oublié cela, par exemple? il me semble cependant que la manière dont je parle.....

LE COMTE.

Est très-agréable. Mais dites-moi, je vous prie, entendez-vous tout en françois ?

M. DE LA MORLIÈRE.

Si j'entends tout en françois ! mais je sais à peine l'allemand ; je ne le parle jamais que pour affaires.

LE COMTE.

Vous avez raison, il n'y a que le françois qui soit de bonne compagnie ; il n'est pas poli de parler les langues étrangères ; aussi moi je n'en sais pas une. Mon gouverneur vouloit me les faire apprendre, mais j'ai craint de gâter mon françois en parlant une autre langue.

M. DE LA MORLIÈRE.

Ah ! c'est bien vrai. Pour moi, je ne peux pas m'empêcher de savoir un peu l'allemand ; mais je vais tâcher de l'oublier.

LE COMTE.

Vous avez raison ; à quoi cela sert-il ?

M. DE LA MORLIÈRE.

En Allemagne cependant, c'est quelquefois commode.

LE COMTE.

Oui, cela peut se soutenir; mais moi je m'en suis toujours passé.

M. DE LA MORLIÈRE.

Je voudrois que vous me dissiez naturellement si j'ai de l'accent.

LE COMTE.

De l'accent! gascon, picard, normand?

M. DE LA MORLIÈRE.

Non, de l'accent de ce pays, de l'accent allemand enfin, puisqu'il faut le dire?

LE COMTE.

Je n'y ai pas trop fait d'attention; mais à présent que vous me le dites, il me semble bien que.....

M. DE LA MORLIÈRE.

Achevez, achevez.

LE COMTE.

Qu'il y a quelques mots que vous prononcez.....

M. DE LA MORLIÈRE.

Comment?

LE COMTE.

Un peu trop bien.

M. DE LA MORLIÈRE.

Que voulez-vous dire ?

LE COMTE.

Un peu trop fort.

M. DE LA MORLIÈRE.

Hélas ! mon Dieu, c'est bien vrai. Mon grand père m'en avertissoit toujours ; mais c'est que j'ai tant de zèle à parler le françois, que je crains toujours de ne pas le faire assez bien entendre.

LE COMTE.

Ah ! c'est tout simple ; mais quand nous aurons passé quelque temps ensemble, vous le parlerez comme moi, d'une façon légère et rapide. Le roi de Prusse, par exemple, le croiriez-vous ? le grand Frédéric ne parle pas comme un François. Ce qu'il dit est bien ; mais il n'y a pas d'aisance dans ses phrases ; il prononce lentement ; on diroit qu'il réfléchit en parlant, et cela n'a pas du tout de grâce.

M. DE LA MORLIÈRE.

Et M. de Voltaire, qui est à présent à la cour de notre roi, comment l'avez-vous trouvé ?

LE COMTE.

Si vous voulez que je vous parle franche-

ment, je ne l'ai pas fort écouté; j'étois très-empressé de raconter Paris que je venois de quitter, et dont chacun étoit curieux; et j'ai pensé que j'aurois toujours le temps de causer avec M. de Voltaire.

M. DE LA MORLIÈRE.

Cependant il part demain, à ce qu'on dit.

LE COMTE.

Ah! j'en suis fâché; mais il se fait souvent imprimer: ainsi je suis toujours à portée de le lire quand je voudrai; il n'y a que ceux qui ne font que parler dont il ne faille rien perdre. Ceux qui écrivent, on est toujours à temps de connoître leur esprit.

M. DE LA MORLIÈRE.

Et comment trouvez-vous celui de ma fille? dites-le moi naturellement.

LE COMTE.

Vous le voulez, je répondrai avec une extrême franchise; c'est mon genre, et comme il a réussi, je n'ai pas songé aux inconvéniens qu'il peut avoir. Elle est fort spirituelle, Sophie, fort spirituelle; mais elle se met trop en avant; elle fait un peu trop de bruit dans une chambre.

M. DE LA MORLIÈRE.

Ma fille a une innocente vivacité, qu croyois surtout dans le goût des François.

LE COMTE.

Oui sans doute; mais cependant moi, je ne sais si vous êtes de mon avis, mais j'aime les femmes qui parlent peu; un sourire d'approbation, d'encouragement m'est cent fois plus agréable que cette manière de tenir le dé de la conservation; et je trouve plus convenable...

M. DE LA MORLIÈRE.

Quoi, monsieur?

LE COMTE.

Votre fille est charmante, et je l'adore; je vous l'ai déjà dit; mais je ne sais, il y a quelque chose dans vos manières de plus françois que dans les siennes.

M. DE LA MORLIÈRE.

Ah! c'est tout simple, je me suis toujours plus occupé de la mère-patrie.

LE COMTE.

Vous croirez y être, quand je serai votre gendre. A propos, vous savez que mes affaires ne sont pas trop en ordre; je ne vous l'ai pas caché; j'ai d'immenses terres qui sont depuis

bien des siècles dans ma famille; mais j'ai beaucoup de dettes, ah! beaucoup.

M. DE LA MORLIÈRE.

Étoit-ce l'usage en France?

LE COMTE.

Universel.

M. DE LA MORLIÈRE.

En ce cas il faut s'y soumettre. Vous ne voulez pas cependant, je pense, ruiner ni vous ni ma fille?

LE COMTE.

Non assurément, non; c'est un vieux genre; on ne se ruine plus; on a senti que l'argent étoit nécessaire à l'élégance même, et l'on tâche d'être le plus riche qu'on peut, parce que la fortune a de la grâce.

M. DE LA MORLIÈRE.

Sans doute; mais, à mon grand regret, j'ai bien peu d'argent comptant.

LE COMTE.

Tant pis; c'est le plus agréable. Je voudrois, par exemple, que vous m'en vissiez dépenser; la façon dont je m'y prends vous plairoit.

M. DE LA MORLIÈRE.

Oui, si c'étoit le vôtre, mais le mien.....

LE COMTE.

Qu'importe pour un homme comme vous? c'est la manière qui fait tout.

M. DE LA MORLIÈRE.

Vous avez raison, je suis bien François à cet égard; vivent les manières! il n'y a que cela qui plaise. A propos, je vous ai préparé une surprise qui, je crois, vous sera agréable. Vous connoissez ce peintre allemand, Frédéric Hoffmann, qui a du talent, et qui.....

LE COMTE.

Ah! je vous entends; vous voulez que je fasse faire mon portrait pour mademoiselle votre fille: c'est bien aimable, mais j'ai prévenu vos désirs. Le voici.

M. DE LA MORLIÈRE.

Mais non, c'est celui de ma fille dont je me suis occupé.

LE COMTE.

Ah! vous avez bien raison; je le désirois beaucoup aussi, mais je n'osois pas.....

M. DE LA MORLIÈRE.

Cependant il faut plus d'assurance, à ce qu'il me semble, pour offrir son portrait, que pour recevoir celui de la femme qu'on aime.

LE COMTE, regardant son portrait.

Vous êtes bien bon.

M. DE LA MORLIÈRE.

Mais vous ne répondez pas à ce que je dis.

LE COMTE.

Pardon, j'étois distrait. Il manque à mon portrait de la physionomie; les peintres ne savent jamais la saisir.

M. DE LA MORLIÈRE.

Faites-le corriger par Frédéric, il est habile... Vous vous taisez; en seriez-vous jaloux?

LE COMTE.

Jaloux! pourquoi?

M. DE LA MORLIÈRE.

Parce qu'on dit qu'il est amoureux de ma fille.

LE COMTE.

Ah, mon Dieu! je n'y pensois pas. Il n'est pas dans mon caractère, à moi, d'être jaloux; et puis je me fie un peu à mon étoile, elle m'a toujours bien servi. — D'ailleurs, en conscience, un artiste.....

M. DE LA MORLIÈRE.

Sans doute. Cependant, il faut en convenir,

Frédéric est bien né, spirituel, et je n'ai guère vu d'Allemand qui parlât si bien le françois.

LE COMTE.

Hors de France, cela passe pour un mérite, de bien parler le françois; mais nous autres, nous sommes un peu blasés sur cet avantage. Il y a pourtant des manières de s'exprimer qui se font remarquer. Croyez-vous que mademoiselle votre fille en puisse sentir toutes les nuances?

M. DE LA MORLIÈRE.

En doutez-vous?

LE COMTE.

Elle m'écoutoit si mal hier! c'est un grand talent pour une femme que d'écouter. Vous, par exemple, vous l'avez; il y a du plaisir à vous parler.

M. DE LA MORLIÈRE.

Ah! c'est que je suis plus près que ma fille du moment où mon grand-père a quitté la France! La tradition françoise s'affoiblit à chaque génération.

LE COMTE.

Comment, à chaque génération! un mois d'absence suffit pour rouiller. Il me faudra du

temps, quand je reviendrai à Paris, pour retrouver..... pour être, enfin, tout ce qu'on doit être.

M. DE LA MORLIÈRE.

Ah! s'il en est ainsi, hâtons le mariage : dès demain, dès ce soir. Je ne voudrois pas, pour rien au monde, avoir un gendre rouillé; je sens par moi-même à quel point c'est triste. On est tout je ne sais comment, quand on ignore comme on est à Paris; on parle au hasard, on ne sait pas seulement si l'on a raison de sentir ce qu'on sent; enfin, on n'est sûr de rien.

LE COMTE.

Comptez sur moi pour vous mettre au fait.

M. DE LA MORLIÈRE.

Attendez ici, je vous prie, le peintre, qui doit vous apporter le portrait de ma fille. — Mais je vois à ma montre que je suis obligé de sortir, pour aller chez mon frère; c'est bien familier de vous laisser ainsi chez moi; mais je veux vous quitter à la françoise, sans faire des excuses. N'est-ce pas ainsi que cela se passe à Paris? (Il fait plusieurs révérences.) Ne croyez pas pourtant que j'ignore, monsieur le comte, les égards que je vous dois; mais je m'en vais sur la pointe des pieds, sans dire un mot, sans faire une

seule révérence, lestement, comme l'auroit fait mon grand-père; je veux dire comme un vrai François. Allons, allons, ne me saluez pas. Je pars. — Je suis parti.

SCÈNE III.

LE COMTE D'ERVILLE, seul.

Il appelle cela ne rien dire! J'ai cru qu'il ne sortiroit jamais, à force de me demander la permission de sortir. Cependant, tel qu'il est, je voudrois bien que sa fille lui ressemblât. C'est une petite personne trop avisée, et je n'aime point cela.

SCÈNE IV.

LE COMTE D'ERVILLE, FRÉDÉRIC.

LE COMTE.

Bonjour, monsieur Frédéric. Je suis désolé de n'avoir pas fait faire mon portrait chez vous; je suis sûr que vous auriez mieux réussi que ce M. Schiehle.... Schlihles: je ne sais comment prononcer un nom allemand.

FRÉDÉRIC.

La même chose nous arrive pour les noms françois.

LE COMTE.

Comment cela est-il possible?

FRÉDÉRIC.

Très-possible, puisque nous sommes tous des étrangers les uns pour les autres.

LE COMTE.

Des étrangers, les François! y pensez-vous?

FRÉDÉRIC.

Non en France, mais bien en Allemagne.

LE COMTE.

C'est vrai, mais cela ne peut pas durer. — Mon futur beau-père, M. de La Morlière, m'a dit que vous aviez à me remettre un portrait de sa fille, mademoiselle Sophie.

FRÉDÉRIC.

Je ne savois pas, Monsieur, qu'il fût pour vous.

LE COMTE.

Et pour qui vouliez-vous donc qu'il fût?

FRÉDÉRIC, *à part.*

Hélas! — Le voilà, Monsieur. Le trouvez-vous ressemblant?

LE COMTE.

Ressemblant! oui. — Mais fort embelli.

FRÉDÉRIC.

Je ne le croyois pas possible.

LE COMTE.

Ah ça, mon cher, par exemple, c'est de l'illusion. Elle est bien, Sophie, mais votre portrait est cent fois mieux qu'elle.

FRÉDÉRIC.

Je suis bien loin de le trouver ainsi.

LE COMTE.

C'est tout simple, vous êtes amoureux de Sophie; je le sais, le beau-père me l'a dit.

FRÉDÉRIC.

Monsieur.....

LE COMTE.

Je ne m'en fâche pas du tout, car moi je ne le suis pas. J'ai trente ans; j'ai déjà beaucoup aimé, je l'ai été beaucoup: aussi je ne me fais plus d'illusion sur rien.

FRÉDÉRIC.

Vous m'étonnez, Monsieur. Quand vous épousez une personne que tant de gens vous envient, je pensois que vous sentiez mieux votre bonheur.

LE COMTE.

Parions, Monsieur, que vous lisez beaucoup de romans; enfin, parions.

FRÉDÉRIC.

Oui, sans doute, Monsieur; mais il ne me semble pas pourtant qu'il y ait rien de bien exalté dans ce que je viens de vous dire.

LE COMTE.

Tout ce qui n'est pas dans les bornes de la raison est du roman.

FRÉDÉRIC.

Et où placez-vous les bornes de la raison?

LE COMTE.

Dans l'usage du monde. Il est convenable qu'un homme comme moi épouse une fille riche, d'une naissance moins illustre que la sienne. Si cela n'étoit pas convenable, je vous assure que je vous céderois bien volontiers mademoiselle Sophie.

FRÉDÉRIC.

Je désirerois, Monsieur, que vous voulussiez bien ne pas me parler de ce qui me touche.

LE COMTE.

Et pourquoi pas? je parle bien de moi, moi-même.

FRÉDÉRIC.

Chacun a sa manière.

LE COMTE.

C'est vrai. Je ne vous blâme pas; mais je voulois seulement vous dire que c'est le beau-père qui s'est entiché de moi, et que le mariage que je fais n'est pas du tout de mon invention. Mademoiselle Sophie a des opinions décidées sur tout; souvent elle me contredit, et ce n'est pas le moyen de me connoître: car moi je me tais, dès qu'on veut disputer; cela m'ennuie. Il faut savoir m'apprécier d'abord, ou bien renoncer à m'entendre. Le croiriez-vous? j'aime les manières angloises, la timidité angloise. Il y avoit hier chez le ministre....

FRÉDÉRIC.

Lady Berwick.

LE COMTE.

Précisément; que j'ai trouvée la plus spirituelle du monde.

FRÉDÉRIC.

Comment l'avez-vous trouvée spirituelle? elle ne dit pas un mot de françois.

LE COMTE.

Elle l'entend si bien! et puis elle a des regards...

FREDERIC.

Elle a été enchantée de vous.

LE COMTE.

J'ai cru m'en apercevoir. Je voudrois, avant de m'en aller, lui laisser une copie de ce portrait. Si vous vouliez la faire et la perfectionner d'après mes conseils....

FREDERIC.

Monsieur, si vous me permettez de conserver le portrait de mademoiselle Sophie, je ferai deux copies du vôtre, dont vous serez très-content.

LE COMTE.

Le portrait de Sophie! mais cela se peut-il? Je ne demande pas mieux, pour ma part, parce que.... Oui, j'en ferai faire un meilleur en France. Cependant, le beau-père pourroit se fâcher.

FREDERIC.

Je me charge de l'apaiser.

LE COMTE.

Mais Sophie?...

FRÉDÉRIC.

Mais la dame angloise, qui écoute si bien! qui regarde si bien!

LE COMTE.

Ah! c'est vrai, il n'est point de femme dont l'entretien, je veux dire dont le silence, ait plus de grâce. Faites comme vous l'entendrez; je veux qu'un galant homme comme vous soit content de moi. — Écoutez, il me semble que les yeux ne sont pas bien dans.....

FRÉDÉRIC.

Dans le portrait de mademoiselle Sophie?

LE COMTE.

Non, dans le mien. — Mais ne les corrigez pas d'après moi aujourd'hui; je suis abattu, je me sens triste. Il me fâche de ne pas faire un mariage d'inclination; ce n'est pas assurément que je voulusse qu'il ne fût pas de convenance; mais il seroit doux de tout réunir. Vous croyez qu'il n'y a que vous autres Allemands de mélancoliques; mais nous aussi, nous avons des momens de rêverie. Par exemple, saisissez celui-ci pour mon portrait, ce regard perdu; c'est bien, n'est-ce pas? Adieu.

SCÈNE V.

SOPHIE, FRÉDÉRIC.

SOPHIE.

Je guettois le moment où M. d'Erville seroit sorti, pour vous voir seul un instant, mon cher Frédéric.

FRÉDÉRIC.

Ah! ma Sophie, se pourroit-il que vous fussiez la femme d'un tel homme! Savez-vous qu'il ne vous aime pas?

SOPHIE.

Pensez-vous que j'aie attendu jusqu'à présent pour m'en apercevoir?

FRÉDÉRIC.

Croiriez-vous qu'il m'a laissé votre portrait, à condition que je lui fisse deux copies du sien propre?

SOPHIE.

C'est un peu fort, j'en conviens; mais enfin qu'y puis-je? mon père a donné sa parole, et rien au monde ne l'y feroit manquer.

FRÉDÉRIC.

Pouvez-vous me répondre avec cette indiffé-

rence? avez-vous déjà pris le caractère de l'homme auquel vous devez être unie? êtes-vous, comme lui, légère, insensible, et décidée par l'amour-propre, dans la plus importante circonstance de votre vie? Pardon, Sophie, pardon, ce n'est pas ainsi que je vous ai connue; mais puis-je vous parler tranquillement de mon malheur et du vôtre! Le comte d'Erville n'est par fait pour vous. Quand vous seriez indifférente à mon amour, quand vous ne conserveriez aucun regret pour celui qui vous a tant aimée, votre âme noble et profonde ne pourroit jamais être comprise par un homme de ce caractère.

SOPHIE.

Frédéric, j'ai tort de ne vous avoir pas confié mes projets. Je voulois dissimuler avec vous, jusqu'à ce que je me fusse entretenue de nouveau avec mon père; mais vos accens si vrais ont pénétré jusqu'au fond de mon cœur, et rien ne peut vous y rester caché.

FRÉDÉRIC.

Ah! de grâce, quels sont donc ces projets?

SOPHIE.

Je connois mon père; si M. d'Erville ne lui

rend pas sa parole, jamais il ne la redemandera.

FRÉDÉRIC.

Et comment espérer que ce M. d'Erville?....

SOPHIE.

J'ai essayé de lui déplaire, et j'y ai déjà, grâce au ciel! parfaitement réussi; car il ne s'agit pour cela que de lui ôter une occasion quelconque de briller. Mais comme il ne m'épouse pas parce qu'il m'aime, je ne gagne rien à me rendre désagréable à ses yeux.

FRÉDÉRIC.

Qu'espérez-vous donc?

SOPHIE.

Lui tendre un bon petit piége dans lequel il tombera.

FRÉDÉRIC.

Que dites-vous, chère Sophie! attraper un François! cela est-il jamais arrivé à un Allemand?

SOPHIE.

Rarement, j'en conviens; mais M. d'Erville est si occupé de lui-même, qu'il n'observe rien avec finesse. La vanité offre beaucoup de prise; et M. d'Erville en a tant,

que je me flatte de le gouverner à son insu par ce moyen. D'ailleurs il aime assez l'argent; et quoique ce soit pour le dépenser, c'est un goût toujours un peu vulgaire, dont on peut tirer parti pour se débarrasser de lui. Mon cher Frédéric, j'ai tant d'envie d'échapper au triste sort qui me menace, et de me conserver pour vous, que je veux tout tenter pour y parvenir.

FRÉDERIC.

Ah! Sophie, je n'ose espérer tant de bonheur.

SOPHIE.

Cher Frédéric, nous n'avons fait de mal à personne; pourquoi le sort ne nous protégeroit-il pas? Je vois venir mon père, laissez-moi seule avec lui.

SCÈNE VI.

M. DE LA MORLIÈRE, SOPHIE.

M. DE LA MORLIÈRE.

Je te croyois avec M. d'Erville.

SOPHIE.

Ah! il y a long-temps qu'il est parti. Vous figurez-vous donc qu'il pense à moi?

M. DE LA MORLIÈRE.

Mais je l'imagine, puisqu'il t'épouse.

SOPHIE.

Belle raison! Il se marie, je crois, sans songer qu'il faut être deux pour cela.

M. DE LA MORLIÈRE.

Je n'aime pas ta malveillance contre le comte d'Erville.

SOPHIE.

Mon père, je vous jure que j'ai raison.

M. DE LA MORLIÈRE.

J'en serois très-fâché; car, encore une fois, j'ai donné ma parole.

SOPHIE.

Et si je vous la faisois rendre par M. d'Erville lui-même?

M. DE LA MORLIÈRE.

Alors je serois libre; mais je vous saurois très-mauvais gré d'avoir rompu un mariage qui.....

SOPHIE.

Mon père, avant de me blâmer, daignez venir avec moi chez mon oncle; il connoît mieux M. d'Erville que vous; il vous dira.....

M. DE LA MORLIÈRE.

Ton oncle ne sait pas un mot de françois; il nous fait tous passer pour Allemands; il oublie ses ancêtres, sa patrie, enfin.....

SOPHIE.

Mon père, malgré tout cela, vous aimez beaucoup mon oncle.

M. DE LA MORLIÈRE.

C'est vrai.

SOPHIE.

Eh bien! c'est devant lui que je vous confierai l'espoir.....

M. DE LA MORLIÈRE.

Quel espoir?

SOPHIE.

Que M. d'Erville lui-même viendra vous demander en mariage votre nièce.....

M. DE LA MORLIÈRE.

Comment! ma nièce! je n'en ai pas; veux-tu me faire dire un mensonge?

SOPHIE.

Non assurément; j'aimerois mieux m'en charger moi-même.

M. DE LA MORLIÈRE.

Quoi! tu te permettrois de tromper?....

SOPHIE.

La ruse est si innocente, que vous-même vous l'approuverez.

M. DE LA MORLIÈRE.

Je voudrois savoir.....

SOPHIE.

Vous le saurez tout à l'heure; suivez-moi chez mon oncle. Je consens à vous obéir, si M. d'Erville lui-même ne vous dégage pas de votre promesse.

M. DE LA MORLIÈRE.

Allons, je veux bien te suivre; mais je n'augure rien de bon de tout ceci.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. DE LA MORLIÈRE ET SOPHIE.

M. DE LA MORLIÈRE.

Mais, ma fille, tu es folle. Je ris, j'en conviens, de ton idée : elle est plaisante; mais il est impossible qu'elle réussisse.

SOPHIE.

Vous verrez qu'elle réussira.

M. DE LA MORLIÈRE.

Quoi! M. d'Erville prendra le mannequin d'un peintre pour ma nièce?

SOPHIE.

Je le placerai derrière ce rideau, où je dessine quand Frédéric m'aide à copier votre buste.

M. DE LA MORLIÈRE.

Comment? là! Voyons. — Et qui donc est là? (il salue et Sophie aussi.) Par quel hasard as-tu

donc des visites chez toi à présent? On a peut-être entendu ce que je te disois.

SOPHIE.

Non, mon père, je vous l'assure.

M. DE LA MORLIÈRE.

Cette dame a l'air mécontente de ce que tu l'as fait attendre.

SOPHIE.

Mon père, cette dame est très-pacifique, et nous nous raccommoderons bientôt.

M. DE LA MORLIÈRE.

Madame, auriez-vous quelque chose à dire à ma fille?..... Et que diable! elle ne répond pas! — Va donc lui parler. — Tu ris! mais y penses-tu donc? à qui en as-tu?.....

SOPHIE.

Eh bien! mon père, vous voyez que M. d'Erville pourra bien s'y tromper.

M. DE LA MORLIÈRE.

Comment! c'est le mannequin!

SOPHIE.

Oui, mon père.

M. DE LA MORLIÈRE.

Oh! par exemple, c'est inconcevable. Mais

enfin, quand ma prétendue nièce ne parlera pas?

SOPHIE.

M. d'Erville prendra son silence pour de l'admiration.

M. DE LA MORLIÈRE.

Mais quand il voudra savoir s'il en est aimé?

SOPHIE.

Il fera la demande et la réponse.

M. DE LA MORLIÈRE.

Enfin s'il lui prend la main, ne sentira-t-il pas qu'elle est de carton?

SOPHIE.

Oh! c'est une autre affaire; mais la réserve de ma cousine retardera ce moment; et comme je serai toujours présente à l'entretien, j'espère mener la chose de manière que votre parole vous sera rendue, et que je pourrai disposer de mon cœur.

M. DE LA MORLIÈRE.

Allons, si mon gendre futur est dupe à ce point, il faut convenir que ce n'est pas un François; car un François est le plus pénétrant des hommes.

SOPHIE.

En conscience, mon père, voudriez-vous

donner votre fille à un homme qui lui préféreroit un mannequin?

M. DE LA MORLIÈRE.

Non assurément. Et tu crois qu'il est à ce point insensible au charme de ta conversation? Cependant madame de Sévigné, madame de La Fayette étoient des personnes, à ce que m'a dit mon grand-père.....

SOPHIE.

M. d'Erville voudroit réduire les femmes au rôle le plus nul.

M. DE LA MORLIÈRE.

C'est bien sévère, pour un homme si léger.

SOPHIE.

La vanité est, à certains égards, bien plus sévère que la vertu.

M. DE LA MORLIÈRE.

Allons, je ne m'en mêle plus. S'il vient me demander ma nièce en mariage, alors tout est dit, et tu épouseras ton peintre; sinon, tu signeras ce soir ton contrat avec M. d'Erville.

SOPHIE.

Ce soir!

M. DE LA MORLIÈRE.

Adieu.

SCÈNE II.

SOPHIE, FRÉDÉRIC.

SOPHIE.

Eh bien! mon oncle a-t-il parlé à M. d'Erville?

FRÉDÉRIC.

Oui, chère Sophie; vous ne pouvez pas vous figurer avec quelle facilité il s'est pris au piége qu'on lui tendoit. Conçoit-on qu'un homme qui vous a vue.....

SOPHIE.

Ah! trève de ménagemens, mon ami; vous ne savez pas combien vous me ravissez, en me prouvant qu'il ne m'aime pas!

FRÉDÉRIC.

Votre oncle a dit à M. d'Erville qu'il avoit une fille unique, infiniment plus riche que vous; mais qu'on ne présentoit pas dans le monde, parce qu'elle ne savoit pas parler le françois, et qu'elle étoit trop timide. — Les femmes timides me plaisent beaucoup, a-t-il dit; je suis bon, j'aime à rassurer. — Votre oncle a ajouté que votre prétendue cousine avoit vu passer à cheval M. d'Erville,

et que depuis ce temps elle en avoit la tête tournée. — La pauvre petite! a-t-il répondu; mais c'est que je monte à cheval à merveille, et d'ailleurs elle n'a vu personne..... — Il vouloit dire, personne dans ce pays qui ait de la grâce comme moi; mais la modestie l'a retenu, et j'ai cru poli d'achever sa phrase, qu'il n'a point désavouée. Votre oncle, qui déteste M. d'Erville, s'est plu à lui répéter que vous étiez si jalouse de votre cousine, que vous ne la receviez jamais que le matin, et sans la laisser voir à personne. M. d'Erville croit vous surprendre en venant ici tout à l'heure. Je lui ai dit qu'à l'instant même j'irois chercher votre cousine, et que je la conduirois dans votre cabinet. Tirons ce rideau, et ne l'ouvrez qu'à mon retour : je vous laisse le temps d'exciter la curiosité de M. d'Erville, en paroissant lui refuser de voir votre cousine. — Chère Sophie, je sens que vous souffrez comme moi d'être réduite à tromper, même celui qui vous épouse sans vous aimer; mais enfin je crois qu'il nous est permis, dans cette circonstance seulement, de quitter le rôle de dupe pour lequel nous sommes si fiers d'être faits.

SOPHIE.

Oui, cher Frédéric, vous avez deviné le mouvement de trouble que j'éprouvois; mais j'aperçois M. d'Erville, et son air confiant dissipe tous mes scrupules. Allons, faisons habilement notre rôle; aussi-bien M. d'Erville n'en joue-t-il pas un tout le jour?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS; LE COMTE D'ERVILLE.

LE COMTE, *à Frédéric.*

Allez-vous revenir avec elle?

FRÉDÉRIC.

Tout à l'heure.

LE COMTE.

Hâtez-vous; je suis d'une impatience.....

FRÉDÉRIC.

Tranquillisez-vous; vraiment vous m'intéressez.

LE COMTE.

Mon imagination se monte si facilement!

SCÈNE IV.

LE COMTE D'ERVILLE, SOPHIE.

SOPHIE.

Ah! monsieur, je vous salue; je ne vous ai pas vu de tout le jour. Êtes-vous sorti ce matin? avez-vous été au Musée? avez-vous vu les tableaux qu'on vient d'y exposer? Moi, j'en ai été ravie; il y a un ton de couleur, une exactitude de dessin, une chaleur de composition...

LE COMTE, *à part.*

Quel bavardage! — Non, mademoiselle; je me suis occupé de tout autre chose.

SOPHIE.

Et pourrois-je me flatter que mon souvenir.....

LE COMTE.

Sans doute, mademoiselle, il est bien fait pour remplir tout mon esprit; mais, je l'avoue, ma curiosité a été vivement excitée.

SOPHIE.

Et peut-on savoir à quel sujet?

LE COMTE.

On dit que vous avez une cousine très-aimable.

SOPHIE.

Aimable! elle ne dit pas un mot.

LE COMTE.

Mais elle a néanmoins un sens exquis.

SOPHIE.

Qui vous a dit cela, monsieur?

LE COMTE.

Son père d'abord, et puis un homme dont vous estimez le jugement, monsieur Frédéric.

SOPHIE.

Ah! ne voyez-vous pas qu'il auroit envie que vous renonçassiez à moi pour épouser ma cousine?

LE COMTE.

Mademoiselle, pourriez-vous croire..... D'ailleurs votre cousine ne voudroit sûrement pas.....

SOPHIE.

Qui sait?..... c'est une personne dont on fait tout ce qu'on veut, qui n'a point d'idées ni de volontés à elle: où on la pose elle reste.

LE COMTE.

Permettez-moi de vous le dire, mademoiselle, j'aime beaucoup cette docilité dans une femme.

SOPHIE.

Il faut convenir que ma cousine est docile; mais jamais vous n'auriez avec elle ce plaisir que vous appréciez sans doute au-dessus de tous les autres, celui de s'entendre et de se répondre, de se communiquer ses sentimens et ses pensées.

LE COMTE.

Je renonce à ce plaisir-là plus facilement que vous ne croyez : ce qu'il me faut avant tout, c'est être compris. D'ailleurs, je ne suis pas exigeant; je n'ai pas besoin que les autres me parlent de leurs affaires; je respecte leurs secrets.

SOPHIE.

L'indifférence sert beaucoup dans ce cas à la discrétion. Enfin, monsieur, je vois que ma cousine vous convient mieux que moi sous tous les rapports. Je me suis déjà aperçue depuis long-temps que mon oncle désiroit vous avoir pour gendre; mais ne m'obligez pas à vous faire connoître dans ma propre maison celle que vous me préférez.

LE COMTE.

Chère Sophie, je suis touché de votre peine, et je la conçois; mais le peintre allemand vous

aime tant! il est bien plus fait pour vous que moi; il est romanesque comme vous: moi je suis d'une raison parfaite; l'esprit de votre cousine ressemblera bien mieux au mien.

SOPHIE.

En êtes-vous bien sûr?

LE COMTE.

Je le serai quand je l'aurai vue.

SOPHIE.

Eh bien! monsieur, comme sa fortune est beaucoup plus considérable que la mienne...

LE COMTE.

Ah! vous dites là précisément ce qui m'empêchera de rendre à monsieur votre père sa parole.

SOPHIE, à part.

(Ah! ciel, qu'allois-je faire?) Vous êtes trop généreux, monsieur le comte; la dot considérable de ma cousine, et qui doit être payée comptant, n'est point du tout, je le pense, une raison pour que votre délicatesse vous défende de la demander en mariage; car je ne pourrois m'unir à vous qu'en étant sûre de posséder votre cœur sans partage; et si vous ne sentez pas une passion pour moi qui vous

rendît heureux dans la misère et dans la solitude, de grâce, monsieur, ne m'épousez pas, ne m'épousez pas.

LE COMTE.

La misère et la solitude, mademoiselle! mais savez-vous bien que c'est affreux? Auriez-vous, par hasard, l'idée que cela pût nous arriver? dites-le moi naturellement.

SOPHIE.

C'est une supposition qu'il faut toujours admettre quand on s'aime.

LE COMTE.

Ah! que dites-vous là? Et votre cousine fait-elle aussi cette supposition?

SOPHIE.

O mon Dieu non! c'est une personne qui..... enfin une personne dont il n'y a pas le moindre mal à dire.

LE COMTE.

C'est un témoignage d'un grand prix rendu par une rivale.

SOPHIE.

Ah! l'expression est un peu forte, et peut-être trouverez-vous par la suite que cette rivalité n'est pas si redoutable que vous croyez.

LE COMTE.

Allons, n'y mettez pas d'amertume, je vous en prie; montrez plutôt la générosité qui vous caractérise. Vous autres Allemands, vos romans sont pleins de ces sacrifices admirables...

SOPHIE.

Que vous me conseillez de faire pour vous.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS; FRÉDÉRIC.

LE COMTE.

Ah! monsieur Frédéric, la cousine de mademoiselle est-elle ici?

FRÉDÉRIC.

Oui, monsieur; elle est dans ce cabinet.

LE COMTE.

En ce cas, permettez que je la voie.

SOPHIE.

Doucement, monsieur, doucement; vous lui feriez une peur terrible si vous alliez comme cela brusquement vers elle. M. Frédéric et vous, asseyez-vous ici, et ma cousine et moi nous nous placerons sur le canapé qui est derrière ce rideau.

LE COMTE.

Vous le tirerez au moins, j'espère.

SOPHIE.

Oui, mais à condition que vous n'approcherez pas de nous.

LE COMTE.

Quelle idée!

SOPHIE.

Je le veux; m'en donnez-vous votre parole?

LE COMTE, à Frédéric.

Comme la jalousie des femmes est exigeante! je n'ai pas cessé d'en souffrir. — Eh bien! oui, mademoiselle; je me soumets à votre volonté.

SOPHIE.

J'y compte, et je reviens à l'instant.

SCÈNE VI.

LE COMTE, FRÉDÉRIC.

LE COMTE.

Avez-vous l'idée de la peine qu'éprouve cette pauvre Sophie? cela me fait mal. Je ne croyois pas, je l'avoue, qu'elle me fût attachée à ce

point. Pardon de vous le dire, à vous qui l'aimez; il n'est pas délicat à moi de vous en parler.

FRÉDÉRIC.

Monsieur, il faut supporter son sort avec courage.

LE COMTE.

Vous avez raison, d'autant plus que sûrement elle sentira votre mérite, dès qu'elle me verra décidé pour sa cousine. Dans les premiers momens elle me regrettera, cela est certain; mais vous êtes trop aimable, pour ne pas me faire oublier. D'ailleurs vous direz que je suis un ingrat, un infidèle, tout ce qu'il vous plaira : pourvu que vous m'aidiez à réussir auprès de la belle cousine, je suis content.

FRÉDÉRIC.

Je ferai mon possible, comptez-y.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS; SOPHIE.

SOPHIE, ouvrant la porte du cabinet.

Ma cousine me charge, monsieur, de vous dire qu'elle est bien impatiente de vous entendre, après avoir eu déjà le plaisir de vous voir.

LE COMTE, à Frédéric.

Ne la trouvez-vous pas bien faite? Son chapeau cache un peu son visage; mais il me semble pourtant qu'elle a le profil grec.

FRÉDÉRIC.

Tout-à-fait.

LE COMTE.

La ligne du front au nez est parfaitement droite.

FRÉDÉRIC.

Il ne s'en manque pas un cheveu.

LE COMTE.

C'est bien rare. (au mannequin.) Je ne savois pas, mademoiselle, que vous fussiez à la fenêtre quand je suis passé à cheval : si j'avois pu le prévoir, je me serois sûrement arrêté.

FRÉDÉRIC.

Ne trouvez-vous pas de bon goût qu'elle ne réponde pas?

LE COMTE.

Oui, cela suppose de l'émotion, et j'ai toujours aimé à produire cet effet-là sur les femmes.

SOPHIE.

Ma cousine me dit, monsieur, qu'elle croyoit

savoir le françois avant de vous avoir entendu; mais que votre facilité d'expression l'intimide tellement, qu'elle veut rapprendre votre langue, avant d'oser la parler avec vous.

LE COMTE.

Il est vrai que je parle si vite, que j'ai souvent embarrassé les étrangers; c'est un tort dont je n'ai pu me corriger. — Oserois-je, mademoiselle, vous adresser quelques questions que vous voudrez bien traduire en allemand à votre cousine?

SOPHIE.

Monsieur, ce que vous exigez de moi est cruel.

LE COMTE.

Ah! mademoiselle, si cela vous déplaît, j'y renonce à l'instant, et je vais.....

SOPHIE.

Non, monsieur, non, restez; je l'exige; vous serez content, je l'espère, de ma générosité.

LE COMTE.

Mademoiselle aime-t-elle la lecture?

SOPHIE.

Ma cousine dit que jusqu'à ce jour elle s'en est peu occupée.

LE COMTE, à Frédéric.

Je suis bien sûr que vous n'aimez pas cela, vous qui êtes un homme cultivé, comme on dit en Allemagne; eh bien! moi, la franchise de cette réponse me plaît. Que ma femme lise mes lettres, c'est toute la littérature que je lui demande. — Aimez-vous le dessin, mademoiselle?

SOPHIE.

Ma cousine pense qu'il n'est pas convenable à une femme de dessiner.

LE COMTE, à Frédéric.

Comprenez-vous pourquoi?

FRÉDÉRIC.

J'imagine que c'est parce qu'elle ne veut connoître que les traits de celui qu'elle aime.

LE COMTE.

Mais c'est charmant cela, c'est charmant! les dessins d'amateur m'ont toujours ennuyé; fausse prétention que tout cela. — Mademoiselle aime-t-elle la musique?

SOPHIE.

Ma cousine dit qu'elle n'a point de voix.

LE COMTE.

Tant mieux, tant mieux; mauvaise compa-

gnie que celle des musiciens ; et puis comment causer dans une chambre où l'on fait de la musique? — Mademoiselle aime-t-elle la danse?

SOPHIE.

Ma cousine dit qu'elle n'a jamais dansé, et qu'elle s'en est toujours très-bien trouvée.

LE COMTE, se levant.

C'est vraiment une femme accomplie!

SOPHIE.

Ah! il est facile de plaire par tout ce qu'on ne sait pas.

LE COMTE.

Je vous entends, mademoiselle; il vous faut de l'esprit, des talens dans une femme.

SOPHIE.

Oui, monsieur, j'en conviens.

LE COMTE.

Eh, bien! mademoiselle, je ne me soucie de rien de tout cela.

SOPHIE.

C'est bien flatteur pour ma cousine.

LE COMTE.

Ah! n'y mettez point de malice; ne faites point que j'offense cette charmante personne

dont la douceur angélique mérite tant d'amitié. Une femme, pardonnez-moi de vous le dire, une femme n'est point faite pour briller à côté de nous, pour nous effacer par son éclat. Il faut qu'elle nous soutienne, qu'elle nous console dans l'ombre.

SOPHIE.

Dans l'ombre comme à la lumière, ma cousine sera toujours la même.

LE COMTE.

Voudroit-elle me suivre en France ?

SOPHIE.

Elle dit qu'elle se trouvera toujours également bien partout où vous la placerez.

LE COMTE.

Quelle aimable complaisance!

FRÉDÉRIC.

Ne lui souhaiteriez-vous pas un peu plus de mouvement dans l'esprit ?

LE COMTE.

Un peu plus, j'en conviens ; mais Paris lui en donnera.

FRÉDÉRIC.

Paris peut faire des miracles.

LE COMTE.

Eh bien donc! il ne me reste plus qu'une question à faire à la belle cousine; mais la plus importante de toutes. Ai-je eu le bonheur de lui plaire? mademoiselle Sophie, daignez le lui demander.

(Sophie en se retournant dérange le mannequin, qui est sur le point de tomber.)

SOPHIE.

Ah ciel!

LE COMTE.

Comment donc! est-ce qu'elle se trouve mal?

FRÉDÉRIC, bas à Sophie.

Sophie, prenez garde. — Oh! non, ce n'est rien.....

SOPHIE.

Ma cousine a voulu faire effort pour vous cacher, ou plutôt pour vous avouer ce qu'elle éprouve; et son agitation étoit telle, qu'elle a failli tomber par terre.

LE COMTE.

Par terre! Ah, quelle sensibilité profonde! Il faudroit avoir un cœur de pierre pour résister à des preuves si sincères d'une affection.....

FRÉDÉRIC.

Qui ne changera jamais; j'ose vous en répondre.

LE COMTE.

Je vois venir monsieur votre père. Mademoiselle, me permettez-vous?....

SOPHIE.

Tout ce qu'il vous plaira, monsieur.

LE COMTE.

Pardon, mademoiselle; mais la sympathie des cœurs est irrésistible, vous le savez.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS; M. DE LA MORLIÈRE.

LE COMTE.

Monsieur, j'attends tout de votre bonté; je croyois aimer mademoiselle votre fille; j'avois été justement frappé de ses brillans avantages; mais je sens que ce sont les rapports de l'âme qui font le bonheur. Je suis devenu plus sérieux depuis mon séjour en Allemagne, et je pense comme les philosophes de ce pays, qu'il faut se marier par inclination.

M. DE LA MORLIÈRE.

A la bonne heure, monsieur le Comte; vous m'avez rendu ma parole; je me tiens pour libre, et ma fille aussi.

LE COMTE.

Sans doute; mais ce n'est pas tout encore; il faut que vous me prêtiez votre appui pour obtenir votre adorable nièce.

M. DE LA MORLIÈRE.

Quelle nièce?

LE COMTE.

Et ne la voyez-vous pas devant vous? Son aimable pudeur la rend immobile. Ah! de grâce, ne prolongez pas son embarras.

M. DE LA MORLIÈRE.

Mon adorable nièce est à vos ordres; emportez-la..... Je veux dire, emmenez-la quand vous voudrez.

LE COMTE.

Ah! mademoiselle. (Il s'approche du mannequin.) Ciel! qu'est-ce que je vois? un mannequin! C'est ainsi que l'on s'est joué de moi!..... Mademoiselle?

SOPHIE.

Pardonnez-moi, monsieur, d'avoir voulu

savoir si vous m'aimiez réellement; c'est la crainte de ne pas vous plaire assez qui m'a suggéré cette ruse.

LE COMTE

Et vous, monsieur, à votre âge, deviez-vous consentir à ce qu'un tel piége me fût préparé?

M. DE LA MORLIÈRE.

Je n'ai pas dû croire, monsieur, qu'un homme de votre esprit s'y laissât prendre.

LE COMTE, à Frédéric.

Et vous, monsieur?

FRÉDÉRIC.

Je suis prêt à m'expliquer avec vous.

SOPHIE.

Monsieur le Comte, ne rendez pas cruelle une simple plaisanterie. Je vous savois mauvais gré de ne pas faire cas de l'esprit des femmes, et de blâmer celles qui se font remarquer dans le monde. N'est-il pas vrai que votre talent de railler s'est exercé cent fois contre les personnes qui me ressemblent?

LE COMTE.

Je l'avoue.

SOPHIE.

Eh bien! j'ai voulu vous en montrer une

qui ne se mettoit en avant sur rien, qui ne manquoit à aucune convenance; enfin une vraie poupée de carton, tandis qu'il y en a tant de vivantes. Pardonnez-moi cette petite vengeance; et vous qui avez si souvent accablé de ridicules mon pays et ses habitans, souffrez qu'une femme allemande, sans que cela tire à conséquence pour l'avenir, ait pu vous plaisanter une fois avec quelque avantage. J'aime Frédéric, et je ne vous conviens pas: si cependant vous persistez à vouloir de moi, je ne me considère pas comme libre, et je suis prête à tenir la parole que vous avez rendue à mon père. Ainsi donc tout dépend de vous : vous êtes, je le sais, vraiment noble et généreux; je remets mon sort entre vos mains.

LE COMTE.

Mademoiselle, puisque vous vous en remettez à moi, je me conforme en tout à vos vœux; mais permettez-moi d'espérer qu'il est des femmes moins malicieuses que vous, sans être pour cela des mannequins.

FIN DU MANNEQUIN.

SAPHO,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

COMPOSÉ EN 1811.

PERSONNAGES.

SAPHO.
DIOTIME, amie de Sapho.
CLÉONE, fille de Diotime.
ALCÉE.
PHAON.
DES PRÊTRES ET DES PRÊTRESSES D'APOLLON.
DES MATELOTS.

La scène est au pied du rocher de Leucade.

SAPHO,

DRAME EN CINQ ACTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ALCÉE, DIOTIME.

ALCÉE.

Sage Diotime, vous dont la raison a servi de guide à ce génie brillant, qui étoit la gloire de la Grèce, dites-moi dans quel état est l'infortunée Sapho.

DIOTIME.

Je suis arrivée de Lesbos, hier, avec elle; vous allez bientôt la voir. Mais, hélas! quel spectacle! et reconnoîtrez-vous en elle la favorite d'Apollon, celle que la voix publique avoit nommée la dixième Muse?

ALCÉE.

Quoi! cette femme incomparable laisse pâlir sa gloire, et sa lyre ne retentit plus !

DIOTIME.

Son génie reparoît encore quelquefois ; mais, comme un éclair dans la nuit sombre, il ne sert plus qu'à révéler les tourmens de son âme. Vous qui l'avez tant aimée ; vous qui auriez pu rivaliser avec elle, comme poète, si votre amour ne vous eût pas enchaîné à son char, avec quel sentiment verrez-vous cette femme qu'un Dieu, jaloux d'Apollon, a précipitée du trône où la poésie l'avoit placée ?

ALCÉE.

Quand j'ai vu Sapho prodiguer sa tendresse à l'ingrat Phaon, j'ai souffert, parce que je l'aimois ; j'ai souffert, parce que je prévoyois les malheurs qui l'ont accablée. Pouvoit-elle régner toujours sur le cœur de cet homme, qui ne connoît point les sublimes plaisirs de la pensée, et que les vains amusemens de la jeunesse captivoient seuls tout entier ?

DIOTIME.

Il aimoit Sapho.

ALCÉE.

Sa célébrité l'avoit attiré; mais pouvoit-il exister aucune sympathie durable entre elle et lui? Oui, j'ose le dire; oui, seul, je savois entendre Sapho; seul, je pouvois goûter tous les charmes de ce langage enchanteur qui semble planer sur la vie, et qui nous en révèle les plaisirs et les peines, comme si les dieux mêmes confioient à l'homme les secrets de la terre. Elle s'est abaissée; le sort l'en a punie.

DIOTIME.

Ah! Phaon avoit tant de charmes, qu'il sembloit le modèle des héros que chante la poésie. Et, d'ailleurs, qui peut expliquer les mystères de l'imagination?

ALCÉE.

Cette imagination bizarre qui cherche le malheur, doit aisément le rencontrer, et les dieux sont justes envers Sapho, en lui ravissant les talens célestes dont elle n'a pas su faire usage.

DIOTIME.

Les dieux sont moins sévères que vous; un oracle prédit à Sapho qu'elle trouvera le repos sur le rivage de Leucade, auprès du temple

d'Apollon. Elle vient dans ces lieux pour obéir à l'oracle. Vous, prêtre de ce temple, repousserez-vous celle que vous avez tant aimée?

ALCÉE.

Non, sans doute. Puisse-t-elle rentrer dans ce sanctuaire où ses lauriers sont suspendus; où sa lyre, accordée par la main même d'Apollon, peut encore étonner l'univers!

DIOTIME.

Ah! je ne l'espère plus; elle écarte tout ce qui lui rappelle sa gloire. Ma fille seule, Cléone, à peine âgée de quinze ans, l'intéresse encore: il semble qu'elle se repose dans son entretien, et que la candeur de cet âge ait pour elle quelques charmes. Cléone est enthousiaste de son talent; depuis qu'elle vit, elle l'admire: mais la douleur de Sapho l'accable, et souvent je me reproche de la laisser témoin de cet égarement du génie, qui semble dévoiler à nos regards les plus redoutables secrets de la fatalité. Mais qui pourroit se résoudre à laisser Sapho sans appui! Alcée, vous qui l'avez aimée, vous qui pouvez vous élever à ses plus hautes pensées, ne sauriez-vous lui faire quelque bien?

ALCÉE.

Je ferai tout pour y parvenir : je dompterai le ressentiment qu'un amour dédaigné devroit m'inspirer. C'est comme prêtre d'Apollon que Sapho doit m'entendre ; c'est au nom de ce dieu que j'essaierai de rappeler dans son âme le culte des beaux-arts, cet enthousiasme de la nature, qui seul peut soulager le cœur de ses peines. Mais je vois Cléone; ah ! que ses regards sont tristes ! Faut-il que si jeune elle reçoive une impression si profonde des malheurs de cette vie?

SCÈNE II.

DIOTIME, ALCÉE, CLÉONE.

DIOTIME.

Ma fille, Sapho va-t-elle bientôt venir ?

CLÉONE.

Elle erre sur le rivage, et ses yeux sont fixés sur les flots qui baignent les bords de la Sicile.

ALCÉE.

Ne sent-elle pas le désir d'approcher du temple d'Apollon ?

CLÉONE.

On diroit qu'elle le fuit, parce qu'il lui rappelle sa gloire passée. Trois fois je l'ai vue près de ces lieux, et trois fois elle s'en est éloignée avec effroi, comme si les rayons du dieu dont elle a desservi les autels étoient pour elle un reproche.

ALCÉE.

Ah! sans doute, ils l'accusent. Sapho devoit-elle donner son cœur à un homme indigne de l'admirer?

CLÉONE.

Ils s'aimoient; pouvoient-ils ne pas s'entendre? Sapho daigne bien me parler.

ALCÉE.

Phaon aimoit Sapho, et il l'a cruellement abandonnée!

DIOTIME.

On dit qu'à la fête de Mytilène, où tu étois, Cléone, une jeune beauté frappa les regards de Phaon, et que, depuis ce temps, il résolut de s'éloigner de Sapho.

CLÉONE.

Ah! que cette jeune fille est à plaindre d'avoir causé le malheur de Sapho!

DIOTIME.

La connois-tu?

CLÉONE.

Si je la connoissois, je garderois à jamais ce funeste secret. Ah! qui voudroit être préférée à Sapho? qui ne rougiroit pas de l'être? qui ne repousseroit pas loin de soi l'hommage qu'un ingrat lui raviroit?

ALCÉE.

Jeune fille, que dis-tu? quel soupçon tu fais naître dans mon esprit!

CLÉONE.

Gardez le silence; n'abusez pas des dons qui vous révèlent les pensées des mortels.

ALCÉE.

Et tu es l'amie fidèle de Sapho?

CLÉONE.

Oui, je lui suis fidèle; oui, son génie et ses malheurs remplissent mon âme de l'admiration la plus vive. Mais que puis-je pour elle, infortunée que je suis? (à part.) Hélas! je n'ai fait que du mal à ce que j'aime.

DIOTIME.

Ne parle-t-elle point avec confiance de l'oracle qui lui promet le repos sur ces bords?

CLÉONE.

Quelquefois elle parle de repos; mais il semble toujours que ce soit le repos des morts qu'elle contemple. D'autres fois, elle attend Phaon; elle assure qu'il reviendra : la moindre barque qui sillonne les flots lui paroît annoncer son retour, et sa joie, dans de tels momens, fait plus de mal encore que n'en causoit sa douleur.

ALCÉE.

Et ne demande-t-elle pas quelquefois sa lyre? ne sent-elle pas quelquefois le besoin de relever son âme accablée, par ces divins accords qui sembloient descendre du ciel, et qui nous y reportoient avec elle?

CLÉONE.

Sa lyre est entourée de cyprès; elle l'a déposée sur un tombeau; et l'on diroit qu'elle prépare déjà le monument que la postérité doit élever à sa mémoire. Ah! quel spectacle déchirant qu'un si beau génie abaissé par le malheur!

DIOTIME.

Chère Cléone! je voudrois t'éloigner de cet objet de douleur; ce n'est pas à ton âge qu'il

faut se laisser consumer par le poison de la mélancolie.

CLÉONE.

Ah! ma mère, ne m'éloignez pas de Sapho! jamais je ne puis la quitter. Je le veux, je le dois. Vous ne savez pas ....

DIOTIME.

Que dis-tu?

CLEONE, à part.

Ciel! j'allois me trahir. (haut.) Ah! ma mère, si vous me commandiez de ne plus être auprès de Sapho, vous me déchireriez le cœur. Vous craignez pour moi l'impression de sa tristesse; ah! si je dois vivre, ne faut-il pas apprendre à souffrir? ne faut-il pas surtout apprendre à consoler ceux qu'on aime?

DIOTIME.

Mon enfant, à ton âge, il n'est pas encore temps de connoître la douleur.

CLÉONE.

Hélas! ma mère, je pourrois déjà connoître le repentir! Comment donc ne suis-je pas encore dans l'âge de faire du bien?

DIOTIME.

Ah ciel! n'est-ce pas Sapho que j'aperçois sur le rivage?

CLÉONE.

Oui, c'est elle. Je cours au-devant de ses pas.

ALCÉE.

Dieux puissans! à cette marche chancelante, à ces regards abattus, qui reconnoîtroit celle à qui la Grèce vouloit décerner une statue, dans le parvis même du temple d'Apollon! Amour, comme tu te ris des mortels et des dieux!

SCÈNE III.

SAPHO, DIOTIME, CLÉONE, ALCÉE.

SAPHO.

Les Pléiades sortent déjà du sein de la mer; le soleil disparoît, et Diane règne seule dans le ciel. Il ne viendra pas aujourd'hui; mais demain, demain, sa barque légère l'amènera dans ces lieux; il quittera les bords fortunés de la Sicile pour les rochers de l'Épire: il les quittera pour revoir son amie. Ah! c'est aussi

un beau ciel que l'amour, et l'on croit respirer un air si doux quand on est aimé !

DIOTIME.

Oui, Sapho, oui, vous devez penser ainsi, vous qui êtes si chère à vos amis.

SAPHO.

Mes amis ! où m'ont-ils conduite ? n'est-ce pas ici le temple d'Apollon ? Oui, je le vois, Cléone ; mais dois-tu m'en laisser approcher ?

CLÉONE.

Il est auprès de ce rocher de Leucade, où les dieux vous ont promis le repos.

SAPHO.

Oui, tout est là, tout : la gloire, le rocher, la mer ; la mer qui peut le ramener, qui peut aussi me recevoir dans son sein : qu'elle est bienfaisante ! et que de fois ses flots ont été les fidèles serviteurs du destin !

DIOTIME.

Ne reconnoissez-vous point Alcée, le plus constant, le plus zélé de vos amis ?

SAPHO.

Alcée ! oui, je m'en souviens ; quand les Grecs assistoient à mes chants, il daignoit quelque-

fois me répondre, et je puisois dans ses vers cette inspiration involontaire qui faisoit battre mon cœur. Alcée, c'est vous! C'est vous! mais ce n'est plus moi. Ne vous fais-je pas pitié? Ah! j'étois née pour la gloire, et je succombe à l'amour! L'univers réclamoit mon génie, et le dédain d'un seul homme a flétri le présent des dieux. Alcée! vous m'avez vue, quand Apollon se complaisoit dans les hymnes que j'adressois à l'Olympe; vous m'avez vue! vous direz ce que j'étois, et les habitans de ces contrées conserveront le souvenir de mes chants.

ALCÉE.

Que j'aime ce noble orgueil! il me remplit d'espoir. Sapho, relevez votre tête pour recevoir la couronne; relevez-vous, oubliez Phaon. Son nom est-il inscrit dans le temple de mémoire? quels sont ses exploits? quels sont ses chefs-d'œuvre? quels prodiges l'ont rendu digne de Sapho?

SAPHO.

Que dites-vous? Ne l'avez-vous donc pas vu passer, quand il triomphoit à la course de tous ses rivaux jaloux? vous n'avez donc pas entendu sa voix? Hélas! sa voix, quand il me

disoit : Sapho, je reviendrai demain? Et ne me l'a-t-il pas dit la veille de la fête de Mitylène? Il reviendra; je l'attends. Quel est donc le charme qui le retient? Cléone, tu étois à cette fête : y avoit-il une jeune fille dont la beauté pût faire oublier l'âme de Sapho? réponds-moi ; y en avoit-il une?

CLÉONE, à part.

Ah quel supplice!

SAPHO.

Tu gardes le silence! Tu as raison de ne pas accuser Phaon : tu sais, Cléone, tu sais que ce n'est pas ainsi que l'on guérit le cœur. Cela fait tant souffrir d'entendre condamner l'objet qu'on aime, même pour le mal qu'il nous a fait! Ah! je le défendrois encore contre tous, avec le reste de vie qu'il m'a laissé.

ALCÉE.

C'est aujourd'hui la fête d'Apollon; Sapho, n'y paroîtrez-vous point?

SAPHO.

Moi paroître dans une fête! Le voulez-vous? Est-ce pour rappeler aux mortels enivrés par le plaisir toute la puissance de la douleur? Voulez-vous que je sois là comme un monu-

ment funéraire, qui retrace la mort au milieu de toutes les délices de la vie ?

ALCÉE.

Non, je ne croirai jamais que vous ne puissiez pas triompher du chagrin qui vous accable. Dès que vous entendrez les premiers sons de la lyre, vous renaîtrez à cet enthousiasme sublime dont l'enchantement fait disparoître à nos regards tout ce qui ne concerne que nous-mêmes. Je vais au temple, et j'espère vous y retrouver.

(Alcée sort.)

SAPHO.

Vois-tu, Cléone ? vois-tu ?

CLÉONE.

Quoi ?

SAPHO.

Là-bas, là-bas, une barque.

CLÉONE.

Je l'entrevois à peine.

SAPHO.

Elle vient de Sicile, j'en suis sûre. A ses voiles éclatantes, je reconnois les couleurs de cette île fortunée. Phaon, Phaon, est-ce toi ? Oui, c'est toi ; oui, tu veux soulager les tourmens de mon cœur. Je te reverrai ; ce ne sera

plus une vaine chimère que tes traits ; ce ne sera plus mon imagination troublée qui seule me les peindra : tu seras là, près de moi, là.

DIOTIME.

Ah! Sapho, gardez-vous d'un espoir trop crédule : mille barques traversent les mers ; pourquoi donc celle-ci vous ramèneroit-elle Phaon ?

SAPHO.

Oui, mille barques traversent les mers ; mais celle-là fait palpiter mon cœur, et je crois à ce présage. Elle approche, elle approche ; entendez-vous cette musique harmonieuse ? Sentez-vous le parfum des orangers dont l'air est embaumé ? Ils viennent d'Italie ; et cette musique délicieuse, c'est la voix de Phaon. Diotime, allez au-devant de lui ; soyez l'amie de Sapho ; ne l'exposez pas à rendre le peuple qui s'assemble sur le rivage témoin de ses transports. Mes genoux fléchissent ; un nuage couvre mes yeux : va, Diotime, c'est lui ; va.

SCÈNE IV.

SAPHO, CLÉONE.

SAPHO.

Cléone, soutiens-moi; que tes yeux suppléent à mes yeux obscurcis; toi qui touches de si près à l'enfance, tu ne saurois me tromper.

CLÉONE.

Hélas! Sapho, hélas! ne vous fiez à personne.

SAPHO.

Que dis-tu? ne pas me fier à toi, mon enfant! Ah! toute mon âme s'abandonne à toi sans réserve. Eh bien! qui vois-tu?

CLÉONE.

Ce sont en effet des Siciliens; leur vêtement me l'annonce.

SAPHO.

Oui, sans doute; mais je n'aperçois point au milieu d'eux cette figure admirable qui semble s'élever comme celle d'un dieu parmi les mortels. Ah! Cléone, je la reconnoîtrois quand le voile de la mort couvriroit mes yeux. Où donc est-il?

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS; DIOTIME.

DIOTIME.

Phaon n'est point arrivé.

SAPHO.

Point encore aujourd'hui, mais demain.

DIOTIME.

Peut-être les hommes qui viennent de débarquer ont-ils vu Phaon en Sicile.

SAPHO.

Ils l'ont vu : qu'ils me parlent; que je les entende. Ah! s'ils l'ont vu, leur présence portera du calme dans mon cœur.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS; DEUX MATELOTS.

SAPHO.

Jeunes gens, daignerez-vous répondre aux questions d'une femme, et l'état où je suis ne vous éloignera-t-il pas de moi?

UN MATELOT.

Nous sommes prêts à vous parler, si nous pouvons vous servir en quelque chose.

SAPHO.

Vous venez de la Sicile?

LE MATELOT.

Oui, nous avons quitté ses fertiles rivages pour quelques jours, et bientôt, grâce aux dieux, nous irons les retrouver.

SAPHO.

Vous y retournerez? Ah! que vous êtes heureux! Un jeune Grec..... (à part.) Comment leur prononcer ce nom qui trahit toute ma destinée!..... Un jeune Grec n'a-t-il pas frappé vos regards?

LE MATELOT.

Nous communiquons sans cesse avec la Grèce, et ses habitans viennent souvent sur nos côtes.

SAPHO.

Oui, mais il ne ressemble à personne: quand il lève les yeux, on croit voir Apollon lançant ses traits contre le serpent; quand sa tête est baissée, c'est Adonis, penché comme une fleur dont les vents du midi brûlant courbent la tige.

DIOTIME.

Prends garde, Sapho, prends garde.

SAPHO.

Qu'ai-je dit?

LE MATELOT.

Seriez-vous l'infortunée Sapho?

SAPHO.

Étranger, d'où peux-tu me connoître?

LE MATELOT.

Ta gloire et tes malheurs retentissent en tous lieux.

SAPHO.

Eh bien! si tu me connois, réponds-moi sans que je t'interroge; épargne cette rougeur à mon front.

LE MATELOT.

Nous avons vu Phaon en Sicile.

SAPHO.

Eh bien!

LE MATELOT.

Il parloit souvent de venir en Épire.

SAPHO.

Ciel!

LE MATELOT.

Nous ignorons si c'est pour toi qu'il vouloit y porter ses pas.

SAPHO.

Vous l'ignorez! parle-t-il de Sapho?

LE MATELOT.

Une fois, dans le temple d'Apollon, il a prononcé ton nom, et nous croyons qu'il t'admire.

SAPHO.

Qu'il m'admire ! ah le cruel ! — Et que fait-il ?

LE MATELOT.

Il erre souvent dans la campagne, et ses yeux sont noyés de pleurs.

SAPHO.

Il est malheureux ! Ah Phaon ! Phaon ! ne te livre pas au repentir ! un instant de regret pourroit t'absoudre de ma mort.

LE MATELOT.

Une fois nous l'avons vu se prosterner longtemps devant une statue de Vénus, dont la rare beauté ravissoit tous les artistes d'Italie. Jeune fille, elle te ressembloit cette statue ; nous n'avons vu que toi qui pût nous la rappeler.

CLÉONE.

O ciel ! que va-t-il dire ?

SAPHO.

Tu le vois, nos âmes s'entendent ; il t'aime sans te connoître, comme je t'aime en te connoissant.

CLÉONE.

Ah dieux! cessera-t-elle de me déchirer le cœur!

SAPHO.

Va-t-il quelquefois au pied du mont Etna? contemple-t-il ses flammes? sait-il ce que c'est que la flamme, et comme elle dévore la terre et ses habitans?

LE MATELOT.

Nous ne savons rien de plus, pardonne; nous prions les dieux d'avoir pitié de tes maux.

SAPHO.

Oui, vous avez raison; laissez-moi. Faites un vœu sur les autels des dieux azurés de la mer, pour qu'ils vous ramènent en Sicile; et si Phaon vous parle de l'Épire, dites-lui que vous avez vu, assise sur le rocher, une femme qui ne craignoit point la tempête, qui bravoit l'inclémence des nuées et des flots; car, au fond de son cœur, il y avoit plus d'orages que la terre et les cieux ne peuvent en exciter.

(Sapho sort.)

CLÉONE.

Ah! ma mère, je vais suivre ses pas.

SCÈNE VII.

DIOTIME, ALCÉE.

ALCÉE.

Où donc est Sapho ?

DIOTIME.

Elle a disparu, et ma fille seule la suit. Auriez-vous quelques consolations à lui donner ?

ALCÉE.

Les prêtresses d'Apollon concourent aujourd'hui pour mériter le premier prix, et le dieu, par ma bouche, désignera celle qui est digne de commander à toutes les autres. Obtenez de Sapho de se faire entendre dans le concours ; elle remportera le prix, et sera couronnée prêtresse. Cette gloire, l'intérêt nouveau qu'elle pourra trouver dans une existence grande et paisible, la distrairont peut-être de sa douleur.

DIOTIME.

Mais pourra-t-elle, dans la situation agitée de son âme, mériter le triomphe que vous lui promettez ?

ALCÉE.

Ne connoissez-vous donc pas Sapho ? Si elle

consent à se faire entendre, elle sera plus admirable que jamais. Le désespoir même l'inspire, et le flambeau de son génie s'allume aux sombres feux du malheur. Suivons ses pas, pour la ramener avec l'aurore auprès de ce temple.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DIOTIME ET CLÉONE.

CLÉONE.

Ma mère, ma mère, écoutez-moi; il faut que mon cœur s'ouvre à vous : je ne puis supporter plus long-temps le trouble qui me poursuit. Ma mère, consolez votre enfant.

DIOTIME.

Quel est le sentiment qui t'agite ? Aurois-tu quelque secret pour ta mère ?

CLÉONE.

Oui, je vous ai caché ce que je voudrois me cacher à moi-même. Dans cette fête de Mitylène où Phaon a oublié Sapho, c'est moi, malheureuse ! c'est moi qui ai frappé ses infidèles regards.

DIOTIME.

Quoi ! tu serois la rivale de ton amie !

CLÉONE.

Le ciel m'est témoin que je n'ai rien fait pour captiver l'imagination de Phaon. J'étois avec ta sœur, à qui tu m'avois confiée; il vint m'inviter, et nous exécutâmes ensemble cette danse brillante qu'on a surnommée le *labyrinthe de Crète.* « Jeune fille, me dit-il, que tes pas sont légers! Atalante ne charmoit pas comme toi les yeux de l'amant qui cherchoit à retarder sa course. » Je l'écoutai quelques instans, car je ne le connoissois pas: il me suivit pendant toute la fête; il voulut savoir mon nom et le tien, et me déclara qu'il étoit résolu de m'unir à lui, si j'y consentois. C'est alors qu'il se nomma, et que j'appris qu'il étoit ce Phaon dont Sapho m'avoit entretenue tant de fois. Alors je lui rappelai ses liens avec elle; il rougit et baissa les yeux. Jeune fille, me dit-il, je ne puis plus l'aimer après t'avoir vue; et moi, lui répondis-je, je ne recevrai jamais les hommages de celui qui peut être infidèle à la femme la plus digne de l'admiration et de l'amour. A ces mots je l'ai quitté, et, depuis ce jour, je ne l'ai point revu.

DIOTIME.

C'est le lendemain de cette fête qu'il a quitté Sapho, et qu'il est parti pour la Sicile?

CLÉONE.

Hélas!

DIOTIME.

Et Phaon avoit-il su te plaire?

CLÉONE.

Quand je le croyois libre, quand il me demandoit de s'adresser à toi, ma mère, il me semble que j'aurois facilement compris comment il étoit cher à Sapho.

DIOTIME.

Ah! ma fille, que dis-tu? et comment as-tu pu me cacher le penchant qui naissoit pour la première fois dans ton cœur?

CLÉONE.

Je le cachois à Sapho; pouvois-je le révéler à personne? Je me flattois que ces malheureux instans seroient ensevelis dans un éternel oubli, et qu'en consacrant ma vie à Sapho, j'expierois le malheur d'avoir été la cause innocente de ses peines; mais un incident nouveau vient renverser toutes mes espérances.

DIOTIME.

De quoi s'agit-il?

CLÉONE.

Un Sicilien qui est venu sur ces bords, con-

duit par les matelots que Sapho a interrogés, vient de me rencontrer sur le rivage; il a fléchi le genou en me voyant, et m'a dit: « Cléone, car ce ne peut être que vous, Phaon doit arriver aujourd'hui de Sicile; il veut vous revoir, et mourir si vous êtes inflexible; j'ai promis de vous annoncer son arrivée: adieu. » Je suis restée comme immobile à la même place; j'ai vu Sapho de loin, sans oser m'approcher d'elle; il me sembloit que j'étois perfide envers Sapho qui m'est si chère. Aucune de mes actions n'est blâmable, du moins je le crois; mais l'innocence ne suffit pas pour tranquilliser le cœur.

DIOTIME.

Il faut, s'il se peut, cacher à Sapho l'arrivée de Phaon.

CLÉONE.

Non, c'est assez feindre : non je veux tout révéler.

DIOTIME.

Tu vas lui ravir les douceurs qu'elle a trouvées dans ton amitié : ne sais-tu pas que la générosité d'une rivale préférée rend son triomphe encore plus cruel ?

CLÉONE.

Non, tant qu'il ne s'étoit rien passé que dans mon cœur, j'ai pu taire à Sapho ces secrètes pensées, qui auroient empoisonné les consolations qu'elle puisoit dans mon attachement pour elle; mais à présent je saurois le retour de Phaon, et je le lui laisserois ignorer! Non, ne l'exigez pas; non, ma mère, je ne puis.

DIOTIME.

Attends au moins qu'Alcée ait essayé de l'engager à concourir pour être couronnée prêtresse d'Apollon. Comment pourroit-elle se faire entendre dans cette fête, si tu lui confiois le terrible secret que tu viens de me révéler?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS; ALCÉE, SAPHO.

ALCÉE.

Sapho porte ici ses pas; laissez-moi seul avec elle. Puissé-je lui rappeler sa gloire, et ranimer en elle le besoin de la voir renaître!

SCÈNE III.

ALCÉE, SAPHO.

ALCÉE.

Sapho, ne vois-tu pas l'aurore qui annonce l'arrivée de ton maître et du mien? Le char d'Apollon s'approche, incline-toi devant lui.

SAPHO.

Il vient des rives opposées à la Sicile; c'est vers le soir seulement qu'il se repose sur ce séjour de délices.

ALCÉE.

Éloigne un moment de ta pensée cette île qui renferme un amant coupable. Ce matin, à l'heure où le soleil darde ses rayons les plus ardens, les prêtresses d'Apollon se rassemblent pour choisir celle qui doit commander dans le temple. Viens te faire entendre au milieu d'elles; viens, tu l'emporteras sur toutes, et tu trouveras dans le même asile la gloire et le repos.

SAPHO.

La gloire! Alcée, j'en verrai pâlir l'éclat sans regrets; et le repos, je sais où le trouver.

ALCÉE.

Te souviens-tu de ce chant sublime dans lequel tu accusois une jeune Lesbienne de négliger ses talens, et de traverser obscurément la vie?

SAPHO.

Oui, je m'en souviens. Jeune Lesbienne, lui disois-je, veux-tu descendre sans gloire dans le tombeau? veux-tu que ton nom soit de la poussière comme tes cendres, et ne cueilleras-tu point les roses de la vallée des Muses? peux-tu dédaigner leur céleste parfum?

ALCÉE.

Comme tes regards s'animent! Sapho, je te retrouve. Courage, ma noble amie, courage; ressaisis ta lyre, et triomphe de toi-même aussi-bien que de nous.

SAPHO.

Eh bien! je vais suivre tes conseils; je vais rassembler mes cheveux épars; je vais revêtir la tunique de pourpre, cette couleur éclatante qui plaît au soleil, et réfléchit ses rayons les plus resplendissans. Prépare la couronne, Alcée; prépare-la, je la saisirai; je sens là, dans mon cœur, un présage de gloire: Apollon ne l'a jamais vainement inspiré. Réunis sur

cette rive les adorateurs d'Apollon, et je célébrerai son culte.

SCÈNE IV.

DIOTIME, CLÉONE, ALCÉE, SAPHO.

ALCÉE.

Sapho consent à concourir à la fête d'Apollon.

DIOTIME.

Ah! quelle joie!

SAPHO.

Ne prononce pas ce mot, Diotime; ne sais-tu pas qu'il porte malheur? il n'y a point de joie pour les mortels. Un instant d'illusion, un moment d'oubli dont la destinée se venge, et voilà tout.

DIOTIME.

Espère plus de ce jour; il te répond d'un long avenir.

ALCÉE.

Je vais annoncer aux prêtresses d'Apollon qu'elles seront vaincues dans la lutte; mais qu'elles le seront par le dieu même qui va parler par ta voix.

SAPHO.

Diotime, Cléone, ne m'abandonnez pas; soutenez-moi.

DIOTIME.

Je vais appeler tes esclaves; moi, qui suis fière de te servir, je reviendrai à leur tête pour te parer. Ce ne sont pas de frivoles ornemens dont nous allons te revêtir; c'est pour ajouter à la puissance de ton génie, que je veux attirer sur toi tous les regards.

SCÈNE V.

SAPHO, CLÉONE.

SAPHO.

Dis-moi, Cléone, tu étois présente à cette fète? ne peux-tu donc pas me dire si quelque objet l'a frappé?

CLÉONE.

Quand les traits d'une femme auroient un moment attiré ses regards, ce vain charme pouvoit-il jamais effacer votre souvenir?

SAPHO.

Pourquoi donc s'est-il éloigné de moi? Cléone, tu détournes les yeux, tu soupires!

CLÉONE.

Sapho, le moment approche où l'on va venir vous entendre; écartez de vous ces pénibles souvenirs.

SAPHO.

Ah! Cléone, tu n'as jamais aimé; jamais tu n'as connu l'amour; tu ne pourrois, si tu le connoissois, me parler de l'éloigner de mon cœur.

CLÉONE.

Ah! qui vous dit que je n'aie jamais connu l'amour, et que jamais surtout je n'aie su le vaincre?

SAPHO.

Que dis-tu? d'où vient que ton visage si jeune exprime déjà des sentimens profonds et contenus? Chère enfant, as-tu déjà senti les regrets, cette puissance terrible qui arme notre pensée contre nous-mêmes?

CLÉONE.

Ah! Sapho, tu me demandes si je n'ai pas de regrets! Ne t'ai-je pas vue heureuse, et l'es-tu maintenant? n'y a-t-il pas eu des jours de mon enfance dans lesquels je ne me doutois pas de l'avenir? Ma mère et toi vous remplissiez mon cœur de si douces jouissances!

J'admirois ton génie, sans savoir ce qu'il te fait souffrir, et je croyois que ton sublime langage ne coûtoit pas plus à ton âme que le parfum à la fleur.

SAPHO.

L'amour est tout à la fois la source du talent et la puissance qui le consume. Ah ! Cléone, choisis un ami fidèle, et confie-lui tes jeunes années ; ne vois que lui sur cette terre ; ne cherche point les lauriers dont j'ai pu ceindre ma tête ; ne les cherche point.

CLÉONE.

Sapho, c'est toi qui condamnes ta propre gloire !

SAPHO.

Vois l'état où je suis ; le génie des femmes est comme un arbre qui s'élève jusqu'aux nues, mais dont les foibles racines ne peuvent résister à la tempête. Cléone, Cléone, cherche un abri près de tes pénates, et loin des temples où règnent seulement la gloire et la beauté.

CLÉONE.

Ma mère revient, suivie de tes esclaves. Sapho, laisse-moi tresser tes cheveux.

SCÈNE VI.

SAPHO, CLÉONE, DIOTIME, DES ESCLAVES.

DIOTIME.

Oui, ce n'est point une rivale qui va s'occuper de tes succès.

CLÉONE.

Une rivale! non, Sapho; je puis tout te sacrifier.

SAPHO.

Ah! ne me prodiguez pas vos aimables soins. Hélas! c'est à lui seul, à lui seul que je voulois plaire. Faites seulement que l'on n'aperçoive pas le désordre de mon âme. Diotime, si mon esprit s'égare, approchez-vous de moi; rappelez-moi de quelle honte je me couvrirois aux regards de la Grèce.

DIOTIME.

Non, j'en suis sûre, tu rassembleras tes forces, et ta pensée seule règnera sur toi.

SAPHO.

Écoute, Diotime, écoute; s'il arrivoit pendant mes chants, s'il arrivoit.... ah! ne retarde pas mon bonheur! interromps l'harmonie de

ma lyre, interromps ces vaines paroles qui ne valent pas un seul de ses accens.

DIOTIME.

Sapho, Sapho, suspends donc un moment ces inquiétudes cruelles.

SAPHO.

Diotime, tu me promets..... Ah! pourquoi le demander? Mes yeux ne seront-ils pas toujours fixés sur cette mer qu'il doit traverser pour revenir? je ne vois qu'elle.

DIOTIME.

La marche s'avance.

SAPHO.

Ces vagues, Diotime; ces vagues, elles ont aussi frappé les rochers de Sicile; ne les vois-tu pas se précipiter l'une sur l'autre, comme les années qui tombent dans l'éternité? Diotime, Diotime, une de ces vagues suffit pour qu'un malheureux cesse de souffrir.

DIOTIME.

Reprends tes esprits, au nom des dieux.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS; ALCÉE, conduisant le chœur des Prêtresses.

ALCÉE.

Sapho, vous êtes appelée à concourir pour le prix qu'Apollon veut décerner aujourd'hui à celle de ses prêtresses qui honorera le plus son culte par ses chants. Faites-nous entendre ces accords qui ont ravi les contrées de la Grèce où le ciel est le plus pur et le plus serein. Sur les rives sauvages de l'Épire, nous serons capables encore d'admirer votre génie, et d'être émus par vos accens.

SAPHO.

Ah Diotime! ah Cléone! son image est devant mes yeux; comment l'écarter de ma pensée? Pourront-ils voir un autre objet que lui? Ma bouche pourra-t-elle prononcer un autre nom?

DIOTIME.

Courage, Sapho, courage; songe que la renommée de ce jour retentira dans les siècles à venir; et que ta gloire doit survivre à ton amour, comme l'âme survit à sa dépouille mortelle.

SAPHO improvise en s'accompagnant de la lyre.

« Apollon, que veux-tu de moi ? quel hymne « des mortels peut ajouter à ta splendeur ? Tes « rayons sont ta couronne, et le ciel est le « parvis de ton temple. La terre n'existe que « par toi : cette vaste mer, qui te dispute ton « empire, se glaceroit comme la mort si tu ne « la visitois pas de ta chaleur. La parure des « fleurs, la richesse des moissons, la vie même « de l'homme est ton ouvrage, et chaque étin- « celle vient de ton foyer immense.

« Le génie aussi, le génie, ô mon divin « maître ! vient de toi ; ces contrées fortunées « que tu préfères sont seules décorées par les « arts et la poésie. Cette Grèce sur laquelle ton « char s'arrête avec complaisance, c'est la lyre « d'Amphion qui a peuplé ses villes ; ce sont « les chants d'Orphée qui ont rassemblé les « hommes épars sur la terre.

« Ah ! puissance de la musique, combien « vous êtes merveilleuse ! Faut-il marcher à la « guerre, vous remplissez le cœur d'une noble « fureur ; et les dangers et la mort, loin d'ef- « frayer l'âme tremblante, satisfont les intré- « pides désirs qu'un rhythme généreux fait « naître. Mais au milieu de ces passions véhé- « mentes, quand des airs plus doux se font en-

« tendre, d'où vient cette langueur qui s'em-
« pare des sens, ce voile léger et nuageux qui
« couvre les objets à nos regards, cette inquié-
« tude de la vie qui s'apaise, et ce sentiment de
« la beauté qui nous remplit d'admiration pour
« la nature?

« De quel enchantement la créature, sem-
« blable aux dieux, ne peut-elle pas jouir sur
« la terre? Apollon, tu es le dieu du bonheur,
« et neuf sœurs, sur les marches de ton trône,
« se sont partagé les merveilles du monde. Oui,
« j'ai senti le charme de l'harmonie; oui, l'art de
« peindre a frappé mes regards; la danse légère
« a comme attiré mon âme sur ses traces fugi-
« tives; mais mon culte le plus fidèle, ô divine
« poésie! c'est toi qui l'as obtenu.

« Apollon, n'es-tu pas jaloux d'Homère? et
« n'as-tu pas quelquefois regretté d'avoir versé
« sur un mortel des dons qui l'égaloient aux
« dieux? Les guerriers qu'il a chantés ont puisé
« dans son poëme plus de gloire que dans la
« coupe même de la vie; leurs ombres er-
« rantes répètent ses chants dans les vallons
« de l'Élysée, et rêvent ainsi le charme de la
« douce et trompeuse existence. Achille ne re-
« grette point d'avoir péri dans sa jeunesse.
« Homère ne l'a-t-il pas revêtu de l'avenir? ne

« lui a-t-il pas donné des siècles sans nombre, « en échange de quelques années? O célébrité « du génie! qui pourroit te dédaigner? quelle « harmonie que celle des louanges des mortels! « quel monument que leur souvenir! est-il « une terre féconde, est-il un ciel serein qui « vaillent la joie qu'excite dans le cœur cette « imagination sublime dont la voix retentit en « nous comme celle du destin! »

ALCÉE.

Sapho, regarde les transports que tes chants ont fait naître! Sapho, reçois la couronne, et fléchis les genoux devant le Dieu qui te l'offre par ma main.

(Il place une couronne de laurier sur la tête de Sapho.)

DIOTIME.

Ah! que de tristesse dans les regards de Sapho! comme elle est étrangère à la gloire dont elle jouit!

CLÉONE.

Ses regards sont tournés vers la mer : qu'y voit-elle? O ciel! Phaon approcheroit-il de ces bords?

ALCÉE.

Sapho, reprends ta lyre, et, selon l'antique usage, remercie les dieux du nouveau bienfait qu'ils viennent de t'accorder.

SAPHO.

« Oui, je les remercie. Mais de quoi ? Le bonheur n'a point approché de mon âme. Apollon « ne sauroit l'accorder ; c'est le Dieu de la mer « qui peut ramener le calme dans mon cœur. « Apollon, tu ne donnes qu'un vain laurier ; « et lui, ce dieu des ondes, ne peut-il pas conduire une barque dans le port ? C'est lui que « j'adore ; c'est lui dont je veux être la prêtresse. « N'a-t-il pas un palais dans le sein de la mer ? « qu'il m'y donne un asile, et là je charmerai « par mes chants les Naïades étonnées. Froides « Muses, qui n'avez pas su me rendre chère à ce « que j'aime, quel culte voulez-vous de moi ? »

DIOTIME.

Sapho, que dites-vous ?

ALCÉE.

En blasphémant le Dieu qui vient de te couronner, sais-tu donc à quels malheurs tu t'exposes ?

SAPHO.

Les mortels et les dieux ne sont-ils pas sortis d'une même tige ?

ALCÉE.

A qui dois-tu ton génie ?

SAPHO.

A cette âme qui me dévore, à l'amour, au malheur! Fatal présent que ce génie, qui semble, comme le vautour de Prométhée, s'acharner sur mon cœur! — O Vénus! divinité plus douce que celle que j'ai servie, c'est à toi, c'est à toi désormais que je veux me consacrer; tes timides colombes me tiendront lieu de l'aigle qui contemploit avec moi le soleil. Tu es la déesse de la beauté, tu es la déesse de celui que j'aime; tu plaindras ma foiblesse, tu m'aideras à plaire à celui que mes inutiles talens n'ont pu captiver. — Vénus est sortie du sein de l'onde, et c'est dans l'onde aussi que j'espère me plonger. — Prêtre d'Apollon, reprenez votre couronne; (elle ôte sa couronne.) à peine a-t-elle touché ma tête, qu'un froid mortel a parcouru mes veines: c'étoit comme victime que je me sentois couronner..... Ah! loin de lui, que voulois-je faire? à quoi voulois-je prétendre? pourquoi m'approcher du Dieu du jour? c'est la nuit qui me protége; c'est elle qui couvre d'un voile tous les objets de la nature, et ne laisse que lui dans mon cœur. Adieu, ma lyre; adieu, soleil; adieu, toutes les fleurs de la vie. — Pourquoi m'avez-vous exposée aux regards? ne saviez-vous pas que ma raison étoit troublée,

et ne valoit-il pas mieux me laisser descendre dans les abîmes, où j'aurois emporté ma gloire, que de montrer à tous les regards ma honte et ma foiblesse? Vous l'avez voulu; c'en est fait. Adieu.

(Elle sort.)

DIOTIME.

Trop malheureuse Sapho!

ALCÉE.

Ah! quelle funeste issue d'un jour qui avoit commencé sous de si brillans auspices! Allons dissiper, par nos sacrifices, la douleur que ressent le dieu de l'harmonie, de se voir méconnu par celle qu'il préféroit à tous les mortels.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCENE I.

CLÉONE, seule.

Sapho va venir présenter son offrande à Vénus, et l'interroger sur le nom de sa rivale. Il faut qu'elle la connoisse; il faut que la prêtresse apprenne de moi le nom qu'elle doit prononcer. Je ne puis me résoudre à me révéler moi-même à Sapho; mais aussi je ne puis consentir à ce qu'elle ignore plus long-temps mon crime involontaire. O Vénus!.... Ciel! que vois-je? c'est Phaon!

SCÈNE II.

PHAON et CLÉONE.

PHAON.

Ah! Cléone, est-ce vous?

CLÉONE.

Phaon, avez-vous vu Sapho?

PHAON.

Elle ignore mon arrivée, et j'espère la lui cacher.

CLÉONE.

Et pensez-vous que je puisse me prêter à cette indigne ruse ?

PHAON.

Je ne veux pas renouveler sa douleur en la voyant.

CLÉONE.

C'est votre repos que vous ménagez ; ce n'est pas le sien.

PHAON.

Je ne puis penser qu'à vous désormais.

CLÉONE.

Ne m'offensez pas par vos perfides hommages. Celui qui fut cruel envers Sapho, seroit impitoyable envers Cléone, si cette foible fille l'écoutoit.

PHAON.

Je t'aime !

CLÉONE.

N'aimiez-vous pas Sapho ?

PHAON.

Elle étonnoit mon esprit ; elle enflammoit ma pensée.

CLÉONE.

Qui croit avoir aimé, alors qu'il n'aime plus? Rappelez-vous vos promesses; elles seules sont les fidèles témoins du passé.

(Elle s'éloigne.)

PHAON.

Cléone, vous me quittez!

CLÉONE.

Pour toujours.

PHAON.

Ce rocher peut donner la mort.

CLÉONE.

C'est là que Sapho la cherche.

PHAON.

C'est là que je la trouverai.

CLÉONE.

O ciel! éloignez-vous; Sapho s'avance, appuyée sur ma mère. Dans quel état vous avez réduit une des merveilles du monde! ah! je ne puis la contempler sans vous haïr.

PHAON.

Vous me haïssez, Cléone!

CLÉONE.

Je le dois. — Le temple de Vénus s'ouvre. Adieu.

PHAON.

C'est toi-même que tu vas adorer, sous les traits de la déesse.

CLÉONE.

Toutes les femmes de la Grèce ont reçu de Vénus quelques dons : Apollon n'en a préféré qu'une seule. Adieu, Phaon. Sapho s'approche; dérobez-vous à ses regards. Ah ciel! je n'ai point encore la force de lui parler.

SCÈNE III.

DIOTIME ET SAPHO.

SAPHO.

Quoi! c'est aux yeux de toute la Grèce que j'ai trahi mon désespoir! Ah! Diotime, deviez-vous m'exposer à cet affront? Peut-être que, parmi ceux qui m'écoutoient, il en est qui raconteront ma honte à Phaon; peut-être il en est qui se plairont à faire de ce jour un trophée pour ma rivale.

DIOTIME.

Eh! qui la connoît, cette rivale? qui pourroit t'humilier devant elle? Jamais, Sapho, jamais ta gloire ne peut t'abandonner. La

renommée sera la divinité tutélaire qui te protégera toujours.

SAPHO.

Il faut que je la connoisse enfin, cette rivale. Vénus me la désignera. (Elle se met à genoux devant le portique du temple de Vénus.) O Vénus! toi qui as pitié des femmes, réponds à ma prière, et tire-moi de l'obscurité profonde qui m'environne. J'ai trop long-temps interrogé le prophétique Apollon, et ses oracles ne m'ont appris que les secrets de la poésie. Que m'importent à présent ces secrets? ils peuvent révéler la pensée des dieux sur l'univers; mais toi, tu sais les secrets du cœur, et ce sont ceux-là que je te demande. — Tendre Vénus, réponds-moi : quelle est la beauté qui m'a fait oublier de Phaon? Est-ce la jeune Mélanthée, qui porte sur ses épaules un carquois, et qui rivalise avec Diane, ton ennemie, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers? Est-ce Atthis, qui méprise l'art de plaire, et veut, comme Minerve, que sa beauté serve seulement à ramener tous les cœurs au culte de la vertu? Est ce Clymène, habile à chanter et à jouer de la cithare? Apollon un moment parut la distinguer; mais bientôt j'attirai sur moi tous ses feux. Une seule, parmi les Lesbiennes, te

ressemble, ô Vénus! et pourroit me faire oublier; c'est Cléone : mais elle m'aime, et jamais elle n'auroit pu me tromper; non, jamais.

UNE VOIX, sortant du temple de Vénus.

Sapho, c'est elle; oui, c'est Cléone que Phaon t'a préférée.

SAPHO.

Ah ciel! qu'ai-je entendu, Diotime?

DIOTIME.

Sapho, plaignez ma fille plus que vous.

SAPHO.

L'amitié m'auroit trahie comme l'amour! O mer! ce n'est pas assez de tes vagues pour m'ensevelir; que la terre aussi s'entr'ouvre; que tout ce qui donne la mort vienne à mon secours. Ah! divinités funestes, qui vous a permis de donner la vie à ce prix? qui vous l'a permis, justes dieux?

SCÈNE IV.

DIOTIME, CLÉONE, SAPHO.

CLÉONE.

Sapho, j'entends vos cris; Sapho, je me prosterne à vos pieds.

SAPHO.

Retirez-vous, Cléone; retirez-vous : je vous aimois.

CLÉONE.

Ah! je n'ai point méconnu ce bonheur et cette gloire; j'en atteste ma mère, serment aussi sacré que celui par lequel on prend les dieux à témoin : je ne vous ai point offensée. Ni mes paroles, ni mes regards n'ont attiré le cœur de Phaon.

SAPHO.

Si tu n'as rien fait pour lui plaire, il en est mille fois plus coupable. Malheureuse! il faut que j'accuse ou mon amant, ou l'amie que je chérissois comme ma fille; ou plutôt il faut arracher ma tendresse à tous les deux. Oh! comme déjà mon cœur est libre de la vie! comme tous les liens se brisent! ô mort! tu n'as déjà plus rien à prendre; le malheur qui

t'a devancée a déjà préparé ton œuvre sombre, et d'un foible coup tu peux l'achever.

CLÉONE.

Phaon est arrivé : tu vas le voir.

SAPHO.

Phaon est ici ! mes genoux fléchissent; un nuage couvre mes yeux. Oh ! si ce nuage m'empèchoit de voir ses traits ! Apollon, que j'ai ce matin offensé, Apollon, voudrois-tu me ravir ta lumière ! Oh ! quelques rayons encore pour voir Phaon, et puis après, la nuit éternelle !

CLÉONE.

Généreuse Sapho !

DIOTIME.

Ciel ! qui porte ici ses pas ? c'est Phaon.

SAPHO.

Oui, je le vois, Diotime; il vient. — Diotime, dis-moi, sommes-nous dans l'Élysée? Est-ce son ombre? et dois-je, comme Didon indignée, me détourner de lui en montrant ma blessure?

DIOTIME.

Reste, reste, Sapho; peut-être connoît-il le repentir.

CLÉONE.

Oh! quel moment pour tous trois!

SCÈNE V.

DIOTIME, CLÉONE, SAPHO, PHAON.

PHAON.

Sapho, c'est un coupable qui plie les genoux devant toi, comme devant l'autel des dieux.

SAPHO.

Une femme trahie peut pardonner au parjure; les dieux ne l'absoudront jamais.

PHAON.

Ils savent cependant quel est le pouvoir du destin.

SAPHO.

L'infortunée qui te parle a ressenti les coups que ta main a conduits.

PHAON.

Ah! crois-tu donc avoir seule souffert?

SAPHO.

Seule je n'étois pas coupable.

PHAON.

Ta conscience du moins t'offroit un asile.

SAPHO.

Je n'en avois plus que dans ton cœur.

PHAON.

Sais-tu quelle est celle que j'ai le malheur d'aimer?

SAPHO.

Celle qui fut mon amie, et que j'aimois comme ma fille.

PHAON.

Elle me dédaigne, parce qu'elle t'admire; elle me repousse loin d'elle. Phaon aussi connoît le malheur de n'être pas aimé de ce qu'il aime.

SAPHO.

Cruel! est-ce Sapho dont tu demandes la pitié?

PHAON.

Je ne l'espère pas.

SAPHO.

Tu pourras l'obtenir, si jamais un instant tu souffres autant que moi. Cléone, c'en est fait, je l'ai revu, et il est resté absent. Oh! rendez-moi ma folie; rendez-moi ce que j'attendois, ce que je n'attends plus. Cléone, vous êtes libre; vous pouvez vous unir à Phaon.

CLÉONE.

Je déclare devant lui que je me voue à votre sort; que jamais, jamais, je ne goûterai aucun bonheur, tant que vous serez à plaindre, et que je ne puis estimer l'homme qui, aimé de vous, peut vous oublier.

SAPHO.

Prends garde, Cléone, prends garde: tu veux me rendre odieuse à Phaon; il m'oublioit, mais il ne me haïssoit pas. Oh! prends garde.

PHAON.

Ce n'est pas toi que je punirai, Sapho; c'est moi. Adieu, Sapho.

SCÈNE VI.

DIOTIME, SAPHO, CLÉONE.

SAPHO.

Il part, je ne le reverrai plus. Cependant il étoit là; ce n'étoit pas mon imagination seule qui me peignoit ses traits. Cléone, Cléone, rappelle-le. Oui, j'aime mieux devoir sa présence à celle qu'il aime, que de ne plus le voir. Cléone, quand tu seras unie à lui, ne peux-tu pas me prendre pour ton esclave? Il en est

qui doivent jouer du luth et de la lyre; il me reste assez de ce talent que j'ai perdu pour remplir une place obscure auprès de toi. Alors je le verrai passer quand il te donnera la main pour aller à quelque fête. Je le verrai, Cléone, et je te bénirai de l'avoir permis.

CLÉONE.

Ah! ma mère, se peut-il que j'entende de semblables paroles!

DIOTIME.

Sapho, ne déchirez pas le cœur de ma fille; vous le voyez, elle ne peut résister aux émotions violentes que votre génie vous donne la force de supporter, et je la vois prête à expirer sur mon sein.

SAPHO.

Ah! de quoi se plaint-elle? a-t-elle le droit de verser des larmes, elle qu'il aime! et peux-tu me demander ma pitié pour l'heureuse femme que Phaon a préférée? Ah! la pitié! c'est à moi qu'elle est due; cependant je ne la demande plus. Cléone, adieu.

CLÉONE.

Sapho, refuses-tu le bras de Cléone?

SAPHO.

Cléone, Cléone! laisse-moi dans cet instant me retirer avec Diotime; j'accepterai ton appui ce soir pour monter sur le rocher : oui, ce soir, je t'en donne ma foi.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

DIOTIME, SAPHO.

SAPHO.

Tu l'as vu prêt à se précipiter dans la mer ?

DIOTIME.

Je passois avec ma fille, et mes cris l'ont retenu.

SAPHO.

Oui, les cris de ta fille.

DIOTIME.

Cléone s'est détournée de lui, et il n'a pas obtenu un seul mot de sa bouche.

SAPHO.

Oui, mais elle étoit pâle ; il a pu voir son beau visage décoloré par la terreur.

DIOTIME.

Pouvoit-elle le voir périr sans être émue ?

Elle s'est éloignée; et, dans cet instant, Phaon s'est approché de moi; il m'a parlé de Cléone, et j'ai confirmé le refus qu'elle avoit prononcé le matin.

SAPHO.

Ah! c'est trop, beaucoup trop de sacrifices pour une simple femme; il est temps de rendre le bonheur à tous. Diotime, allez trouver Phaon, et priez-le de ma part de venir ici me parler.

DIOTIME.

Phaon!

SAPHO.

Ne crains pas que ton amie s'abaisse devant celui qui l'a dédaignée. Tu peux le faire venir, tu le peux.

DIOTIME.

Il suffit : je t'en crois.

SCÈNE II.

SAPHO, *seule*.

Oh! que le sacrifice de soi-même est douloureux! D'où vient qu'il en coûte tant de renoncer à ce phantôme qu'on a poursuivi, à ce bonheur qui a fui devant nous, comme les feux qui égarent le voyageur dans le désert? C'en

est fait, cette lueur doit s'éteindre, et avec elle toutes les flammes de la vie. Ah! Phaon! Phaon! pourquoi t'ai-je donné mon âme? Ah! je voudrois me posséder moi-même: mais les dieux m'ont fait le jouet de l'amour.

SCÈNE III.

PHAON, SAPHO.

SAPHO.

Phaon, tu ne peux vivre sans Cléone?.... Phaon, pourquoi ne me réponds-tu pas? Le silence en apprend autant que les paroles; mais il exprime plus de dédain.

PHAON.

Pourquoi te répéterois-je ce que tu ne peux ignorer?

SAPHO.

Je veux ton bonheur; je le veux aux dépens de ma vie; mais je ne suis pas encore parfaitement généreuse, puisque j'ai besoin que tu me demandes le sacrifice que je veux faire.

PHAON.

Et que peut ta générosité même dans l'état où je suis?

SAPHO.

Je saurai déterminer Cléone à s'unir avec toi.

PHAON.

Tu le peux, Sapho.

SAPHO.

Je te peindrai tel que je te vois, et je lui ferai partager ce que je sens.

PHAON.

Il est vrai, Sapho, que nul mortel ne résiste à ton éloquence.

SAPHO.

Nul mortel! ah Phaon!

PHAON.

Plains un ingrat; ne l'accable pas.

SAPHO.

Eh bien! veux-tu tenir Cléone de ma main?

PHAON.

Ah! je serois un barbare.

SAPHO.

Tu l'étois quand tu pus m'oublier.

PHAON.

L'excès de mon infortune du moins peut expier ma faute.

SAPHO.

Non, je te pardonnerai, si c'est à moi que tu dois ton bonheur.

PHAON.

Tu me pardonneras; mais que deviendras-tu ?

SAPHO.

Mon sort ne peut être changé, et les dieux ont prononcé sur moi l'arrêt irrévocable; mais il y a des sentimens doux qui peuvent encore faire du bien à mon cœur.

PHAON.

Sapho, dispose de moi. Étonné que je suis de ne plus t'appartenir, j'aime à penser que ma destinée est encore soumise à ton pouvoir.

SAPHO.

Arrête, ne me dis rien de sensible, Phaon; il me faut de la force; il m'en faut beaucoup : ne me l'ôte pas.

PHAON.

Je me tais.

SAPHO.

Adieu, Phaon. Cléone va venir; je la verrai sans colère: elle fut élevée par moi; tu croiras retrouver dans son langage quelques traits de Sapho. Phaon, ne repousse pas ce souvenir;

il ne faut pas craindre de souffrir pour conserver quelques traces du passé.

SCÈNE IV.

SAPHO, CLÉONE.

SAPHO.

Approche de moi sans crainte; tu n'es pas coupable de mon malheur, et j'attends de toi, Cléone, une consolation puissante.

CLÉONE.

Moi! je puis vous consoler! O mon amie! parlez; combien vous me soulagez!

SAPHO.

Il faut unir ton sort à celui de Phaon.

CLÉONE.

Que dites-vous?

SAPHO.

Je l'ai promis en ton nom.

CLÉONE.

Quoi! j'hériterois de vos douleurs! Quoi! je pourrois me consacrer à celui qui vous a si cruellement traitée!

SAPHO.

Ah! pouvoit-il résister à tes charmes, à ton innocente candeur!

CLÉONE.

Le génie n'a-t-il pas aussi sa sublime innocence?

SAPHO.

L'âme de Phaon est noble et pure, malgré ses torts envers moi; je sais qu'il est digne de Cléone. J'ai passé près d'une année dans la douce persuasion qu'il étoit à moi pour toujours. Ah! Cléone, que ces instans étoient divins! Jamais je ne sortois de ma demeure sans que son bras protecteur n'appuyât mes pas chancelans. Quand je paroissois dans les fêtes solennelles de la Grèce, il étoit ému de ma gloire, et la joie qui brilloit sur son front m'apprenoit à jouir de moi-même. Un jour, j'étois dangereusement malade, et je me croyois près de traverser l'onde irrévocable; rien ne pourra te peindre, Cléone, ses soins et sa douleur: il me sauva par ses regards qui retinrent ma vie prête à s'échapper. Ah! sans doute j'aurois voulu qu'alors..... Mais qu'importe? je te le dis, Cléone, il est bon, tu dois me croire.

CLÉONE.

Il est bon, celui qui vous déchire le cœur! Ah! c'est vous, Sapho; c'est vous qui êtes admirable!

SAPHO.

Dois-je être injuste envers Phaon, parce qu'il m'a fait souffrir?

CLÉONE.

Tu peux lui pardonner. Mais moi!....

SAPHO.

Cléone, tu contempleras chaque jour ses traits ravissans. Quand le cor retentira dans les bois, tu le verras passer sur le sommet des monts, et dompter un cheval sauvage, qui frémira sous sa main. Aux jeux olympiques, il sera vainqueur; toutes les femmes de la Grèce envieront ton sort, et diront: « Voilà celle que le plus beau des mortels a préférée. »

CLÉONE.

Cet attrait passager peut-il suffire au bonheur?

SAPHO.

Penses-tu que les dieux lui aient donné ces charmes comme un simple ornement que le souffle du temps doit flétrir? C'est son âme généreuse, dont sa figure est le symbole; ce sont

ses nobles qualités qu'expriment et sa voix et son regard.

CLÉONE.

Sapho! Sapho! est-ce ainsi que tu parles de celui qui put te trahir!

SAPHO.

Ah! s'il m'abandonne, c'est que je l'ai mérité. Pouvois-je le captiver toujours, moi qui ai déjà connu les feux d'un premier hyménée? Il lui faut un cœur qui n'ait battu que pour lui. Cléone, ne refuse pas le sort d'une divinité sur la terre.

CLÉONE.

Tu le veux?

SAPHO.

Je l'exige.

CLÉONE.

Eh bien! apprends un secret que je voulois te cacher jusqu'à ma mort. Je sacrifiois Phaon à mon enthousiasme pour toi; mais je l'aimois.

SAPHO.

Tu l'aimois! tu l'aimois!

CLÉONE.

D'où vient donc ce trouble? puisque tu me commandes de le choisir pour époux, peux-tu craindre que je l'aime?

SAPHO.

Je ne puis donc avoir à ses yeux aucun avantage que tu ne possèdes? et jusqu'à mon amour, tu l'éprouves aussi, Cléone! Ah! du moins, mon malheur me reste encore; il me reste à moi seule, et c'est l'unique souvenir que tu ne puisses effacer dans son cœur.

CLÉONE.

Il en est temps encore; dis un mot, et je pars: je vais me retirer dans des lieux inconnus, et jamais Phaon ne pourra retrouver ma trace.

SAPHO.

Et ton image, peux-tu l'anéantir? Laisse-moi; je ne serai point oubliée de Phaon: c'est moi qui me retirerai dans des régions inconnues, où j'emporterai ses regrets.

SCÈNE V.

DIOTIME, CLÉONE, SAPHO.

SAPHO.

Diotime, ta fille consent à s'unir à Phaon.

DIOTIME.

Est-il vrai?

CLÉONE.

Sapho l'ordonne; l'approuves-tu?

DIOTIME.

Si votre bonheur à tous les trois peut en résulter....

SAPHO.

Oui, notre bonheur. Tu as bien dit, Diotime; chacun ne le place-t-il pas selon la hauteur de ses pensées?

DIOTIME.

Je ne m'oppose point à vos vœux.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS; PHAON.

SAPHO.

Approche, Phaon; je te donne celle qui t'est chère. N'est-il pas vrai, Cléone? c'est moi qui ai vaincu ta volonté.

CLÉONE.

Oui, sans doute; vous seule.

PHAON.

Ah Sapho!

SAPHO.

Ne crois pas, cependant, que Cléone fût insensible à ton hommage: Phaon, qui pourroit l'être! Cléone t'aimoit en secret, mais elle me sacrifioit ton amour.

PHAON.

Ah ciel!

SAPHO.

Oui, tu es bien heureux; le plus heureux des hommes. Allons préparer la fête qui couronnera ce grand jour. Toi, Diotime, préviens Alcée que je veux l'entretenir en secret quelques instans. Les époux doivent être unis à l'heure où le soleil descend dans les ondes; la mer est alors si calme et si belle! et je veux chanter ses merveilles en l'honneur de Thétis, sur le sommet de ce rocher. Phaon, c'est moi qui me chargerai de célébrer ton hymen; le permets-tu? mes vœux seront dignes de toi.

PHAON.

Ah Sapho! ton courage m'épouvante. Est-ce à moi d'accepter?....

SAPHO.

C'est à toi d'obéir. Adieu. Je vais réfléchir quelque temps sur la fin du jour. Pourquoi tous les hommes ne regardent-ils pas chacun de ces jours comme l'image de la vie? ils ne laisseroient point s'éteindre ainsi, comme une flamme agitée par le vent, le temps qui leur est donné sur la terre.

SCÈNE VII.

DIOTIME, CLÉONE, PHAON.

CLÉONE.

Ma mère, croyez-vous que son âme soit tranquille?

DIOTIME.

Elle me semble plus calme; la gloire d'un tel sacrifice la soutient.

PHAON.

Ah! Cléone, ne puis-je aussi te parler de mon bonheur?

CLÉONE.

Suivez les pas de celle de qui dépend votre destinée. Pourriez-vous être heureux, tant que nous ne sommes pas assurés de ce qui se passe au fond de son cœur?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCÈNE I.

ALCÉE, SAPHO.

ALCÉE.

Vous voulez embellir, Sapho, la fête d'un hymen qui doit vous affliger.

SAPHO.

Quand la résolution est prise, c'est dans l'excès même des sacrifices qu'on trouve de la force.

ALCÉE.

Quoi ! vous célébrerez vous-même, sur votre lyre, l'union de Cléone et de Phaon !

SAPHO.

N'y a-t-il pas des chants dans toutes les solennités de la vie ? n'a-t-on pas vu des jeux funéraires ? Pourquoi mes vers ne seroient-ils pas consacrés au bonheur de celui que j'ai tant aimé ?

ALCÉE.

Sapho, votre calme m'inquiète! je craindrois moins, si vous étiez plus agitée.

SAPHO.

Il y a toujours du calme quand il n'y a plus d'espoir.

ALCÉE.

Il vous reste un avenir si brillant et si beau!

SAPHO.

L'avenir de l'homme sur la terre est quelquefois un an, un jour, une heure; mais la gloire seule nous affranchit du temps.

ALCÉE.

Sapho, c'est moi qui dois allumer sur l'autel le flambeau de l'hymen entre Cléone et Phaon; ainsi vous l'avez ordonné: mais ma main tremblera, quand je formerai ces indissolubles nœuds.

SAPHO.

Alcée, quel est le cœur qui ne tremble pas, dès qu'il s'agit de l'irrévocable? Le mariage, la mort, causent de la terreur à nos âmes, plus mobiles encore que notre destinée. Mais ne faut-il pas que tout se fixe à la fin sur la terre? et les flambeaux n'éclairent-ils pas la pompe nuptiale, comme ils allument la flamme du bûcher?

ALCÉE.

Sapho, ton génie t'élève au-dessus du sort; mais je redoute en toi les sentimens qui peuvent troubler les lumières de ta raison.

SAPHO.

Ces sentimens ne consument que la vie; mais ce que j'ai reçu d'Apollon, l'étincelle dont il a pénétré mon âme ne peut s'éteindre, tant que mes vers subsisteront.

ALCÉE.

Ah! si, dégagée des passions terrestres, tu veux enfin te vouer à ce dieu dont tu reçus tant de bienfaits, les secrets mêmes de l'univers peuvent un jour t'être révélés.

SAPHO.

Le secret de l'univers, Alcée! c'est l'amour et la mort. Crois-tu que je ne connoisse pas l'un et l'autre?

ALCÉE.

Nous nous retrouverons, Sapho, dans ces Champs-Élysiens, dans ce séjour des ombres, où ton maître, Apollon, ne conduit jamais son char; et peut-être alors ne dédaigneras-tu pas l'hommage que je t'ai vainement offert.

SAPHO.

Alcée, je suis touchée de ta noble amitié: je

t'attendrai sur l'autre rive, car je dois t'y précéder; mais c'est à toi seul que je confie mon nom parmi les Grecs. Tu le sais, le langage des favoris des dieux n'est compris que d'un petit nombre de mortels; et le triste avantage du génie, c'est de vivre au milieu des hommes, sans pouvoir se faire entendre de la plupart d'entre eux. Toi, mon concitoyen dans la patrie des arts, apprends aux siècles futurs ce que fut Sapho, et surtout ce qu'elle pouvoit être.

ALCÉE.

Que dites-vous, Sapho? jamais votre talent n'eut plus d'éclat et de force.

SAPHO.

Le serpent a piqué la fleur; qu'importe qu'elle soit encore sur sa tige! C'en est fait; il n'y a plus de printemps pour elle: quand elle tombera, ce sera pour toujours.

SCÈNE II.

SAPHO, CLÉONE, ALCÉE.

SAPHO.

Cléone, vous êtes belle, et la couronne blanche sied à vos innocens regards.

CLÉONE.

Sapho, c'est en tremblant que je jouis du bonheur que vous m'avez donné. Hélas! puis-je ignorer ce qu'il en coûte à votre cœur?

SAPHO.

Alcée, vous allez rassembler les prêtresses qui doivent assister à la fête. Moi, je me placerai sur ce rocher, pour contempler la mer, et pour accompagner de mes accords les gémissemens de ses vagues.

ALCÉE.

Sapho, que parlez-vous de gémissemens, dans ces momens de joie?

SAPHO.

Ces heureux époux doivent-ils donc oublier qu'on peut souffrir dans ce monde? Leur sort est assez doux pour qu'on ose leur rappeler que la destinée veille et menace. De quel droit prétendroient-ils l'ignorer?

SCÈNE III.

SAPHO, CLÉONE.

SAPHO.

Eh bien !

CLÉONE.

Ne me trompe pas; ne te trompe pas toi-même : il en est temps encore; romps cet hyménée, s'il te fait trop de mal. Crois-moi, je serai heureuse de te suivre et de t'entendre. J'aime Phaon, sans le connoître : je l'aime, parce qu'il m'a préférée. Mais un autre n'auroit-il pas pu m'aimer et me plaire? tandis que toi, Sapho, toi, tu es un être unique sur la terre; et c'est un destin assez doux que de te voir et de te servir.

SAPHO.

Lève-toi, Cléone; lève-toi : le bonheur est fait pour ton âge. Je descends la montagne dont tu n'as pas encore atteint le sommet, et le vent de l'abîme se fait déjà sentir à mon cœur brûlant, comme on voit sur l'Etna les neiges et les feux se réunir, sans se réchauffer ni s'éteindre. Sois heureuse, et souviens-toi de Sapho.

CLÉONE.

Ah! tu ne me quitteras point.

SAPHO.

Si tu étois ma fille, ne faudroit-il pas que je mourusse avant toi? Comment donc te persuaderois-tu, Cléone, que je ne te quitterai pas?

CLÉONE.

Sapho, vos regards sont troublés! je ne sais quelle tristesse me saisit; le bonheur même m'effraie, comme s'il cachoit quelque terrible mystère.

SAPHO.

Ne te plains pas de ton sort, Cléone, il est beau; mais il se peut que tu éprouves quelques légères peines : pourquoi serois-tu seule exempte de la douleur?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS; DIOTIME.

DIOTIME.

Cléone, ton époux s'avance : les jeunes filles qui l'accompagnent vont poser le voile sur ta tête, et te conduire dans sa maison.

CLÉONE.

O ma mère! je vais vous quitter!

SAPHO, à part.

Heureuse fille! c'est entre son époux et sa mère que son cœur est partagé. Moi, j'ai pour mère et pour époux ce vaste océan, qui n'a jamais refusé d'asile à personne.

DIOTIME.

Sapho! mon amie! maintenant qu'un autre est chargé du destin de ma fille, je vais me consacrer à toi, et partout je te suivrai.

SAPHO.

Partout, Diotime!

DIOTIME.

Oui, ne nous séparons plus.

SAPHO.

Non, je ne conseille à personne d'unir son sort à une âme aussi agitée que la mienne.

DIOTIME.

Ton généreux sacrifice t'a rendu le calme.

SAPHO.

Sans doute, aux yeux des autres.

DIOTIME.

N'ai-je plus le droit de lire dans ton cœur?

SAPHO.

Hélas! hélas! je n'ose moi-même le sonder, et je n'y sens qu'une blessure. — O ciel! c'est Phaon. Dieux puissans! soutenez votre victime, et faites qu'elle marche d'un pas ferme à l'autel.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS; PHAON.

PHAON.

Ah Cléone! Cléone! tu vas me suivre; mais avant de te recevoir dans ma demeure, je vais au temple remercier les dieux, pour détourner la jalousie que peut faire naître en eux mon bonheur.

CLÉONE.

Phaon, ne vois-tu pas Sapho?

PHAON.

Non, je ne voyois pas celle à qui je te dois.

SAPHO.

Je n'ai donc plus que ce titre à tes yeux?

PHAON.

Ah! pardonne; mais mon trouble.....

SAPHO.

Arrête. N'épuise pas ton esprit à dissimuler

ce que je sais mieux que toi. Allons, que la fête commence; allons, que les mortels oublient qu'ils n'ont qu'un jour à passer sur cette terre de larmes; que les flambeaux s'allument; que les instrumens retentissent. Donnez-moi, donnez-moi la torche de l'hymen; je n'incendierai point le temple de ses feux; je la porterai d'une main ferme.

DIOTIME.

Sapho! Sapho!

SAPHO.

Qu'ai-je dit? Empêche-moi de parler, Diotime; je pourrois me trahir.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS; ALCÉE, suivi du chœur des prêtresses.

ALCÉE.

Heureux époux, avant de marcher au temple de Vénus, allez rendre hommage à celui d'Apollon, dont Sapho est la prêtresse.

SAPHO.

Je dois vous précéder dans le sanctuaire; mais laissez-moi d'abord monter sur ce rocher qui domine l'horizon. Donnez-moi ma lyre; et

vous, jeunes époux, écoutez-moi. Songez que, dans les fêtes, les dieux ordonnent une libation aux divinités souterraines; c'est moi dont les chants accompagneront cet acte solennel. (Elle s'approche sur le devant du théâtre.) Phaon, Phaon, adieu.

PHAON.

Sapho, ne crois point que nous soyons séparés; ton génie m'enchaînera sur tes traces.

SAPHO.

Phaon, adieu. — Je marche au temple: Alcée, Diotime, Cléone, vous allez me suivre; mais tenez-vous quelques instans au pied du rocher, avant de m'y rejoindre. Le dieu qui m'inspire veut que je sois seule en présence de ses rayons.

O Diane! sœur d'Apollon, c'est toi qui règnes maintenant dans le ciel : divinité de la nuit, ta clarté répand quelque douceur sur les ténèbres; de même le vague espoir d'un autre avenir luit dans notre âme au moment de quitter la vie. Diane! tes traits d'argent sont aussi ceux de la mort : ils se réfléchissent dans l'onde, et tu traces une route brillante jusqu'au fond de la mer. C'est ainsi que l'amour, l'amour généreux éclaire jusqu'à l'abîme où la douleur va

me plonger. — O toi que j'ai tant aimé! pourras-tu revoir ce rivage, sans que le souvenir de Sapho émeuve ton cœur! Elle avoit reçu du ciel le don du génie; toutes les merveilles de la nature parloient à son âme, et cependant ta seule voix étoit devenue nécessaire à son cœur, et par degrés le monde entier s'est tu, quand elle ne t'a plus entendu. Toi qui m'as abandonnée sur cette terre, ton nom du moins, ton nom sera pour jamais inséparable du mien dans l'avenir, et cette vaine ombre d'une union tant désirée est encore chère à mon cœur. — Je l'avoue, j'ai pitié de moi; je pleure ces talens qui me remplissoient d'un si glorieux espoir dans les beaux jours de ma jeunesse. Mais qu'y a-t-il de réel sur la terre, si ce n'est la douleur? Que vaut ce reste de vie que je vais immoler? Vous, heureux époux! vous vous croyez possesseurs du temps; il vous échappera comme à moi; je ne laisse sur la terre que des mourans. O terre! dont je ne reverrai plus ni les fruits ni les fleurs, je te derobe ma triste dépouille; un charme secret m'attire vers la mer. Je vois les vagues se soulever; il me semble qu'elles m'appellent, et qu'une puissance mystérieuse m'invite à m'y confier. Eh bien! je vous entends, divinités souterraines; l'amour, la gloire, l'air

qui s'embrasoit dans mon sein, tout va s'éteindre dans les ondes. O malheur! je te fuis : c'en est fait.

(Elle s'élance dans la mer.)

PHAON.

Ciel! ô ciel! laissez-moi me précipiter dans les flots avec elle.

ALCÉE.

Tes efforts seront vains; les dieux ont disposé de son sort; ne la cherche plus dans les ondes, tourne plutôt tes regards vers les cieux; c'est là qu'Apollon a déjà placé sa couronne.

CLÉONE.

Sapho n'est plus; c'est à Sapho que j'ai donné la mort! O ma mère! je me meurs.
(Elle s'évanouit dans les bras de Diotime.)

ALCÉE.

Adorez tous Apollon : soit qu'il dispense ou la mort ou la vie, une bienfaisante pensée préside toujours à ses décrets.

FIN DE SAPHO.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SEIZIÈME VOLUME.

